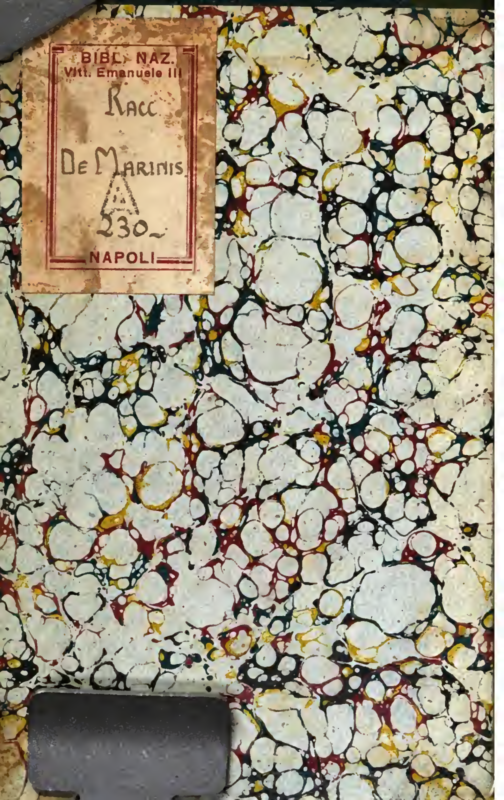
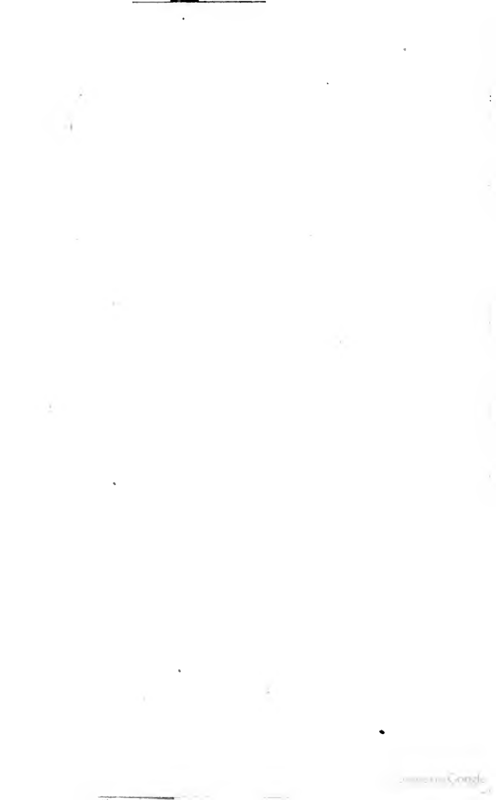



BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
Racc.
De Marinis
A
230
NAPOLI







LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

TOME QUATORZIÈME.

H. REMY, IMPRIMEUR DU ROI.

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

TOME QUATORZIÈME.



BRUXELLES,

J.-P. MELINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE LA MONTAGNE, N° 51.

1834.



AU PUBLIC.

LE LIBRAIRE ÉDITEUR.

Nous devons peut-être à nos souscripteurs, quelques explications sur le long intervalle qui s'est écoulé entre la publication du treizième volume et celle du quatorzième. Ce retard est le résultat d'obstacles et d'embarras dont la cause nous fera, sans doute, trouver grâce devant le public. Les désastres qui ont, à diverses reprises et tout récemment encore, pesé sur notre maison, désastres que rien n'a pu arrêter, ni prévenir, puisqu'ils avaient le temps et les événemens pour complices, nous ont forcé de différer jusqu'à ce jour l'exécution complète des promesses faites au commencement de cette publication. Maintenant, que nous entrevoyons enfin la possibilité de tenir tous nos engagemens vis-à-vis des souscripteurs, quoi qu'il nous en coûte de frais et d'efforts, nous ne reculerons pas devant notre parole ; certains du moins de trouver, dans l'estime et la sympathie de tous, une compensation aux rigueurs de l'adversité. Nous espérons que l'honorable et nombreuse clientelle qui a bien voulu nous encourager et nous protéger en s'associant à toutes nos publications depuis quinze ans, ne cessera pas de nous honorer de sa bienveillante confiance ; c'est sous son égide que nous placerons désormais, comme par le passé, la prospérité de nos affaires ; heureux cette fois si de

nouvelles entraves ne viennent pas se jeter à la traverse et paralyser les effets de son utile patronage.

Ce quatorzième volume sera dans peu de jours suivi du quinzième dont les trois-quarts sont déjà imprimés. Là se terminera le livre des Cent-et-Un. Toutefois, comme un grand nombre de souscripteurs ont manifesté le désir de voir publier la biographie des *Cent-et-Un*, dont les matériaux sont depuis long-temps préparés, l'éditeur couronnera par ce volume supplémentaire la collection complète de l'ouvrage ; mais il ne mettra sous presse cette dernière et curieuse livraison, qu'autant que le nombre des souscripteurs aura atteint le chiffre de MILLE au 1[er] octobre prochain.

Avant de finir, c'est un devoir pour lui de témoigner aux souscripteurs et aux collaborateurs du livre des *Cent-et-Un* la gratitude dont il est pénétré ; et c'est à la fois dans le but de montrer le prix qu'il attache au patronage des uns, et d'offrir aux autres un hommage solennel, qu'il s'est décidé à donner dans le quinzième volume un fac simile de l'adhésion que les écrivains ont bien voulu prêter à son entreprise, suivi de la signature de chacun d'eux : cette pièce importante est aujourd'hui le seul bien qui reste à l'éditeur des Cent-et-Un ; qu'il lui soit donc permis de s'en faire honneur dans la mauvaise comme dans la bonne fortune.

Paris ce 5 *août* 1834.

LADVOCAT.



PARIS,

OU

LE LIVRE
DES CENT-ET-UN.

UN BUDGET DU SEIZIÈME SIÈCLE.

—

PROLOGUE.

J'ai pensé à employer une fiction : c'est de réunir tous ces *centons* dans une seule *harangue*, que je suppose avoir été prononcée dans une de ces assemblées des États du temps de L'Hospital, à l'occasion d'un budget du SEIZIÈME SIÈCLE ; ce cadre m'a fourni un moyen naturel de classer mes extraits, en les rangeant sous différens chapitres, dont l'ensemble offre l'idée de l'état politique d'alors et de la manière dont on traitait les affaires publiques.

Plusieurs traits de ce tableau n'offrent sans doute aucune ressemblance avec l'époque où nous vivons ; mais, dans le nombre, il en est qui peuvent, même à présent, fournir d'utiles conseils et renfermer de fortes leçons. — Il y a de quoi surtout inspirer de la modestie à ceux des modernes qui seraient tentés de prétendre qu'ils ont les *premiers* élevé la voix en faveur des libertés publiques! Nos pères les ont défendues aussi courageusement que nos contemporains ; mais hélas! leurs voix éloquentes n'ont pu surmonter les cris de l'intolérance et de la barbarie!

Sachons leur rendre un légitime hommage en imitant leur patriotisme et leur vertu.

HARANGUE DU CHANCELIER DE L'HOSPITAL

SUR UN BUDGET DU XVIe SIÈCLE.

« Messieurs, il est sans doute que le peuple reçoit grand bien des Estats-Généraux ; car il a cest heur d'approcher de la personne de son roy, de luy faire ses plaintes, luy présenter ses requestes, et obtenir les remèdes et provisions nécessaires.

» Aulcuns ont doubté s'il étoit utile et profitable aux roys de tenir les Estats, disant que le roy diminue aucunement sa puissance, de prendre l'advis et le conseil de ses subjets, et aussi qu'il se rend trop familier à eux : ce qui engendre mes-

pris, et abaisse la dignité de la majesté royale [1].

» Telle opinion me semble avoir peu de raison.

» Premièrement, je dis qu'il n'y a acte tant digne d'un roy, et tant propre à luy, que tenir les Estats, que donner audience générale à ses subjets, et faire droit à chaseung....

» Davantage, les roys tenant les Estats oient la voix de la vérité, qui leur estoit souvent cachée par leurs *serviteurs*. Pour ceste cause, ung bon et ancien autheur les admoneste de lire les histoires et livres qui enseignent comme il faut gouverner les royaumes : car, par la leçon d'yceulx, les roys connoistroient ce que leurs *amys* ne leur osent ou veulent dire.

» Combien de pauvretez, d'injures, d'injustices qui se font aux peuples, sont cachées aux roys, qu'ils peuvent ouyr et entendre, tenant les Estats! cela retire les roys de trop charger et grever leurs peuples, d'imposer de nouveaux subsides, de faire de grandes et extraordinaires despenses, de vendre offices à maulvais juges, de bailler évêchés et abbayes à gens indignes, et d'autres infinis maulx, que souvent par erreur ils commettent; car la plupart des roys ne voyent que par les yeux d'autruy : et n'oyent que par les oreilles d'autruy : et au lieu qu'ilz deussent mener les autres, se laissent mener....

[1] Opinion du cardinal de Lorraine et des siens, lors de l'assemblée de Fontainebleau.

» Le bon roy Louys douzième prenoit plaisir à ouyr jouer farces et comédies, mesme celles qui étoient jouées en grande liberté, disant que, par là, il apprenoit beaucoup de choses qui estoient faites en son royaume, qu'aultrement il n'eust sçues....

» Ceulx qui disent : Le roy diminue sa puissance, ne le prennent bien..... Théopompe fut roy de Sparte; il créa des magistrats qui furent appelés les éphores, et ordonna que les roys ne feroient aulcune chose d'importance sans leur conseil. Sa femme le tança, lui disant que c'estoit honte à luy de laisser à ses enfants la puissance royale moindre qu'il ne l'avoit reçue de ses prédécesseurs. A quoy répondit Théopompe : « Moindre n'est-elle, mais plus modérée; et ores qu'elle fut moindre, elle sera par ce moyen de plus longue durée : car toutes choses violentes ne durent guères. »

» Quant à la familiarité, elle n'a jamais nuy aux roys de France. Il n'y a rien qui tant plaise et contente les subjets, qu'être cogneu et de pouvoir approcher de son prince. Si le roy pouvoit voir tout son peuple souvent et sans son incommodité, feroit très bien de le voir et cognoistre [1].

» Il est vraisemblable que ceulx qui tiennent

[1] Exemple pour les temps modernes : l'heureux voyage du roi, en 1828, dans les départemens du nord de la France.

l'opinion contraire parlent *plus pour eulx que pour le prince*. Ce sont genz, peut-être, qui veulent seuls gouverner et conduire tout à leur vouloir et plaisir, qui craignent leurs faicts estre cogneus par aultres, assiégent le prince et gardent que nul approche de luy.

» Car de vouloir dire que toutes grandes assemblées sont à craindre et devoient estre suspectes : ouy, aux tyrans ; mais non aux princes légitimes, comme est le nostre ; et si nous regardons au tems passé, pour notre instruction à l'advenir, nous trouverons que tous les Estats qui ont été teneus ont apporté profit et utilité aux princes, et les ont secourus à leur grand besoing. »

I.

OBSERVATION DES LOIX EN GÉNÉRAL, ET SURTOUT DE LA LOI FONDAMENTALE, GAGE DE PAIX ET D'ALLIANCE. *In legibus salus.*

« Tous Estats et républicques sont entreteneus et conservez par l'*observation des loys ;* et le mespris et violation d'icelles leur apporte ruyne.

(Veuillez bien mettre ceci en vos mémoires :)

« LE ROY NE VEUT RIEN CONTRE LES LOIX [1].

[1] Volumus quod nostræ leges volunt. NOVELLE 82, cap. 13. — Voluntatem regiam in legibus habes. CASSIOD. Var. lect. VII, 2.

» C'est donc une frenésie bien ferme d'appeler *capitulation* la *loy du prince* qui *conserve la juste liberté à ses subjets*, les munit contre l'oppression, ratifie ce que long-tems y a que sa majesté et son conseil a arresté, octroyé, et ordonné, et *qu'il faudroit de nouveau ordonner s'il étoit à faire;* et lui conserve le nom et le tiltre de bon prince. Mais c'est bien persécuter hostilement son prince, d'esloigner sa volonté par malins artifices d'une *tant salutaire et sainte réconciliation*, avec menace de l'abandonner s'il y veut entendre; n'est-ce pas le tyranniser et opprimer?

» Ceux qui sont de cest avis demeurent à couvert loing des coups, désirant que le roy poursuyve sa poincte, et hazarde son Estat!.... en quoi ils descouvrent assez qu'il n'y a rien en eux d'humain (et de françois), et qu'ils ont l'esprit troublé et perverty, plein de hayne, vengeance et passion, dont, *par le passé*, leurs opinions et conseils sanguinaires [1] ont faict suffisante preuve, lorsque pour les avoir suyvis, ce pauvre royaulme a été réduict à deux doigts près de sa cheute.

» Aujourd'huy qu'ils les remettent sus plus que jamais, on ne les doit tenir pour aultres que pour *ennemis conjurés* de cette respublique [2], puisque tous ceux qui séparent leur conseil du public,

[1] Moyens extrêmes.

[2] *Chose publique*, dans le langage constant de L'Hospital.

ayant plus de regard à leurs particulières haynes qu'au salut du peuple, ont esté de tout tems jugés tels. Et encore qu'ils y mettent *pour lustre* l'honneur du Roy pour être escoutés plus favorablement, *comme bien zélés à la conservation de son authorité;* qui voudra toutefois lever le masque de tels *hypocrites*, cognoistra qu'ils en abusent perversement, et imposent à sa majesté avec ces beaulx et spécieux noms d'*honneur* et *de capituler* [1]. »

II.

ADMINISTRATION DE LA JUSTICE.

« Messieurs [2], je ne parleray des préceptes qui enseignent la manière de bien juger : car vous en avez les livres pleins; vous admonesteray seulement comme devez vous composer et comporter en vos jugemens; sans blasme, tenant la droicte voye, sans décliner à dextre ni à senestre.

» Vous jurez à vos receptions garder les ordonnances [3] et entrez en vos charges par serment, jurez et promettez les garder et faire garder. Les gardez-vous bien? la plupart d'icelles est mal gar-

[1] Faire des *concessions*.

[2] Harangue au parlement de Rouen, lors de la déclaration de majorité de Charles IX, le 17 août 1563.

[3] *Observer les lois* : on disait alors indifféremment *la loi* et *l'ordonnance*.

dée! et en faictes comme de cire et ainsi qu'il vous plaît.

» Messieurs, messieurs, faites que l'ordonnance soit par-dessus. Vous dites estre souverains! L'ordonnance est le commandement du roy; et vous n'êtes pas par-dessus le roy. Il n'y a nuls, soit princes ou aultres, qui ne soient tenus de garder les ordonnances du roy....

» Si vous trouvez en practiquant l'ordonnance, qu'elle soit dure, difficile, mal propre, et incommode pour le pays où vous êtes judges, vous la debvez pourtant garder, jusqu'à ce que le prince la corrige, n'ayant vous-mesme pouvoir de la muer, changer ou corrompre, mais seulement user de remontrance.

» Au demourant, messieurs, prenez garde, quand vous viendrez au jugement, de n'y apporter point d'inimitié, ne de faveur, ne de préjudice. Je veois beaucoup de juges qui s'ingèrent et veulent *estre du jugement des causes de ceulx à qui ils sont amys ou ennemys*. Je veois chascung jour des hommes passionnez, ennemys ou amys des personnes, des sectes et factions, et qui jugent, pour ou contre, sans considérer l'équité de la cause.

» *Vous êtes judges du pré ou du champ;* non de la vie, non des mœurs, non de la religion. Vous pensez bien faire d'adjuger la cause à celuy que vous estimez plus homme de bien, ou meilleur



chrestien ; comme s'il estoit question entre les parties, lequel d'entre eulx est le meilleur poète, orateur, peintre, artisan ; et enfin de l'art, doctrine, force, vaillance ou aultre quelconque suffisance ; non *de la chose qui est amenée en jugement.*

» Si vous ne vous sentez assez forts et justes pour commander vos passions, et aimer vos ennemys, selon que Dieu commande, abstenez-vous de l'office de judges.....

» Ha ! combien de judges, depuis 25 ou 30 ans, ont voulu couvrir leur inique jugement du zèle de religion, du bien public, et plusieurs aultres prétextes dont jamais on ne manque pour pallier une impiété, une concussion, une violence, ou aultre passion desréglée ! pour opprimer *l'innocence non deffendue !*.... Mais aussy, quelle palliation et couleur qu'ils puissent prendre, l'ouvraige monstre toujours quel est l'ouvrier....

» ...... D'ambition, vous en estes garnis [1]...... L'on dit que ceulx de Thoulouse sont trop graves, ceulx de Bordeaux trop familiers..... Il y en a aussy d'entre vous, lesquels pendant ces troubles se sont faicts capitaines, les aultres commissaires de vivres : ce sont *gens qui ne sçavent faire leurs estats et se mettent à faire ceux des aultres.*

» Ainsy encore en voit-on qui se font conseillers ès conseils des princes, pour y avoir supplé-

[1] Harangue au parlement de Bordeaux, le 12 avril 1564.

ment d'épices et vacation [1]; ce qui du tout est mal séant. Si sachez que les princes même sont soumis à vos arrests, lesquels vous rendez au nom du Roy : et partant, ne pouvez, mesme sans déroger, vous placer en la dépendance de vos justiciables, en acceptant des emplois et offices privez en leurs maisons [2].

» Au demourant, prie cette compaignie [3] vivre ensemble en paix. Elle est composée de grand nombre, jusqu'à six vingts ou environ, et de grands personnages, et chascun a sa vertu et est doué d'un tel don qu'il a pleu à Dieu luy distribuer. Ne faict doubte que, tous ensemble, ne facent une parfaicte compaignie; mais desire qu'ils soient uniz et d'ung consentement.

» S'il y a discorde, dissention jusqu'à s'attacher pour les opinions, cela faict tort aux parties : *homines sumus, libenter dissentimus ab iis quos odimus*. Telles contradictions viennent jusqu'à ceulx qui n'en peuvent mais, et en souffrent les pauvres parties.

» N'y a rien qui fasse tant mespriser une compaignie que d'estre en dissention. »

[1] *Remontrances au parlement de Paris*, le 12 novembre 1563.

[2] *Voy.* la *Préface* des *Lettres sur la profession d'avocat*, p. xiij.

[3] Le parlement de Paris.

III.

CONSEIL D'ÉTAT.

« La première qualité d'un conseiller d'Estat, c'est d'être viril et expérimenté.

» Avec ces vieillards froids et lents, il ne sera que très à propos d'y en mêler de moyen âge.

» Le conseiller d'Estat doit aussy être *homme de bien*, ennemy de la fraude, fidèle à l'Estat, et ferme en ses résolutions sans opiniastreté toutefois, peste très dangereuse en un conseil d'Estat...... car la prudence ne gist pas en une obstinée volonté de faire déterminément une chose, mais entre plusieurs partis choisir le meilleur et le plus avantageux.

» Fault aussy que le conseiller d'Estat soit sans faveur envers les ungs, sans haine envers les aultres, et *sans ambition pour soy*, n'ayant aultre but que le bien public.

» La patience est une autre qualité fort nécessaire à ung conseiller d'Estat, non-seulement pour supporter les advis contraires aux siens, mais aussy ses raisons estre prisées, blasmées et contredites, et à ouyr plusieurs inepties qui naissent parmy les discours. *Fault ouyr, dis-je, avec patience, sans jalousie, ny desyr de vouloir être suivy en son opinion*, et ne faire comme plusieurs qui se

plaisent *à être autheurs d'une nouvelle ouverture*, et d'un esprit de contradiction plein d'aigreur, et *s'amusent à reprendre* les raisons de *ceulx du Conseil qui leur sont ennemys*, quoiqu'elles soyent bonnes. Ce n'est pas qu'il ne soit permis de mettre en considération les raisons d'aultruy, et fault que ce soit avec respect; et celui-là monstre qu'il ne cherche à diviser ou suspendre la délibération : ains lui suffit de faire entendre ses raisons et les inconvéniens d'ung contraire advis.

» Et si, par l'ambition de quelques ungs, le Conseil d'Estat qui doit estre composé de petit nombre, se remplit de trop de gens (ce qui advient ordinairement aux Estats malades et corrompus), il ne sera mal à propoz de les amuser ailleurs [1], attribuant à la plus grande partye de ces conseillers quelque juridiction qui approche aucunement des affaires d'Estat, comme Philippe le Bel Roy de France fict du parlement, et comme l'on faict à présent du privé Conseil.

» Ce moyen n'est point nouveau, mais a esté anciennement pratiqué par quelques empereurs; leur faisant oublier peu à peu la cognoissance des affaires d'Estat, pour une juridiction *contentieuse* qui fust enfin établie par Adrien au sénat en forme de juridiction ordinaire. »

[1] En service extraordinaire.

IV.

AFFAIRES ECCLÉSIASTIQUES, LIBERTÉ DE CONSCIENCE.

« Quant à la religion, aussi est mal aisé. Les ungs sont mal contens de la paix; les *aultres*, *que l'estat n'est gouverné à leur appetit.*

» .... Chascung se couvre de ce manteau, chascung de sa part a la religion en la bouche....

» Le roi ne veut point que vous entriez en dispute quelle religion est la meilleure, car il n'est pas ici question *de constituendâ religione*, *sed de constituendâ republicâ;* et plusieurs peuvent être *cives*, *qui non erunt christiani;* même l'excommunié ne laisse pas d'être citoyen.

» Voire, me répliquerez-vous, le Roy leur octroye (à ceux qu'on nomme de la religion réformée) des conditions, que, sans les troubles, ils n'eussent point obtenues.

» Il est vrai : mais voyons ce que le Roy leur donne par les traités. Leur donne-t-il l'Estat ou des terres? les allége-t-il d'aucun tribut de subsides? leur quitte-t-il aulcung debvoir ou charges? — Rien de tout cela.

» Que leur donne-t-il donc? — Il leur donne une liberté de conscience; ou plutôt, il leur laisse leur conscience en liberté.

» Qu'est-ce qui sera si imprudent à ceste heure

de dire que c'est capituler? Que si l'on veult borner la liberté des hommes de si estroites barres que la religion et l'âme n'y soient point comprises : c'est pervertir malignement le mot et la chose mesme; car la liberté seule n'est point liberté.

» La liberté brutale du corps et des actions humaines est vile et indigne de cette excellente marque qui est proprement due à l'esprit et à la plus divine partye d'iceluy, et à la plus excellente de ses actions, à savoir la piété.

» On me respliquera soudain que ce n'est pas liberté, mais *une licence très pernicieuse.* — Je réponds : Le Conseil du Roy, les Cours souveraines, les aultres Estats les plus puissans et saiges de la chrétienté en ont cogneu et jugé tout aultrement; car ils ont arresté dès longtems qu'il estoit très nécessaire de laisser en paix les esprits et consciences des hommes, comme ne pouvant être ployés par le fer ny par la flamme, mais seulement par la raison qui domine les hommes.

» Comment est-ce que la religion, si elle est bonne, engendreroit le mal et l'effet contraire à sa cause? davantaige si sédition est guerre civile, pire que celle du dehors, comment advient-il qu'elle soit causée et produite de la religion, mesme chrétienne et évangélique qui nous commande surtout la paix et amytié entre les hommes?

» Si c'est religion chrétienne, ceulx qui la veulent *planter avec armes, espées et pistolles*, font bien



contre leur profession qui est de *souffrir la force, non la faire.*

» L'opinion se mue par oraisons à Dieu, parole et raison persuadée.... Desire que les gens d'Église qui crient haro, combien qu'il y ait plus de haro à crier sur eulx, suivissent ce chemin ; ils prouffiteroient plus qu'ils ne font et n'ont faict jusqu'ici.

[Que veulent-ils donc?]

» Nos rois ont été plus que nulz aultres affectionnés à la religion; ont *eslargy* [1] à l'Église, et donné de leurs biens, non seulement de leurs terres et possessions, mais leurs propres maisons et palais; *se sont deslogez pour la loger* en plusieurs lieux, mesme en cette ville capitale, ont baillé à l'Église leur palais du Temple, Notre-Dame-des-Champs, *Saint-Ouen* qui est près Paris, et aultres lieux de leurs domaines.

» Je trouve aussi à dire que les ministres de l'Église, nonobstant leurs grands revenuz, prennent de l'argent pour l'administration des sacremens. On ne peut naître ny mourir, estre mary ni estre père, faire du bien ny se repentir du mal, sans leur payer tribut; ils vendent toutes choses, l'eau et la terre, l'absolution et l'anathesme, leurs prières et leurs malédictions, et ils cherchent tous les jours des inventions nouvelles pour tirer de l'argent [2]. »

[1] Fait des largesses.

[2] Prologue de la harangue prononcée par le chancelier au collo-

(On peut rappeler ici, comme en son lieu, ce que disait Jacques de Bretagne, vierg (c'est-à-dire maire) de la cité d'Autun, comme orateur du tiers-état à l'assemblée des États-généraux réunis à Saint-Germain-en-Laye le 27 août 1561).

« L'intérêt et les maximes de la religion ne permettaient pas que le clergé possédât les plus riches domaines du royaume ; qu'il fallait lui assurer sur les revenus publics des *traitemens* conformes à ses besoins, et employer le reste au paiement de la dette publique, qui ne s'était accrue que par les frais des guerres que le clergé avait provoquées et alimentées. Réformer les mœurs du clergé, rétablir *les élections* pour les fonctions publiques, suivre sur ce point les décisions des états d'Orléans ; convoquer un concile national ; *n'admettre aucun prêtre dans le conseil du roi*, *ni dans les fonctions civiles;* faire rendre un compte sévère à tous les administrateurs des revenus publics ; accorder aux protestans la liberté de conscience et l'exercice de leur culte... »

V.

INSTRUCTION PUBLIQUE.

« Le peuple est fort mal instruit, non seulement

que de Poissy, le 1er septembre 1561. Ce sont tous ces abus qui servirent de texte à la réforme, et qui motivèrent la convocation du fameux concile de Trente.



aux villes, où la malice estoit assez accoutumée, mais aux champs où la simplicité souloit être [1]. *Les vicaires ne leur parlent que de payer dixmes et offrandes, et rien des bonnes moeurs;* au moyen de quoy ils font mestier de desrober sans concience. »

VI.

DE LA GUERRE. — TROUPES ÉTRANGÈRES.

(L'Hospital ne voulut jamais reconnaître d'autres *ennemis* du bien public que ceux qui troublaient le repos de l'État, et en violaient les lois et la constitution [2].)

(Il nous a laissé un Mémoire adressé à Charles IX, pour l'*exhorter à donner la paix à ses subjets,* et un Discours intitulé : *Des raisons et persuasions de la paix,* en l'an 1568 [3].)

(Dans le conseil, il opina toujours *pour la paix;* car il regardait la guerre, et surtout *la guerre civile,* comme le plus grand des fléaux.)

« Le but de la guerre, c'est la paix.... »

(A ces premiers mots, le connétable de Montmorency l'interrompit et lui dit : « Qu'un homme de robe ne devait pas se mêler de ce qui regarde

[1] *Esse solebat.*

[2] *Biog. de Michaud*, article *L'Hospital*, p. 417, vol. 1.

[3] Tome II des *OEuvres.* Je ne donne pas ici tout le discours, mais seulement quelques phrases détachées.

la guerre. » — A quoi le chancelier répondit gravement : « Si je ne sais pas la faire, au moins saisje quand elle est nécessaire [1] ; » et il continua.)

« La victoire, comme toutes aultres choses qui sont hors de nostre pouvoir et en la seule main de Dieu, ne peult estre que doubteuse ; *le passé* nous enseigne combien elle est difficile, et les exemples des aultres estats, combien elle est périlleuse et incertaine...

» La cause du Roy est plus juste, je le crois; mais Dieu se sert de tels instrumens et occasions qu'il lui plait, pour déconcerter nos desseins; il s'est servy jadis des Babyloniens pour matter son peuple, et *naguères des Turcs* et semblables.

» Nos adversaires ont peu de finance, je l'accorde; mais *ilz la ménagent bien*. Quant au principal, nous en avons plus qu'eulx, voire; mais mal mesnagée comme elle est, moins.

» Mais, direz-vous, le Roy se servira *des estrangers*, des quels, en les bien payant, il retirera le service qu'il voudra contre ses ennemys, et en disposera à sa volonté, sans crainte de mécontentement et de murmures.

» Ce sont *bayes* que tout cela. Ceulx qui cognoissent les François et les estrangers ne gousteront jamais ce discours...

» Et quand on contentera l'estranger, laissant

[1] Biogr. de Michaud, p. 410.

derrière le naturel françois, que lui restera-t-il? que la pauvreté, le mespris, l'envie, la jalousie, le mécontentement de se voir *postposé* [1], pour récompense de ses bons services, à des Espagnols, Italiens, Suisses et Allemands, lesquels l'auroient pillé peust-estre les premiers et bruslé les maisons.

» La force de l'estranger est aujourd'hui une fresle assurance. Le pays premièrement leur est inconnu, qui n'est pas un petit désavantage. Le Suisse ne vault qu'à se défendre, l'Italien, qu'à faire la mine; l'Allemand, à bon droit, nous est suspect...

» Dès le lendemain, ces genz là tourneroient leur robe et nous quitteroient là. Que si d'aventure ils se laissoient pratiquer (qui n'est chose qui ne puisse advenir), se seroit faict de nous et de nostre armée.

» .... Il y a encore une autre peste, c'est que la corruption de nos mœurs est déjà si estendue, que beaucoup de seigneurs et capitaines qui tiennent le party du Roy, contrevenant ouvertement au serment de fidélité qu'ils lui ont faict, d'exposer leurs vies et biens à son servyce... disent et se vantent tout hault qu'au cas que leurs services ne soient recognus *comme ils le méritent*, qu'ils savent bien se retirer; maugréent et despitent, s'ils ne sont salariés à leur fantaisie.

[1] C'est l'inverse de *préféré*.

» Ce qui monstre qu'ils servent à leur ambition et avarice, et non pas à leur prince ; et est l'outrecuydance des hommes de ce tems si grande, que jusques aux plus petits qui portent les armes dans un poulailler, chacun se vante davoir *maintenu la couronne du Roy!*

» Quant aux courtisans, qui devroient estre plus modérés et avisés que les aultres, ils ne rougissent d'usurper les plus braves et magnifiques grades dont ils se peuvent accommoder, ne pouvant céler la maladie de leur espèce.

» Sont-ce donc là des gaiges de succès?...

» Je sçays bien que cecy sera trouvé aspre, et que je pourrois parler plus doucement; mais la nécessité arrache malgré moi ces paroles de mon cœur, et me faict préférer la *rude vérité* à la *douce flatterie*. Car c'est piper ou trahir que de céler ou déguiser la vérité, quand il est question de la chose publique. »

VII.

INTÉRIEUR. PAIX PUBLIQUE. RESPONSABILITÉ DES COMMUNES. GARDES BOURGEOISES.

« Contre la force est la force nécessaire. N'est loisible porter armes que au Roy ou par sa permission en son royaulme. Y a pourvu, et commandé aux gouverneurs de provinces, bailliz, seneschaux et aultres ayant telles charges, *y rési-*

der, et se tenir prests, assistés des magistrats, pour prendre ceulx qui feront sédition, assemblées illicites, et violences publicques.

» .... Et s'il y a telles séditions, le Roy sera le plus fort.

» Aristote nomme ung certain pays où les habitans respondoient de la seureté des chemins, et payoient aux passans le dommaige qu'ilz avoient reçu des brigands et larrons : tel et semblable statut est en plusieurz lieux d'Italie. Cela est cause que les hommes du pays sont plus prompts à tenir en seureté les chemins, à venger l'injure faicte à aultres, comme estant commune et appartenant à tous.

» A cette cause, Messieurs, et que cecy vous touche, principalement, advisez s'il vous plaist de prendre ceste charge *sur vous et les corps de villes*, et de garder que telles séditions n'adviennent plus, les amortir et appaiser; le Roy vous mettra à ceste fin les armes à la main. Considérez combien vous sera plus aisé que d'avoir ces garnisons en vostre maison, pour empêcher telz troubles !

» La ville d'Amiens et plusieurs aultres qui sont en frontière, estiment à grand bienfaict, privilége et honneur, *de se garder eux-mêmes et leurs villes* contre l'ennemi, estre exempts de loger des soldats.

» Le Roy lui a commandé dire, pour le parti-

culier de *Paris qui a toujours eu le bruit d'estre la plus fidèle à ses Roys :* aussi est-elle capitale ; et en est le dit seigneur jaloux ; non pour desfiance qu'il ait des bons habitans, mais étoit qu'il y a plusieurs gens aultres sans aveu, et craint qu'il mal vienne de dehors.

» Du reste n'ignore pas que, dans ses remonstrances de 1563, le parlement feist observer audit Seigneur-Roy : « que Paris estoit la capitale du royaulme, et que la seureté générale de l'Estat ne permettoit pas que les Parisiens fussent désarmés. »

VIII.

DETTE PUBLIQUE. DETTE DE LA MAISON DU ROI. EXCÈS ET RETRANCHEMENT DES DONS.

« Quand ledit Seigneur-Roy est venu à la couronne, il a trouvé et recueilli la succession du feu roy, embrouillée et empeschée de debtes et aultres grandes affaires... et aultres choses qui l'empeschent pour longtems.

» Tous les frais et dépenses de douze ou treize années d'une grande, longue et continuelle guerre, sont tombez sur luy ; trois grands mariages à payer, *et aultres choses longues à réciter*, le domaine, les aydes, les greniers et partie des tailles aliénés....

» Peut dire icy (combien qu'il n'est bon qu'il



soit sceu partout) qu'il y a plus de quarante-trois millions, deuz, dont courent interest...!

» Outre les debtes qui mangent, il a en sa maison des pensions et gages deuz à aulcuns,... aux seigneurs, officiers, domestiques et aultres en très grand nombre ;... sans ce qui est due à la gendarmerye. On ne sauroit estimer combien cela peut monter!... fault avoir de quoy pour y satisfaire.

» Les charges ne diminuent, bien le revenu; qui n'est pour en voir tost le tout... Ceux qui ne sont satisfaits de leur don, ou des bienfaits accoustumés, cuydent que la bourse du Roy soit grosse, et attribuent la faulte à ceux qui ont été contraints adviser le retranchement des dons [1].

» Gens qui ne sçavent que c'est que de raison, s'en sentent injuriez, et ne cognoissent ce que dit le proverbe : que c'est grande vergogne donner, et ne payer ses debtes.

» Pour le regard de ses debtes (personnelles), le Roy a faict ce qu'il a pu ; en partie a rongné les

[1] « La proposition de rejeter les dons immenses ne fut point oubliée aux États d'Orléans (dit MÉZERAY), quelques brigues qu'y pussent avoir les favoris des règnes passés ; ce que les gens de bien qui avoient *soin de l'avenir* avoient grande raison de souhaiter, parce que si une fois on eût sévèrement *condamné ces harpies à rendre compte*, la convoitise de ceux qui, depuis ce tems-là, ont manié les affaires et les denrées du Roy, n'eût pas englouti si avidement toute la substance du Roy, quand elle eût pensé que tôt ou tard elle auroit la honte de rendre gorge. » (*Hist. de France*, tome II, p. 812.)

dons... Rongner le tout ne se peut faire, avec beaucoup de gens à contenter. A composé avec ses créanciers... Tout ne peult être faict en un coup.

» Sa volonté est très saincte de vouloir acquitter la foy de ses prédécesseurs; en cela il ne refuse se réduyre à telle mesure et espargne qu'ung privé seroit content, pourveu que sa majesté royale n'en soit avilie.

» Il a recours à vous comme à ceulx qui n'ont jamais failly à secourir leur prince, vous demande conseil, advis et moyen de sortir de ses affaires : ce qui vous sera plus aisé après avoir veu par le menu l'estat (de ses debtes), ou l'avoir *faict veoir par aulcuns de vos députez*. Et j'espère que l'ordre qui sera donné sera comme *réglement perpétuel pour la maison de France, lequel les Roys et roynes sont bien délibérez de faire garder et entretenir.* »

IX.

VOIES ET MOYENS. VENTE DES BIENS D'ÉGLISE [1]. GARANTIE AUX ACQUÉREURS DES BIENS VENDUS PAR L'ÉTAT.

« La NÉCESSITÉ qui, comme dit ung poète ancien, plus forte que tous les dieux ensemble, est venue

[1] On ne connaissait pas alors la *Théorie des emprunts;* on n'était pas encore entré *dans la voie du crédit*..... On s'en prenait aux réalités qu'on trouvait sous sa main.

pour vous faire entendre les causes qui ont meu le Roy de faire *l'édict* qu'il vous a envoyé naguères, *touchant l'aliénation des biens de l'Église,* jusques à la somme de cent mille escus de rente. — «..... Les affaires sont telles que de deux choses l'une : il faut, ou mettre le royaulme en hazard, ou vendre le bien de l'Église...

» L'Église a été ung tems sans possession : pourquoy ne fault trouver estrange la vente d'une portion du bien de l'Église quand la *nécessité* y est.

» Il n'est rien de plus sien et de plus propre à chascung que les biens qu'il a eus de succession ou d'acquisition, lesquels tous les jours sont vendus pour le payement de la taille [1] ou de l'emprunt. Ne soyt donc point trouvé si mauvais le Roy, étant réduit à ceste extrémité.

» Regardez s'il vaut mieulx perdre le royaulme que prendre argent du bien de l'Église...

» Veulx déclarer la commodité et modération qui s'y gardera; c'est que l'on ne touche aux curés. On a délibéré des évesques; on eust désiré n'y toucher; mais y a de gros éveschez : raison veut

[1] A cette époque, le peuple était si malheureux que, dans un mémoire présenté au roi par *les nobles* et *gens du tiers estat* réunis *contre les ecclésiastiques* qui se refusaient à contribuer aux impôts, on lit : « L'on a vû en plusieurs endroicts découvrir les » maisons, vendre la tuile et les chevrons pour le payement de la » taille. L'on a vû, chose digne de commisération, exécuter à même » effet, une pauvre femme en son pain, dont elle et ses petits en» fans devoient être nourris. »

que *qui plus en a, plus en rapporte;* quand tout seroit calculé, croyt que ce n'est que la 40me partie du total revenu.

» Le pauvre peuple en paye plus chascun an!.... c'est rien ou peu eu égard aux grands biens de l'Église.

» Ne sçays comme le pape le prendra, ni quelle sera sa response.... mais (en attendant) il faut faire et exécuter, et puis..... combien qu'il ne tient au Roy que l'ordre ne soyt gardé; commençons par le faict, la solemnité suivra...... [1].

» Ces raisons vous doibvent suffire à tous qui estes amateurs du Roy et de vostre patrie; car, à mon advis, *il n'est plus grande, plus forte et plus saincte raison, que celle qui faict pour la conservation de l'Estat, du Roy, de la patrie* [2]. »

[1] L'adhésion du pape pouvait être de convenance; mais son consentement, suivant notre droit public français, n'a jamais été nécessaire en France pour arriver à la fin dont il s'agit, et pour laquelle les édits du roi, dûment enregistrés, ont toujours suffi.

[2] L'édit passa. Le clergé voulut en vain protester, on n'y eut égard. Les biens furent vendus. Le clergé essaya encore de revenir, en offrant de racheter les biens; mais les acquéreurs furent maintenus. Leur droit fut fortement appuyé par le mémoire que j'ai déjà cité, intitulé : Remontrances *des Nobles* et *genz du Tiers-Estat* du royaume, contre la requête des *ecclésiastiques* tendante à faire retirer leurs biens vendus par vertu de l'édit du seigneur-roi, en date du 17 mai 1563. « Par cest édict, disoient au roi les auteurs » des remontrances, vous avez *promis* et juré que les achepteurs » desdits biens seroient assurés perpétuellement de leurs achaptz, » et à ceste fin ordonné que si les ecclésiastiques vouloient reven- » diquer leurs terres aliénées par le moyen dudit édict, leur *libelle*

X.

ESPRIT PUBLIC. INQUIÉTUDE VAGUE, MAIS RÉELLE.

« Es lieux qui sont près de la mer, aussitôt que l'on voit le signe de feu ou fumée, chascun court afin de chasser l'ennemy estranger. Nous devrions être plus soigneux à chasser le domestique et familier...

» Les bestes brutes sentent venir l'orage et cherchent les cachettes ; ne trouvons pas mauvais si les hommes le prévoyant, se munissent à l'encontre. *Nos menaces ont été messagères de nos complots,* ainsi que l'éclair du tonnerre : nous leur avons faict voir *nos apprêts ;* cessons donc de nous esbahir s'ils ont ung pied en l'air et l'œil en la campagne....

» Le chancelier ajouta que les esprits étaient indisposez contre le Roy [1] et ses principaux ministres, sans que la cause de cette aliénation générale feust connue, et qu'on pust par conséquent y apporter remède : la plupart *peu satisfaits du présent et alarmés de l'avenir ;* quelques-uns par des motifs

» seroit lacéré dès la première assignation, avec condamnation » d'amende, et les juges qui recevroient tels libelles privez de leurs » estats. »

[1] Cela devait être à une époque où l'on n'avait pas mis nettement le roi hors la question, en faisant peser sur les ministres seuls une responsabilité dont sa personne sacrée et inviolable doit demeurer affranchie.

de religion, et un plus grand nombre par des vues d'ambition, avoient suscité des troubles.

» Qu'ainsi il falloit tascher de connoître l'origine du mal pour y apporter le remède convenable.

[Or, de ces causes voici les principales :]

PREMIÈRE CAUSE. *Les factions.*

» Le mal vient que vous êtes en vous partys (divisés), et y a des factions....

» On dict qu'il y a des factions pour les princes et grands seigneurs [1]. Ceulx qui s'en aydent s'en soucient après comme des putains, qui est une vilaine comparaison, mais vraye.

DEUXIÈME CAUSE. *Égoïsme, vieille rancune, et mauvais vouloir de quelques-uns.*

» Ceulx qui, sous prétexte de ne rien céder et de tenir leur sourcil réfrongné, taschant de *s'agrandir et venger leurs mauvais courages,* tenant à peu le hasard de l'Estat, et la certaine ruyne du roy et de ses subjets, peuvent être appellez pestes et proditeurs de la respublicque, de leur patrie et de sa majesté.

» Ceulx qui taschent de s'agrandir et venger

[1] Les Guises, princes de la maison de Lorraine, le prince de Condé, et aultres dans et hors la Ligue.

leurs injures aux dépens de l'honneur du Roy, *duquel ilz se couvrent*, vouloient éteindre avec le sang du peuple le feu qu'ils ont eux mesmes allumé et entretiennent toujours à la ruyne et désolation de cest Estat, ne peuvent être teneus pour aultres que pour traistres et proditeurs de la cause du Roy et de la patrie.

» Ce sont toutefois *les pilotes de ce grand navire* qu'on a choisis, lesquelz combattent contre l'orage et contre le eicl, au lieu que le bon pilote ne s'obstine jamais contre la tempeste.

» Arrière doncques ces pestes qui d'ung cœur hostile et sanguinaire taschent de corrompre (ce que Dieu destourne) la naïfve et naturelle bonté de nostre prince, de la royne sa mère, et de messeigneurs ses frères, qui les veulent dégénérer de l'ancienne tant célèbre et plus divine que humaine débonnaireté de leurs majeurs roys de France envers leurs subjets, qui a esté le nerf et le lien qui, si longuement, a maintenu eette couronne, recogneue et servie d'ung cœur franc et loyauté françoise, et non par tyrannie, par effusion de sang et par cruaulté. *Tels genz sont de mauvais augure à ceste couronne*, et semblent vouloir advancer le destin d'ycelle, c'est-à-dire le jugement de Dieu humiliant les choses élevées et anéantissant les plus fermes.

TROISIÈME CAUSE. *Exigences insatiables des gens de cour.*

» Voudrois que chacun, en sa qualité et charge, aydast et mist l'espaule à soutenir le faix et conservation de l'Estat.

» Les ungs laissent le Roy en son grand besoing, et leur messied; car ils monstrent *qu'ils ont servy pour leur profict*, ne voulant faire service que les récompenses ne soient prestes; ressemblant aux mouches qui ne bougent de nos cuisines, tant qu'il y a graisse ou sucre.

» Et quant aux grands seigneurs, ils font retentir et trompeter si hault leurs servyces, que ceux qui les entendent estiment que le Roy leur doive beaucoup de retour.

» Que seroit-ce si le Roy par leur moyen avait (réellement) obtenu pleine victoire, puisque *n'ayant encore fait que ruyner son peuple, ilz entonnent si haut!*

» Ce qui est d'un très mauvais augure : car à la fin et l'étranger et le François auront été *protecteurs de la couronne;* le roy ne la tiendra que d'eux, et enfin sera le valet de l'ung et de l'aultre, *et aura assez à faire de les remercier.*

QUATRIÈME CAUSE. *Avidité pour les places et emplois salariés. Vénalité. Orgueil.*

» La raison de tout cela est qu'il n'y a point au-



jourd'hui de gaing, profict et reveneu plus certain, entre tous les aultres, que celui des offices et des emplois salariés. Il ne gèle point, il ne tarit jamais, il ne craint point les naufrages, les rencontres des pyrates, ny des brigands; il n'est sujet à faillites, banqueroutes, ni aultre péril, accident ou cas fortuit. La récolte est aisée, infaillible et ne trompe pas l'espoir de ses maîtres.

» C'est ce qui faict que tout chascung tend et accourt aux estats et offices *comme à une moisson d'or*.

» Que deviendra la vertu, l'expérience, la littérature, la capacité, pendant ce reigne d'argent?

» Ayez les mains nettes : la marchandise est chère, que l'on achète avec perte de loz et gloire! J'aimerois mieulx la pauvreté du président de La Vacquerie, que la richesse du chancelier à qui son maistre fut contrainct de dire : *C'est trop, Rollin.*

» Le noble pour sa noblesse ne se doit enorgueillir : car la noblesse vient de la vertu de ses parens : et se souvienne du dire de Platon : « que tous roys et princes sont venus et descendus des serfs : et tous serfs, des roys. »

» Aussi *nul poste d'honneur n'est cloz au tiers-estat;* il peut venir aux premières dignités de l'Église et de la justice; et, par faict d'armes, peult acquérir noblesse et aultres honneurs.

Conclusion : Si chascung estat se contente de sa



fortune et biens, s'abstient du bien d'aultruy et de faire injure à aultruy, se soumet à l'obeyssance de son prince, de ses lois et ordonnances, nous vivrons en paix et repos. »

XI.

FAUTES COMMISES. ÉVITER D'Y RETOMBER.

» Et ne faut pas demander quelles faultes nous avons faites en matière d'Estat; mais quelles sont celles que nous n'avons point faictes, car nous les avons faictes toutes.

» Ayons en mémoire d'où nous sortons; Dieu nous garde d'y retourner!....

» Qui n'oubliera pas le passé, aura soin de l'avenir; le mal se peut étendre, *ad annos multos et ad nostros posteros.*

» (Je suis vieux); et encore j'ai soin de la postérité. Ceulx d'entre vous qui sont jeunes, ils doibvent plus travailler, d'autant que plus les touche.

» Dieu ne me fasse pas tant vivre que je voye cette désolation; car je verray ce que j'ay toujours crainct le plus, la ruyne de mon pays et la perte de l'Estat de mon Roy. »

XII.

CAUSES D'ESPOIR POUR L'AVENIR.

1° *Accord dans la famille royale.*

« Ce qui est loué en une famille (l'union, l'ac-

cord, la bonté, l'ordre, l'économie) doit estre trouvé bon en un royaulme.

» Antigone fut un grand roy, successeur d'Alexandre. Ung jour, ainsi qu'il devisoit avec les ambassadeurs d'un autre roy, son voisin, des forces qu'il avait de terre et de mer, de son grand revenu et de ses trésors, des grands pays qui luy obéissaient, et de ses grandes alliances, survint son fils, qui le baisa à la joue, et s'assit près de luy. Et lors fut repris le propoz par Antigone vers lesdits ambassadeurs, en disant : « Messieurs, oultre les » forces que je vous ay ci-devant racontées, vous » direz à vostre roy que vous avez veu le roi Anti» gone bien aimé et obey de son fils. »

2° *Union et oubli.*

» De quoi sert le nom de paix publicque, si chascung en son particulier éprouve l'effet et aigreur de la guerre?

» La douceur profitera plus que rigueur. Ostons ces mots diaboliques, noms de partys, factions et séditions, luthériens, huguenots, papistes! ne changeons le nom de chrétien.

» Nous ne serions pas François aultrement.

» (Espérons!) car, de faict, nous voyons que toutes choses jusqu'ici ont succédé fort à propos contre espérance et discours des hommes (ennemis de notre tranquillité).

» Qu'est-ce qui enviera à la France son repos, et au Roy ce triomphe, d'avoir esteint un grand brandon de sédition?

» Finissant donc cette triste et cruelle guerre (des partis), reluyra une très joyeuse et très aimable paix, qu'à bon droict j'appelleray une précieuse et sacrée conquête, laquelle rendra Sa Majesté très redoutable à l'Europe, *qui saura bien viste la grandeur de puissance que le Roy aura remis sous sa main, en appaisant les factions.* »

Par cette harangue, lecteur français, apprends à connaître ce que doit être un véritable chancelier; et quel grand homme ce fut que Michel L'Hospital !

DUPIN AINÉ.

LES DEUX MANSARDES PARISIENNES.

Dans une vieille et misérable maison du Marais, située près de l'église Saint-François, habitait au sixième étage, sous les toits, et vers la fin de 1815, un vieux hussard congédié de l'armée de la Loire; il se nommait *Frédéric Levaillant,* et ce nom lui convenait, car il avait montré beaucoup de bravoure pendant la guerre, et rapportait de ses campagnes une croix bien méritée, dont il était fier, mais qui ne brillait sur sa poitrine que le dimanche, quand il allait, avec d'anciens camarades, vider hors barrière quelques bouteilles à la santé de son Empereur, captif à Saint-Hélène, objet de ses affections les plus vives et de ses regrets les plus amers. Ancien maréchal-ferrant de sa compagnie,

il continuait d'exercer cette profession chez un vétérinaire de la capitale, dont il avait gagné la confiance et l'amitié par une conduite régulière et d'honorables penchans. Son humeur, naturellement gaie, était souvent altérée par ses souvenirs, mais il n'en faisait souffrir personne. Il réunissait tout ce qui, pour l'ordinaire, caractérise un soldat : la franchise, l'obligeance et le courage; et tous ceux qui se trouvaient en rapport avec lui ne tardaient pas à l'aimer.

Vis-à-vis de sa porte, sur le même palier, demeurait une jeune femme appelée *Clémentine,* dont il avait plus d'une fois admiré la gracieuse figure, l'air doux et modeste. Elle travaillait en linge dans sa chambre, vivait seule, sortait peu, ne recevait personne, n'allait chez aucun locataire de la maison; et pourtant on voyait, au volume de sa taille, que cet isolement n'avait pas toujours existé pour elle. Cela donnait à jaser aux commères, mais notre hussard n'en préjugeait rien de défavorable à la jeune femme, et chaque fois qu'il la rencontrait sur l'escalier il se rangeait pour lui faire place, ôtait respectueusement son bonnet, et la suivait le plus long-temps possible du regard; puis il continuait son chemin en poussant un soupir involontaire, et gagnait sa boutique, où le travail dissipait l'impression qui venait de l'agiter un moment.

Fréderic Levaillant, pour qui l'amour avait été

jusqu'alors chose tout-à-fait inconnue, senti enfin se développer dans son ame les premières forces de cette passion : l'image de son intéressante voisine lui revint plus fréquemment dans la pensée ; distrait, rêveur, et souvent triste, il éprouvait un tourment vague dont il craignait de s'expliquer la cause. Cependant, le soir, en rentrant chez lui, il n'allumait plus son *rat de cave* à la lampe du portier, afin d'avoir occasion d'aller demander de la lumière en face de sa chambre ; il avait besoin de voir la jeune solitaire, bien plus à plaindre que lui, sans doute, car la pâleur de son visage attestait de longues souffrances. Il était tremblant en frappant à sa porte ; il se troublait en lui parlant des objets les plus simples, lui qui avait échangé d'une voix ferme quelques paroles avec Napoléon, lorsqu'il en fut décoré, et qui mille fois avait entendu sans peur le sifflement de la balle et du boulet à ses oreilles ! Un amour vrai, profond, le dominait de toute sa puissance ; mais quand il cherchait à se rendre compte du résultat que pouvaient avoir ses démarches, il se les reprochait comme insensées et coupables. « Que vais-je faire là, se disait-il ? Quelle est mon espérance ? Un autre a su plaire à cette femme !... que ce soit son amant ou son mari, elle aime quelqu'un, et ce quelqu'un doit être bien malheureux d'en être séparé, car elle est si jolie ! si sage !... il y aurait tant de bonheur à vivre toujours près d'elle !...

Que le Diable m'emporte de me passionner ainsi pour une femme qui ne peut être la mienne !... qu'un autre va, dans peu, rendre mère, et qui ne songe pas plus à moi qu'au Grand-Turc ! Oh ! tâchons de nous guérir de cette folie !... il est temps de faire demi-tour, de quitter cette position trop près de l'ennemi ; donnons bien vite congé de cette mansarde, et lorsque nous n'y logerons plus, la paix nous reviendra. Allons, Frédéric, mon garçon, c'est la première fois de ta vie que tu ne fais pas face au danger ; mais dans une occasion pareille, vois-tu, fuir c'est vaincre, et sans cela tu serais enfoncé comme un conscrit. »

Notre hussard se coucha ce soir-là plein de la ferme résolution de payer son terme le lendemain et de déménager aussitôt, s'il trouvait aux environs de sa boutique une autre chambre vacante. On était alors au mois de décembre ; le vent soufflait avec une violence extrême ; une pluie battante, mêlée parfois de grêlons, résonnait sans discontinuer sur les vitres de la fenêtre en tabatière de la mansarde, et les miaulemens d'une demi-douzaine de chats réunis dans le grenier voisin venaient joindre leur diabolique harmonie au bruit de la tempête. Frédéric s'endormit malgré ce tapage vraiment infernal et les desseins qui l'occupaient, car les fatigues de la journée combattaient victorieusement les causes qui pouvaient

le tenir éveillé. Cependant, vers une heure du matin, un terrible coup de tonnerre se fait entendre, la foudre brille, éclate, franchit l'espace, tombe sur une cheminée de la maison, la brise et la jette avec un fracas épouvantable sur les toits et dans la rue. Quelque dur que fût le sommeil du hussard, il dut être troublé d'un pareil vacarme : « Peste! dit-il en ouvrant les yeux et l'oreille, il paraît que le Père éternel est d'une drôle d'humeur cette nuit!... son artillerie pointe assez juste si cette barraque est le but qu'elle a pris!... Bon!... voilà encore une amorce qui brûle, et le tonnerre de Dieu qui part!... Est-ce encore pour nous celui-là?... merci!... Non, la batterie est braquée d'un autre côté; nous en serons quittes pour une brêche, et la réparation ne me regarde pas. Bien du plaisir, estimable propriétaire, qu'on dit plus juif qu'un Arabe envers les pauvres gens! songe à dénouer demain les cordons de ta bourse pour le couvreur et le maçon! quant à moi, je vais tâcher de *roupiller* encore tranquillement une couple d'heures; bonsoir! »

En prononçant ces derniers mots, Levaillant s'était retourné dans son lit et cherchait à *retaper de l'œil*, suivant son langage de *troupier;* mais des gémissemens lui parviennent!... il écoute!... se dresse sur son séant et distingue une voix qui s'écrie : « Mon Dieu, prenez pitié de moi!... mon Dieu, mon Dieu, venez à mon secours!... » il ne

songe pas que la jeune femme est enceinte, et que peut-être les douleurs de l'enfantement lui prennent ; il ne lui vient point à l'idée que le tumulte de l'orage peut avancer par la frayeur le moment de sa délivrance ; il croit tout bonnement que des voleurs se sont introduits chez elle ; chez elle ! pauvre créature abandonnée qui n'a pour compagne que la misère!... il saute sur un sabre accroché près du chevet de son lit, ouvre sa porte, enfonce l'autre d'un coup de pied et ne trouve personne que celle au secours de laquelle il venait ! A cette apparition soudaine et menaçante, la jeune femme jette un cri perçant et s'évanouit ; le hussard stupéfait se frotte les yeux et cherche, à la clarté d'une veilleuse, si rien dans la chambre ne dérobe un malfaiteur à sa vue : les meubles sont rares, son inspection est bientôt faite, et presque au même instant des vagissemens aigus l'éclairent sur ce qui faisait pousser de si douloureuses plaintes à sa voisine : elle vient d'accoucher, et le voilà dans un autre embarras !... Jamais il ne s'est trouvé près d'une femme en pareil état ; il ne sait quels soins donner à celle-ci ; enfin il se décide à réveiller le portier pour qu'il aille bien vite appeler un médecin. Il descend quatre à quatre les degrés, frappe à la loge, s'explique, supplie qu'on fasse diligence ; mais le portier grogne au lieu de se dépêcher, parce qu'il craint qu'on ne lui paie pas sa peine ; il tarde tant, il met une si grande lenteur

à s'habiller, que le hussard, perdant patience, oublie qu'il est presque nu et se contente d'ordonner qu'on lui tire le cordon, pour aller faire lui-même sa commission. Le portier, qui n'est pas fâché de rester chaudement dans sa loge et sous sa couverture, ne se fait pas répéter l'injonction, malgré les injures qui l'escortent ; il ouvre, Frédéric s'élance dans la rue et se met en quête du docteur dont il croit les secours nécessaires. Par bonheur, le mauvais temps a retenu les patrouilles dans leurs corps-de-garde : il n'en rencontre point sur sa route ; mais le médecin chez leqel il se présente ayant encore le sabre à la main, le prend pour échappé d'une maison de fous, lui repousse vivement la porte au nez et ne répond pas plus à ses prières qu'à ses menaces. Le pauvre diable ne se décourage point : un peu plus loin il découvre à la lueur d'un réverbère l'enseigne d'une sage-femme; il sonne, réveille la matrone, lui désigne, depuis la rue, la maison où on l'attend, et lui promet qû'elle sera largement payée si elle veut se dépêcher un peu. Un quart d'heure ensuite, cette dernière est auprès de l'accouchée; mais en voyant une chambre si dégarnie, elle doute fort qu'on lui tienne parole au sujet du prix de sa visite. Le hussard la comprend, et lui mettant quatre pièces de cinq francs dans la main : « Je n'ai jamais trompé personne, lui dit-il, vous en voyez la preuve ; soignez la mère et l'enfant, comme s'ils

appartenaient à une famille aisée; j'ai quelques sous d'économies, et je veux que rien ne leur manque. Allons, qu'on fasse ici du feu, qu'on aille acheter du sucre, des sirops, que sais-je?... tout ce qu'il faut enfin, voici de l'argent.

— Ceci est l'affaire d'une garde-malade, répondit la sage-femme; puisque madame est accouchée toute seule, ma mission se borne à lui prescrire le régime qu'elle doit suivre.

— Eh bien! qu'on lui procure une garde! vous devez avoir ça dans votre manche, vous? Mais, en attendant ne lui faut-il pas des drogues et surtout du feu? car je commence à m'apercevoir que l'air n'est pas trop chaud!

— Assurément, dit la sage femme, je vais lui faire une ordonnance, et...

— Je me charge du reste, interrompit Frédéric. Faites vite, que j'aille révolutionner l'apothicaire et le fruitier qui dorment encore comme des loirs dans leur trou; il faudra bien qu'ils ouvrent l'œil et la boutique! »

Tandis que la sage-femme écrivait, l'accouchée, qui avait entendu toute cette conversation, prit la rude main du soldat et la couvrit de larmes reconnaissantes. « Eh! quoi, lui dit-elle, je ne suis donc pas tout-à-fait délaissée! une ame bonne et généreuse vient donc me prêter son appui! Oh! comment payer vos bienfaits, vous qui me connaissez à peine et qui me secourez si noblement,

quand ceux dont ce serait le devoir ont, avec tant de cruauté, déçu mon espérance !

— Ne pleurez pas ainsi, dit le hussard ; vous me faites mal !... tranquillisez-vous, ma chère enfant, vous avez besoin de calme ; et si l'on s'est mal conduit envers vous, qui paraissez le mériter si peu, il y a là-haut un particulier dont la justice arrive tôt ou tard ! Oui, si des méchans ont pu trahir une bonne et douce créature comme vous, croyez bien que Dieu, mon respectable chef de file, leur poussera quelque jour une botte serrée à laquelle ils ne trouveront point de parade !

— Qu'il ne les punisse pas, mais qu'il vous récompense !

— Moi ? je ne lui demande rien que de me conserver la force de battre l'enclume ; du travail et de la santé, voilà toute mon ambition ; mais laissons ça de côté... Avez-vous fini, madame la sage-femme ?

— Voici, Monsieur, répondit la matrone : Si vous voulez bien prendre la peine d'aller faire exécuter cette formule chez le pharmacien, et de remonter en même temps du bois à brûler, madame aura pour le moment les choses qui lui sont le plus nécessaires. Je vais rester auprès d'elle en vous attendant, et de retour chez moi, je m'occuperai de lui envoyer une garde.

— C'est bien, dit, le hussard ; faites pour le mieux, et vous n'aurez pas à vous en repentir. »

Il sortit, et revint bientôt, chargé des potions de l'apothicaire et courbé sous le poids d'une falourde avec laquelle il se hâta d'allumer un grand feu. L'enfant était emmailloté et couché près de sa mère, par les soins de la sage-femme, qui se retira dès que Frédéric fut de retour.

— Je vous ai bien effrayée tantôt, en tombant chez vous comme une bombe, dit le hussard en se tournant de la cheminée vers Clémentine? Oh! oui, j'ai dû vous faire bien peur! mais c'était pour vous défendre et non pour vous causer le moindre mal que je venais ainsi, armé de mon vieux *bancal*, qui a taillé jadis plus d'une croupière à l'ennemi, je vous jure! Sommeillant à moitié, vos cris étouffés m'ont fait imaginer que des brigands en voulaient à vos jours, et je suis accouru dans l'intention de vous sauver. Grâce au Ciel! vous avez repris connaissance et vous devez me croire à présent moins mauvais que mes moustaches ne m'en donnent l'apparence. Je n'en veux qu'à ceux qui vous affligent, qui vous abandonnent indignement; je suis votre ami, votre ami sincère, parce que vous êtes malheureuse. Mon habitude n'est pas de faire de vaines protestations; ne vous gênez donc pas d'accepter ce que je vous offre. Il faut qu'on s'entr'aide dans la vie : il est tout naturel que celui qui a, donne à celui qui n'a pas. J'ai quelquefois rencontré de bons enfans qui m'ont rendu service; ils y trouvaient du plaisir, et je le conçois.

Voici ma bourse ; elle contient environ six cents francs : c'est presque tout ce que je possède ; mais au bout de mes bras il y a de quoi en regagner. Prenez sans cérémonie, sans remercîment et ne vous laissez chômer de rien, car vous me feriez beaucoup de peine.

— Oh! répliqua la jeune femme, je n'abuserai pas ainsi de vos bontés! c'est trop, beaucoup trop.

— Ventredieu non, ce n'est pas trop! je voudrais bien en avoir davantage, car je m'aperçois que vous manquez de bien des choses. Ce n'est pas votre faute, je le sais; vous *trimez* assez du matin au soir pour abattre de la besogne, mais les journées d'une femme!.... qu'est-ce que ça rapporte? tout au plus de quoi la nourrir à grand'peine! et vous voilà une nouvelle charge... Il va falloir élever ce pauvre petit marmot-là; car je pense bien que vous n'êtes pas capable, vous, de faire comme tant d'autres?

— Moi! grand Dieu! s'écria Clémentine, repousser mon enfant! oh! jamais, jamais! n'est-ce donc pas assez que le malheureux soit abandonné de son père!

—Abandonné de son père!... Vingt dieux! je ne suis pas sans reproche, il s'en faut; si je devais me confesser, j'en aurais à dire!... un hussard n'est pas une vertu... mais vous jouer un tour pareil! oh! je n'en aurais jamais eu le courage!

— Je vous crois, M. Frédéric; vous êtes bon, vous êtes honnête homme, il y a de l'honneur dans votre ame.

—Je ne suis pas beaucoup meilleur qu'un autre; mais il faut être un infâme pour agir comme on l'a fait envers vous. Ha! ça, où donc est ce camarade-là? Voulez-vous que j'aille le trouver? que je lui lave un peu la tête? il y aurait peut-être moyen de le ramener.

— Non, c'est inutile, monsieur Frédéric: je lui ai plusieurs fois écrit; je l'ai supplié, non pour moi, mais pour son enfant: il n'a pas seulement daigné me répondre.

— Je n'y comprends rien; il faut que ce soit un fameux sournois.... ou bien.... excusez ma franchise... qu'il vous croiè des torts envers lui.

— Des torts? oui j'en ai; j'en ai un qu'il ne me pardonne pas, c'est d'être pauvre: car il est ambitieux, lui, et c'est pour cela qu'il m'a quittée.

— Il est ambitieux? et qu'est-ce qu'il fait? est-ce que c'est un homme en place?

— C'est un ouvrier bijoutier.

— Un ouvrier bijoutier! voilà un drôle d'insolent par exemple, de se croire au-dessus de vous!.. moi, je pensais que c'était un grand personnage; et je sais que dans cette classe-là on n'a pas beaucoup de scrupule sur l'article qui vous concerne; on ne s'embarrasse guère de faire des malheureux de plus ou de moins; mais parmi les ouvriers il

me semblait qu'on rencontrait plus de conscience et de bonne foi.

— Vous voyez le contraire, monsieur Frédéric; simple et confiante, je n'ai pu douter des sermens qu'on m'a faits, j'ai cru que j'étais aimée d'un amour semblable au mien : fidèle et dévoué. Trop tard j'ai reconnu que toutes ces protestations d'un attachement éternel n'étaient que les calculs de la plus insigne fausseté!... Mon Dieu! faut-il que j'aime encore un homme si méchant et si coupable! Oh! monsieur Frédéric, je suis bien malheureuse.

— Ne vous désespérez pas comme cela, dit le hussard avec attendrissement : ce sont peut-être les mauvais conseils qui détournent de vous celui que vous accusez d'ingratitude. Laissez-moi l'aller trouver; nous causerons ensemble, doucement, tranquillement, en buvant bouteille, et quoique je sache mieux manier un *bancal* que faire un discours, je parviendrai peut-être à lui démontrer que sa conduite n'est pas celle d'un brave garçon, et qu'il faut revenir à de meilleurs sentimens.

— Ah! monsieur Frédéric, si vous pouviez réussir, combien je vous aurais d'obligations! mais je ne l'espère pas!... non, il s'est éloigné de moi parce qu'il craint que notre liaison n'entrave ses projets; il veut s'établir et cherche une femme avec de l'argent. Moi je n'en ai pas, voilà mon crime! c'est le seul qu'il puisse me reprocher.

— Essayons toujours, ma chère ; on ne risque rien. S'il n'entend pas raison, eh bien ! vous l'enverrez au diable, et.... si vous voulez.... vous en trouverez un autre dont le cœur vaut mieux, et qui ne vous causera pas autant de chagrin.

—Hélas ! monsieur Frédéric, qui donc voudrait de moi avec ma honte et ma misère !

— Un honnête homme qui vous plaint, vous estime, et qui travaillerait pour vous et pour votre enfant.

— Que vous êtes bon, dit la jeune femme en sanglotant : quoi ! vous ne rougiriez pas de me donner votre nom ?... Oh ! je vous remercie de dire que vous ne me méprisez pas... mais je ne veux point vous tromper.... je n'ai jamais aimé que Firmin, et je crois que je ne pourrais jamais aimer que lui.

— Ventredieu ! murmura le hussard, il faut avouer que les femmes ont un singulier caractère ! aimez-les, elles ne veulent pas de vous ; on dirait qu'il n'y a que ceux qui les approchent avec l'intention de les tromper qui peuvent en être bien accueillis ! » Puis il reprit tout haut : « Où demeure ce M. Firmin ?

— Vous persistez donc à le voir, M. Frédéric ?

— Pardieu oui, j'y persiste ! Est-ce que vous croyez que votre bonheur ne m'est pas plus cher que le mien ? M. Firmin captive seul vos affec-

tions, dites-vous? il faut que je tâche de vous réunir à lui, puisqu'un autre s'efforcerait en vain de vous plaire.

— Ne vous fâchez pas, M. Frédéric! vous m'auriez blâmée de n'être point sincère; je vous ouvre franchement mon ame.

— Et vous faites bien; je ne m'en offense pas, au contraire. Voyons, dites-moi vite l'adresse de votre amant, et ne parlez pas davantage, ça vous fatigue.

— Il travaille rue du Mail, n° 29. C'est là que vous pourrez le trouver ce matin.

— C'est bon. J'entends quelqu'un dans l'escalier : peut-être est-ce la garde que vous envoie la sage-femme; je vais vous laisser avec elle et m'en aller en ambassade. Si je ne réussis pas, il n'y aura guère de ma faute, je vous le promets!

— Je le crois, M. Frédéric; mais, puisque vous voulez bien faire cette démarche, je vous supplie de ne parler qu'en votre nom, de n'avoir pas du tout l'air de venir de ma part; je me suis déjà trop humiliée près de *lui*, et ma fierté se révolte, à la fin. D'ailleurs ce n'est pas moi qui vous envoie; vous agissez ici de votre chef, avec des intentions sans doute bien obligeantes, mais que je n'excite point en vous! Oh! non, après tant de prières inutiles, de mépris en retour de ma tendresse, je ne veux pas m'abaisser davantage.... et.... tenez, M. Frédéric.... vous ne réussirez pas... rien ne

change un mauvais cœur... Il vaudrait peut-être mieux ne pas aller trouver Firmin..... je crains qu'il n'arrive quelque résultat fâcheux de votre entrevue.

— Mille tonnerres ! je voudrais bien voir qu'il fît le méchant !... il serait joliment tombé, par exemple !... Je lui conseille de me dire une parole de travers !

— Mon Dieu ! voilà ce que je voudrais éviter ! Si vous lui parlez rudement, il répondra de même : et si cette scène avait des suites !...

— Soyez tranquille, je serai doux comme un agneau..... On frappe à la porte : voici votre garde.... Au revoir, vous aurez bientôt de mes nouvelles. »

C'était en effet la garde-malade, comme le supposait Frédéric. L'une entra, l'autre sortit, et la jeune accouchée, dont la nuit avait été si pénible, agitée maintenant par les inquiétudes que lui causait la démarche du hussard, était prise d'une fièvre brûlante ; son épuisement, sa faiblesse, son indifférence pour tout objet étranger à ce qui la préoccupait, firent qu'elle s'aperçut à peine qu'un visage nouveau se trouvait près d'elle. Tantôt elle tournait vers son enfant des yeux baignés de larmes d'amour, tantôt la sécheresse et la fixité de ses regards annonçaient l'indignation qui l'animait contre l'auteur de ses maux ; ses membres n'avaient plus de force, mais son ame en conservait pour souffrir.

Ce fut machinalement qu'elle consentit à prendre deux ou trois cuillerées d'infusion que lui présenta la garde; elle sentait bien que toute la Faculté médicale aurait eu moins de puissance pour la rétablir, qu'un peu de bonheur et de tranquillité d'esprit.

L'absence du hussard dura plus de quatre heures. On peut imaginer combien une si longue attente fut cruelle pour la malade : le bruit, la fréquence de sa respiration, les efforts qu'elle faisait pour avaler sa salive, la décomposition de ses traits chaque fois qu'elle entendait le moindre retentissement dans la maison, son visage, passant alternativement d'une couleur pourpre à la plus effrayante pâleur, tout en elle semblait présenter l'image d'un condamné auquel on a fait espérer une grâce qui n'arrive pas, et qui voit de bien plus près la mort que la délivrance! Mais retournons à notre soldat, et sachons ce qui se passe entre lui et l'ouvrier bijoutier.

Tous deux sont chez un traiteur de la rue Montmartre, dans un cabinet particulier, au premier étage; ils déjeûnent ensemble comme les meilleurs amis du monde. Frédéric a fait venir de bon vin qui ne lui trouble pas la tête, mais par le secours duquel il compte rendre plus affectueux et plus tendre le cœur égoïste de son convive. Les plats se sont succédé les uns les autres; une demi-douzaine de bouteilles vides sont rangées en ba-

taille; la *place d'armes*, comme dit le hussard en parlant de son estomac, commence à s'approvisionner. On sonne, le café monte; et quand il est pris, la conversation suivante s'engage; c'est Firmin qui l'entame :

« Maintenant que j'ai accepté jusqu'au bout votre *honnêteté*, me direz-vous pourquoi vous me l'avez faite? car nous ne nous connaissons pas.... c'est bien, je crois, la première fois que nous nous voyons?

— Oui, mais ce ne sera pas la dernière; je l'espère, du moins, si vous êtes un bon enfant, comme je le suppose.

— Quand votre commissionnaire est venu ce matin à l'atelier me dire qu'un de mes camarades me demandait ici, je croyais y rencontrer du moins une figure de connaissance; mais vous.... j'ai beau chercher..... Allons, voyons, plus de farce; voici assez de questions que je vous fais, sans que vous y répondiez.... Dites-moi qui vous êtes.... J'ai des parens en Lorraine, du côté de Nancy.... vous en arrivez peut-être pour m'annoncer qu'ils sont morts et que j'hérite?... Diable! ça serait une fameuse nouvelle que je recevrais là! et si c'était ça, vous ne devriez pas me tenir si longtemps le bec dans l'eau.

Je ne suis pas Lorrain, Dieu merci! dit le hussard en relevant sa moustache. Vous connaissez le proverbe?... Je suis de Besançon, Franc-Comtois;

j'ai quitté l'armée de la Loire, il y a quatre mois environ, pour venir à Paris, où je demeure, rue du Perche, n° 7, en face de l'église Saint-François, et je ne viens pas vous annoncer une mort, mais une naissance.... Y êtes-vous maintenant?

— Oui, j'y suis à peu près, répondit Firmin, dont la figure s'altéra visiblement.

— Eh bien! qu'est-ce que vous en dites?

— Moi? rien du tout..... Qu'est-ce que ça me fait?

— Ce n'est pas bien parler, mon camarade! Écoutez : je sais que vous êtes fâché avec la petite femme dont il est question, et je ne vous en demande pas le motif; mais elle est trop intéressante pour que vous l'abandonniez dans un moment où elle vient d'être mère. Elle vous aime; vous devez l'aimer encore, car je crois qu'il n'y a pas de reproche grave à lui faire. Elle mène une conduite exemplaire; j'en suis témoin, moi, comme tous les gens de la maison. Allons, ne la boudez plus! revenez près d'elle en bon garçon, en homme d'honneur; vous la rendrez bien heureuse! je serai le parrain du petit, et tout ira bien.

— Tout ira bien? vous croyez?... moi, je ne suis pas du même avis; je dis que tout ira mal.

— Et pourquoi?

— Pourquoi?... pourquoi?... Parce que.... et voilà!

— Vous aurez bien la complaisance de m'en

dire un peu plus long, n'est-ce pas? Je vous crois un honnête homme, un homme qui connaît ses devoirs et....

— Honnête homme!... oui, je m'en flatte.... je gagne ma vie honorablement... je ne dois rien à personne.

— C'est déjà bien; mais il faut encore autre chose pour se faire complètement estimer, c'est de n'avoir qu'une parole et de tenir ses promesses.

— Qui vous dit que je ne tiens pas les miennes?

— Quand vous avez séduit Clémentine, ne lui avez-vous pas juré qu'elle serait votre femme?

— Oh! des sermens comme ceux-là.... on en fait à la douzaine!.... en voilà une *sévère,* par exemple! S'il fallait épouser toutes les filles avec qui l'*on va!*

— Toutes n'espèrent point le mariage.... La plupart savent très bien ce qu'elles font.... Ça les arrange. Mais quand une jeune fille est innocente, qu'elle croit ce que vous lui dites, la tromper est une infamie.

— Une infamie!

— Une insigne lâcheté.

— Dites donc, l'ami, allez doucement, s'il vous plaît! Est-ce que ça ne vous est pas arrivé, à vous, qui faites le bon apôtre?

— A moi? Jamais. Ma vie s'est écoulée au bivouac, et je n'ai connu de l'amour que ce qui s'achète en passant.

— C'est que vous n'avez pas pu faire autrement, sans doute. Moi j'aime mieux ce qu'on a pour rien, ou, comme on dit, avec de la monnaie de singe : ça revient moins cher et l'on peut en user plus souvent.

— Vous voulez dire ce qui s'obtient par hypocrisie?

— Ah çà ! camarade, est-ce que c'est pour m'insulter que vous m'avez dérangé de mon ouvrage? C'est que je ne serais pas d'humeur à l'endurer, je vous en préviens! quoique je n'aie servi que deux ans, j'en détache un peu et j'ai du caractère; il ne faut pas trop m'échauffer la bile!

— Je n'insulte jamais qui que ce soit, et je ne suis pas venu près de vous dans cette intention-là. Vous avez servi? tant mieux : nous n'aurons pas besoin de crier pour nous entendre.

— Au fait, que voulez-vous de moi?

— La réparation de vos torts envers une femme à qui vous ne pourriez en reprocher aucun.

— Et c'est elle qui vous envoie, en pensant que vos longues moustaches me feront peur et que je suis capable de céder à vos menaces?

— Je ne vous menace point, je vous prie, et je ne suis l'envoyé de personne. Je vous parle amicalement en faveur d'une femme qui m'a seulement raconté ses peines et qui ne mérite pas le sort qu'elle a.

— Diable!... vous lui portez bien de l'intérêt!...

Mais dans notre affaire, voyez-vous, il n'y a pas besoin d'avocat ; c'est jugé. Je n'épouserai qu'une femme qui me conviendra sous tous les rapports.

— Vous voulez de la fortune ?

— Je veux... je ne veux pas rester ouvrier toute ma vie, et si je m'embarque en ménage, ce sera pour avoir un établissement. Il y a un enfant de fait? eh bien ! qu'on s'en débarrasse ! qu'on le mette en pension *chez ma tante!* Ni vu ni connu ; et voilà ! »

Frédéric commençait à perdre patience; pourtant il sut encore se contenir et dit à Firmin :

— Ce n'est pas là votre pensée! Est-ce que vous pourriez repousser ainsi un pauvre petit malheureux dont vous êtes le père et qui ne vous a pas demandé de naître?... Non, non, un homme qui a des sentimens ne peut pas faire ça !

— Des sentimens tant que vous voudrez : c'est bel et bon quand ça ne nuit pas à la bourse et à l'avenir; mais je n'ai pas envie de *m'enfoncer* comme un imbécile ; je vise au solide : si Clémentine peut m'apporter en mariage une dixaine de mille francs, oh! alors je ne ferai plus de difficulté, car c'est une bonne fille; mais autrement, bonsoir.

—Ainsi il n'y a que sa pauvreté qui vous arrête ?

— Rien autre chose. Je conviens qu'elle s'est toujours bien comportée vis-à-vis de moi.

— Où l'avez-vous connue?

— Chez sa mère, une brave femme, brodeuse de son état, et qui me recevait parce qu'elle croyait aussi que je venais pour le bon motif.

— A moins de dix mille francs vous n'épouseriez pas Clémentine?

— Impossible!... Non, non, pas moyen! La marchandise est chère dans notre profession.... Mais d'ailleurs à quoi sert de dire là-dessus tant de paroles?... La pauvre diablesse n'a peut-être pas pour le quart-d'heure un rouleau de centimes dans sa commode.

— Et vous dites cela gaîment!... sans fouiller dans votre poche pour lui envoyer de quoi la soulager dans sa position?

— Allons donc!... qu'elle s'en fasse donner par les riches; elle est assez gentille pour ça : il ne manque pas d'amateurs.

— Assez, misérable gredin! s'écria le hussard en sautant à la gorge de Firmin; assez! ou je t'étrangle comme un sansonnet! »

L'ouvrier bijoutier, en se sentant saisir par une main aussi vigoureuse, se débattit et voulut riposter. Dans la lutte, la table fut renversée, les bouteilles tombèrent avec fracas sur le carreau, et le traiteur, se hâtant de monter avec ses garçons, trouva les deux adversaires aux prises; le maréchal-ferrant ayant tout l'avantage. On les sépara, non sans peine; mais Firmin, qu'animaient les fumées bachiques, et que la rage de n'avoir pas été le plus

fort excitait à la vengeance, jura que l'affaire n'était point terminée, et qu'il lui fallait satisfaction de l'outrage fait à sa personne. « Tu l'auras, méchant tourlourou [1], répondit Frédéric : nous nous verrons assez tôt pour toi sur le terrain, prends patience ! » Le traiteur au milieu de ce vacarme, tâchait de faire entendre sa voix en réclamation ; il tenait d'une main la carte du repas, et de l'autre montrait les bouteilles, les assiettes, les tasses et les verres cassés dont le plancher était couvert : sa péroraison obtint enfin les honneurs du silence ; on l'écouta. Frédéric paya sans vérifier le compte ; le calme se rétablit en apparence ; mais deux haines venaient de naître, et bientôt elles devaient se ruer l'une sur l'autre d'une manière plus funeste.

« Quelles sont tes armes ? dit le maréchal au bijoutier, en sortant du restaurant.

— Le briquet, répondit Firmin.

— Le briquet soit, j'accepte, quoique je ne m'en sois jamais servi. En as-tu une paire de disponible ?

— A la première caserne on nous en prêtera ; Nous y trouverons aussi des témoins, en payant un verre de vin.

— Marchons, dépêchons-nous, et que tout soit dit ; pour ne pas avoir l'air de fanfarons. »

Les deux ennemis se dirigèrent au pas accé-

[1] Titre injurieux que les cavaliers donnent habituellement aux fantassins.

léré vers la caserne du faubourg du Temple, dans les environs de laquelle ils ne tardèrent pas à rencontrer trois ou quatre voltigeurs munis de leurs sabres, et qui consentirent à se faire spectateurs du combat, après quelques mots d'explication donnés au plus prochain cabaret. Frédéric portait un ruban rouge à sa boutonnière, et son éloquence de vieux troupier persuada facilement l'auditoire qu'il avait les plus justes motifs de *couper une aile* à l'autre personnage. On prit un fiacre à l'heure, et le cocher fit gravir assez promptement à ses maigres coursiers la montagne de Belleville, pour se rendre au parc Saint-Fargeau.

Le trajet à faire n'était pas bien long; la voiture fit halte devant un gros bouquet d'arbres, on en descendit, et cinq minutes après, le fer était croisé. Firmin avait perdu beaucoup de sa résolution; au son de sa voix, au jeu des muscles de son visage, on pouvait facilement reconnaître qu'un sentiment de terreur avait éteint le feu de sa colère. Ses antécédens, connus plus tard, étaient d'ailleurs de mauvais garans de sa bravoure. Il avait en effet servi deux ans dans l'infanterie, mais au dépôt, affectant de souffrir de la poitrine, d'être toujours malade, afin de ne point faire partie des détachemens qui rejoignaient l'armée et se présentaient à l'ennemi. Ses grimaces ne furent point une vaine spéculation: elles trompèrent ses chefs; on le crut réellement incapable de supporter les fatigues de

la guerre, et, quelque temps avant la première déchéance de Napoléon, il obtint son congé définitif. Revenu à Paris, sa manière d'être changea, il prit un air décidé et même *crâne* dans les ateliers des maîtres qui l'employaient; mais quand on lui tenait tête, il devenait beaucoup plus accommodant, et, s'il avait provoqué le hussard en duel, c'était uniquement au vin qui lui échauffait le cerveau qu'il fallait attribuer cette audace.

Frédéric était d'une tout autre trempe. Son courage, que n'effrayait aucun danger, ne cherchait pas, à propos de rien, l'occasion de se mettre en évidence, et quand un adversaire lui paraissait trop faible, il était assez généreux pour le ménager. A peine en garde contre Firmin, il vit que la tâche de se défendre ne serait pas bien difficile; car celui-ci, n'osant attaquer, tenait son sabre d'une main presque défaillante. Le hussard, dédaignant une victoire si peu glorieuse, voulut tenter encore une voie conciliatrice : « Tu trembles, dit-il à Firmin; serait-ce que ta conscience n'est pas tranquille? Parle : je ne désire pas la mort du pêcheur; suis mes conseils, répare le mal que tu as fait, et soyons amis! » En prononçant ces derniers mots, il avait baissé vers la terre la pointe de son arme; un peu plus, cette confiance lui devenait fatale : Firmin, saisissant le moment de se venger sans péril, se fendit et perça la poitrine du hussard; mais la blessure ne fut heureusement pas

grave, et Frédéric, outré, furieux, d'une aussi noire perfidie, riposta par un coup si violent et si juste, que le poignet du traître en fut abattu net et jeté sur le sol. « Misérable! ajouta le vainqueur encore tout indigné, tu refusais du pain à des malheureux qui avaient le droit de t'en demander!... Maintenant tu mendieras le tien! »

A l'aspect de son effrayante mutilation, Firmin perdit connaissance. On le porta dans la voiture après s'être efforcé d'arrêter l'émorrhagie avec tout ce que l'on put trouver de convenable; puis le fiacre se rendit à l'hôpital Saint-Louis, où de prompts secours furent administrés au blessé. Frédéric, ne croyant pouvoir quitter les voltigeurs, témoins de l'affaire, sans leur offrir quelques rafraîchissemens, les remercia de leur obligeance, but à leur santé, et les quitta le plus tôt possible pour aller rejoindre Clémentine, bien cruellement alarmée de son absence.

La préoccupation de Frédéric et l'empressement qu'il mettait à retourner près de l'accouchée lui faisaient entièrement oublier sa blessure, dont il souffrait peu et qu'il avait recouverte avec son mouchoir sans autre appareil; mais le sang pénétrant à travers les plis et replis du linge, trahissait le coup porté par son déloyal ennemi. Il parut ainsi devant Clémentine, qui dans le premier moment ne distingua pas cette preuve du duel : « Eh bien! lui dit-elle, vous n'avez rien obtenu?—Non,

répondit Frédéric ; il faut oublier cet homme, c'est le plus odieux égoïste qui soit au monde, et je ne conçois pas que vous puissiez lui donner un regret.

— N'est-il pas le père de mon enfant, monsieur Frédéric ?

— Le père de votre enfant !... Oui, un joli père, ma foi ! Oh ! détrompez-vous, ma chère amie ! ne lui donnez pas ce titre ! savez-vous où il vous conseille de placer ce petit malheureux ?

— N'achevez pas !........... Je ne pourrais croire à cette insensibité révoltante ! Quelque ingrat qu'il soit envers moi, il n'a pas le cœur assez corrompu pour me dicter une pareille action !

— Et moi je vous affirme et vous jure, sur mon honneur, dit Frédéric en portant la main à sa décoration, que c'est le plus vil et le plus lâche gueux que la terre ait jamais produit !

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Clémentine, qui suivit des yeux le geste du hussard, qu'avez-vous sur la poitrine? Une large tache rouge!... du sang!... Vous vous êtes battu!... Vous êtes blessé.

— Rien, rien, ma chère enfant!... une égratignure que je me suis faite, je n'y pensais seulement pas.

— Vous me trompez ! vous vous être battu !... Ce que je pressentais est arrivé !

— Non, vous dis-je, calmez vos craintes, il ne s'est rien passé de fâcheux.

— Oseriez-vous m'en donner votre parole ? »

Frédéric ne sut que répondre, car il y avait équivoque dans son langage. Selon son opinion, ce n'était pas un malheur qu'un homme tel que Firmin fût aussi rigoureusement châtié; mais l'ame de Clémentine pouvait en être affectée d'une vive douleur : « Je vous conterai cela demain, lui dit-il, quand vous serez un peu remise de toutes vos secousses; tranquillisez votre pauvre cœur tremblant!... Prenez soin de vous, au moins par pitié pour cet enfant, à qui vous vous devez, qui perdrait tout s'il n'avait plus de mère. Oui, vous vous devez à lui, ne l'oubliez pas ! que cette idée soutienne votre courage! »

La malade n'insista pas : elle n'adressa plus de questions à Frédéric; mais on vit bientôt en elle se manifester un redoublement de fièvre qui la jeta dans le délire. Cent fois le nom de Firmin lui vint sur les lèvres; tantôt elle le prononçait avec un air de courroux, tantôt avec l'expression de la tendresse. On s'étonnera peut-être qu'une femme animée de sentimens nobles, comme l'était Clémentine, pût aimer avec autant d'ardeur et de constance le misérable dont nous avons décrit le caractère? Cela ne doit cependant pas surprendre : les premières affections de l'amour sont aveugles; elles ne vont point chercher le mérite; elles naissent dans un jeune cœur avec l'impérieux besoin de s'épancher, l'inquiètent, le tourmentent, et le con-

traignent, pour sortir de ce malaise indéfinissable, de les accorder à l'objet qui en est souvent le moins digne, parce qu'avant un autre il a tâché de les attirer à lui. L'amour dans son principe ne pénètre pas en nous par la puissance d'une cause étrangère ; il ne nous est point véritablement inspiré ; c'est en nous-mêmes qu'il existe ; c'est lui qui produit les erreurs de notre imagination et nous attache à ce que la raison nous conseillerait de fuir. Quand le prisme devient un peu moins trompeur, on reconnaît sa faute ; mais cette première passion, exerçant encore toute son énergie, sait vaincre les efforts qu'on fait pour la détruire ; elle nous retient en esclaves. Clémentine était dans ce cas ; elle n'estimait plus Firmin, mais elle ne pouvait s'empêcher de l'aimer.

Vers le soir, l'état de cette pauvre jeune femme devint plus alarmant. On fit appeler un médecin dont la science était malheureusement insuffisante pour guérir les maux de l'ame ; ses prescriptions n'apportèrent aucun soulagement ; la nuit de Clémentine fut horrible, et le lendemain matin on désespéra de la sauver. Frédéric avait passé toute cette nuit-là près d'elle : il craignait trop que la garde s'endormît et ne lui donnât pas tous les soins que réclamait sa position. Après avoir entendu l'opinion exprimée par le docteur, sa douleur fut poignante ; deux grosses larmes roulèrent dans ses yeux, et pendant un instant la plus étouffante op-

pression lui ravit le pouvoir d'articuler un seul mot. « Allons ! s'écria-t-il à la fin, tout le monde ici ne doit pas se laisser abattre ; il faut que quelqu'un reste à cet enfant !... Où sont les papiers de Clémentine ? En a-t-elle ici ? Voyons, cherchons !... » Aussitôt il se met en quête, ouvre les armoires, le tiroir d'une table, ceux de la commode, et parvient à trouver un acte de naissance : « Bien !... J'ai mon affaire, dit-il, et le voilà qui sort, court chez la sage-femme, l'envoie prendre l'enfant et se transporte à la Mairie avec deux habitans du quartier, priés comme témoins.

— Où est le père ? demanda l'employé chargé de faire l'enregistrement.

— Présent ! répondit Frédéric.

— Vos noms, prénoms, domicile, âge, lieu de naissance et profession ?

— Frédéric Levaillant, demeurant à Paris ; trente-huit ans, né à Besançon, ancien hussard, maréchal-ferrant et chevalier de la Légion-d'Honneur.

— La mère ?

Clémentine Duval ; dix-neuf ans, native de.... tenez, voyez ce papier-là !

— Quels prénoms voulez-vous donner à l'enfant ?

— *Frédéric, César, Alexandre, Napoléon.* »

L'employé fit la grimace : c'était un homme de la restauration ; pourtant il écrivit ce qu'on lui

dictait, et le registre fut signé par tous les assistans.

Au retour du hussard, Clémentine était morte ; elle ne connut pas la noble action qu'il venait de faire. « Infortunée créature ! dit-il en poussant un long gémissement, repose en paix ! Sois heureuse là-haut puisque tu n'as pu l'être sur la terre ! Un appui reste à ton enfant ; il est maintenant le mien. »

Le besoin de repos que Frédéric devait éprouver après tant d'émotions et de fatigues ne l'empêcha pas de veiller encore, pendant la nuit suivante, au chevet de Clémentine. Déjà son fils adoptif était confié aux soins d'une nourrice habitant un village des environs de Paris, et sous ce rapport il était tranquille ; mais combien de pénibles réflexions durent assiéger son esprit pendant les lentes heures de silence et d'isolement qu'il passa dans cette chambre où la malheureuse Clémentine avait, elle-même, si long-temps souffert et pleuré seule ! « Que Dieu la plaigne et la récompense, disait-il mentalement ; c'est souvent une bien triste chose qu'une existence de femme, et l'on a grand tort de s'en jouer comme l'a fait ce misérable Firmin ! C'est lui qui l'a flétrie et tuée ; mais il en porte le châtiment ! Adieu ses rêves d'ambition ! Qu'il s'adresse maintenant à la pitié des autres et qu'il en soit repoussé, voilà le supplice que je lui souhaite ! »

Les apprêts de l'enterrement de Clémentine furent déchirans pour Frédéric ; son courage faillit y succomber. Pâle, défait, épuisé, sa figure offrait un étrange contraste avec le visage impassible des croque-morts qui clouèrent le cadavre dans la bière. Oh ! combien il aurait voulu rappeler à la vie ce corps inanimé ! rouvrir ces beaux yeux à jamais éteints pour en obtenir un regard favorable à son amour ! Cette femme était la première qu'il aimait, et, malgré ses efforts pour qu'elle devînt l'épouse d'un autre, il n'eût pas désiré de plus grand bonheur que celui de passer le reste de son existence auprès d'elle avec l'espoir d'en être payé de retour.

Une seule personne accompagna le corbillard au cimetière : il n'est pas besoin de la nommer. On déposa le corps dans son dernier asile et la lugubre cérémonie fut achevée.

Frédéric revint dans la chambre déserte ; il avait envie d'y dérober un objet précieux : c'était le portrait de Clémentine fait par un artiste inhabile, mais assez ressemblant toutefois. En arrachant le clou qui retenait cette peinture à la muraille, un bruit semblable à celui que produisent des piles d'argent qui s'écroulent, vient le frapper. Il détache un lambeau de papier pourri, découvre une petite porte d'armoire, la heurte avec force, et le même son lui parvient encore !... « Qu'est-ce que cela ? dit-il avec surprise : un trésor aurait-il



été si voisin de la misère!... Voyons!... » A l'instant, par deux ou trois grands coups de marteau il brise la porte, et qu'aperçoit-il ? une masse énorme de pièces de six francs, entremêlée de fragmens de sacs rongés par les souris!... « Pauvre Clémentine! soupira-t-il, si nécessiteuse auprès d'une pareille somme! Quel changement dans ton sort si cette trouvaille eût été faite par toi!... On ne t'aurait pas dédaignée, alors!..... Bizarre destin que le nôtre! »

Frédéric transporte secrètement l'argent dans sa chambre, paie son terme, celui de Clémentine, avidement réclamé par le propriétaire, et quitte cette maison de douleur et d'aventures. Vingt-huit mille francs sont en sa possession; il s'occupe d'en placer vingt mille au nom de son fils, et garde le reste pour le partager avec madame Duval, mère de Clémentine, s'il en découvre la demeure. On sut plus tard qu'un vieux prêtre, d'une avarice extrême, avait long-temps habité la chambre de Clémentine et qu'il y était mort; ce fut de lui probablement que le hussard devint héritier.

Au sortir de l'hôpital, Firmin, réalisant la prédiction de Frédéric, tendit aux ames charitables la main qui lui restait; il subsiste encore d'aumônes, et peut-être lui avez-vous donné, lecteur, si vous passez quelquefois rue de Choiseul.

JEAN MAY.

LES PARENS D'AUTREFOIS

ET

CEUX D'AUJOURD'HUI.

Du couvent de*** le... 1816.

J'ai reçu ta lettre, mon amie; elle a pénétré les grilles, les épaisses murailles du cloître, pour me prouver que ces obstacles n'en étaient pas pour l'amitié. Elle m'a apporté quelques instans de bonheur, en me faisant part du tien, de celui de ton époux, de ta fille; la voilà unie à l'homme qu'elle aime, la voilà heureuse : et qu'importe qu'il soit un peu moins riche, d'un peu moins bonne maison que son rival? il lui plait, elle l'a choisi; mais qu'elle n'oublie pas de bénir ses parens, car ils auraient pu, en usant de leurs droits,

empêcher son union de s'accomplir. Cela aurait été affreux, n'est-ce pas? oh oui, bien affreux! Depuis plus de cinquante années, j'ai vu se succéder grand nombre de tyrannies : celles des rois, des peuples, de l'anarchie, du soldat; aucune ne m'a fait horreur comme celle qu'un père impose à son enfant! Écoute : ces réflexions réveillent des souvenirs qui long-temps ont fait couler mes larmes; mais sois tranquille, mon amie, ta fille n'en répandra jamais pour la même cause.

Dans un riche hôtel du faubourg Saint-Germain vivait une famille dont les générations, depuis 1300, ne s'étaient jamais interrompues; cette famille, c'était la mienne : elle se composait, en 1780, de mon père, de ma mère, de mon frère, et de moi. Nous fûmes tous deux élevés dans la maison paternelle, mais loin des yeux de nos parens, loin de leurs embrassemens; livrés au torrent du monde, ils ne pouvaient point s'occuper de nous : aussi à peine s'ils nous connaissaient, à peine si nous les connaissions. Cet isolement nous rendit extrêmement timides; moi surtout, née avec une imagination rêveuse et tendre, j'avais besoin d'expansion; et lorsque, cherchant dans les yeux de mon père l'expression de la bienveillance, je n'y voyais que celle de la dureté, je reculais avec effroi. Mon regard suppliant s'arrêtait alors sur ma mère : elle était impassible! Jamais elle ne m'ouvrait ses bras! Mon frère seul pouvait s'y jeter; seul

il était l'objet de sa tendresse. De sa tendresse, oh! non, de son orgueil! J'étais donc oubliée. Cet abandon rendit mon ame triste et sombre; mes pensées se renfermèrent dans mon cœur et s'y concentrèrent! Je ne vis plus autour de moi qu'ennemis et solitude, et lorsqu'interrogeant l'avenir, j'y cherchais l'adoucissement de mes maux, il me semblait entendre une voix terrible qui au contraire me faisait pressentir qu'ils devaient s'accroître! En effet, l'orage, près d'éclater, grondait sur ma tête: je touchais à ma seizième année, et mes parens m'avaient appris qu'ils s'occupaient de la stabilité de mon existence. J'accueillis avec une inquiétude vague cet avertissement que je regardai comme le prélude de mes chagrins. Je ne me trompais pas. Un jour que j'étais seule dans ma chambre, livrée à des réflexions pénibles, la voix de mon père frappa soudain mon oreille: il m'appelait: et je me rendis en toute hâte au salon, où je le trouvai avec ma mère; tous deux étaient assis, tous deux me tendirent la main avec un peu moins de froideur qu'à l'ordinaire. Je la saisis avec reconnaissance, j'y posai mes lèvres, et j'écoutai respectueusement le discours que m'adressa mon père d'un ton ferme et solennel: « Depuis long-temps, dit-il, je m'occupe de votre avenir et de celui de votre frère; il vient d'atteindre sa vingt-deuxième année, âge auquel j'ai fixé son établissement; d'ailleurs, une occasion brillante se présente, il faut la

saisir. Il doit vous importer, pour sa gloire comme pour la nôtre, que la fortune de ses aïeux lui arrive entière, afin de soutenir honorablement le rang qu'il tient d'eux, et la position dont il jouit dans le monde. Ce raisonnement, qui doit vous paraître juste, bannit pour vous toute idée de mariage, et ne laisse que celle de vous retirer au couvent : j'y ai réfléchi avec votre mère; sa tendresse maternelle a d'abord repoussé avec effroi le mot cloître; mais, après un court examen, elle a été bientôt rassurée sur la vie calme dont vous y pourriez jouir, et, convaincue de la sagesse de ma détermination, elle s'y est soumise, la sachant irrévocable, et basée sur votre tranquillité et votre bonheur. » Mon père parlait encore, et cependant j'avais cessé de l'entendre; mes yeux voyaient à peine, un poids affreux pesait sur mon cœur. « Oh non! non, point de couvent! m'écriai-je dans mon délire. Savez-vous ce que c'est qu'un couvent? cela sépare du monde, c'est un tombeau, c'est un tombeau, vous dis-je! » Et tombant à genoux, je me prosternai devant mon père; mon front décoloré alla se meurtrir sur ses pieds. « Grâce, m'écriai-je avec l'énergie du désespoir; grâce, je veux mourir! Jamais un regard ami ne console mes douleurs!! Vous êtes des barbares! Tuez-moi, tuez-moi! vous dis-je; mais m'ensevelir vivante, jamais, jamais! » Je tenais embrassée une des jambes de mon père. « Cette fille est folle, »

dit-il avec un courroux qu'avait fait naître ma résistance ; et dégageant sa jambe avec un mouvement brusque et subit, je n'eus plus de soutien, et ma tête alla frapper sourdement l'angle d'une boiserie. Un frisson courut le long de mon corps ; la douleur que me causa ma chute, m'arracha un cri et me rendit l'usage presque perdu de mes sens ; puis, voyant ma mère s'élancer vers moi, inquiète, éperdue, je me relevai avec une rapidité nerveuse, et détournant les yeux, je lui dis pleine d'une indignation amère et profonde : « Éloignez-vous, madame : les traitemens affreux que je subis me rendent indépendante !... Je vous remercie, je n'ai pas besoin de vos secours. Je viens d'apprendre qu'il me serait inutile de les implorer, et d'ailleurs j'ai l'ame trop fière pour me mettre dans le cas de devoir quelque reconnaissance à mes bourreaux !... » Ce mot brisa ma mère ! elle se couvrit les yeux, se jeta dans un fauteuil ; et mon père, me prenant par la main, me fit descendre l'escalier machinalement et sans résistance. Une voiture m'attendait, j'y fus précipitée ; la portière se referma, et une heure après j'étais au couvent ! Depuis ce jour je n'en sortis jamais : mon noviciat dura deux années, et à dix-huit ans je prononçai mes vœux ! Je me rappelle encore ce jour terrible, cette renonciation au monde que j'articulai d'une voix creuse et tremblante sous le drap de mort ! et ma chevelure d'ébène tombant

sous le ciseau, glissant le long de mes épaules, de ma robe de bure, et roulant en longues boucles sur le pavé de la chapelle ! le lendemain ces boucles furent jetées dans un coin avec la poussière : car un père, une mère, n'étaient venus ni les ramasser, ni les recueillir comme un précieux souvenir ! Je me rappelle mes yeux, naguère beaux et brillans, maintenant pleins de larmes, sans vie ! mon jeune et gracieux visage, amaigri par les veilles, creusé par le désespoir, et ce bandeau, ce voile noir dont on couvrit ma tête ! Alors tout fut consommé ; et quand, changeant mon nom, j'eus celui de sœur Marie de la Miséricorde, j'éclatai en sanglots ; « Où est donc cette miséricorde, m'écriai-je ! Est-elle sur la terre ? oh ! non, non, les hommes n'en ont point. Est-elle dans le Ciel ? Il ne m'a pas encore répondu. » J'ai plus tard entendu sa voix, quand le temps eut éloigné et affaibli le bruit de mes douleurs !... En voilà le récit, mon amie, elles furent cruelles, mais elles n'ont pas desséché mon cœur : le tableau de ta joie maternelle lui a causé une satisfaction inconnue ; il a, d'un baume consolateur, adouci ses peines ; je me suis retracé, avec la jouissance d'une ame exempte de jalousie, cette cérémonie touchante dans laquelle ta fille, heureuse et fière de ton approbation, a fait l'échange d'un peu de sa liberté pour beaucoup de bonheur et d'amour. J'ai cru entendre le bruit joyeux de l'airain dans

les airs; j'ai cru voir la jeune épouse parée de fleurs, agenouillée au pied de l'autel, le front couvert d'un voile blanc, les joues empourprées de modestie et de plaisir, les yeux baissés timidement vers la terre, tandis que ceux de son fiancé lui lançaient un regard de tendresse et d'espérance; je l'ai vue ramenée par son père, sa mère, son époux, comme étant leur bien, leur joie à tous. Mais pourquoi, lorsque sortant de l'enceinte sacrée où son union vient d'être bénie, pourquoi répand-elle des larmes? « Maman, elle pleure, » dit un enfant aux bras de sa mère, en haussant la tête au-dessus de la foule pour mieux voir passer la jeune épouse. « Maman, pourquoi l'emmènent-ils donc, ces gens? Pourquoi donc pleure-t-elle? » Parce qu'elle a trop de bonheur, mon enfant, » répond la jeune mère avec émotion. Et la foule de répéter d'une voix attendrie: « Trop de bonheur! » Ce bruit confus remplit les arceaux de la vaste église et va trouver un écho dans le cœur de celle qui en est l'objet, et qui, heureuse et pensive, balbutie: « Oh! oui, trop de bonheur! » Jouis, excellente mère, jouis de ton ouvrage, recueille la reconnaissance, les bénédictions de ta fille; tandis que moi!! Écoute! Dans le silence de ma cellule j'ai maudit mes parens! C'était l'effet du désespoir! C'était horrible, n'est-ce pas? oh! oui, bien horrible! Quand j'eus recouvré le calme, le souvenir de ces imprécations me fit peur à moi-

même, me glaça d'un froid mortel, et je m'écriai : « Non, non, mon Dieu, vous n'avez pas accueilli ces paroles sacriléges ! » J'eus besoin de me convaincre que l'Éternel les avait rejetées, tant elles me paraissaient odieuses. Mais qu'entends-je ? Voici l'heure de la prière. Que la nuit est belle et calme ! Que la lune, que les étoiles sont brillantes ! Écoute.... la cloche de matines de sa voix lente et sombre appelle mes compagnes ; écoute... leurs pas effleurent doucement le pavé des longs corridors. Déjà leurs cantiques montent vers les cieux ; je vais les rejoindre, mon amie ; et, prosternée sur le marbre de la chapelle, je prierai pour toi, pour ta fille ; et je demanderai au Ciel, sinon l'oubli de mes maux, du moins le courage d'en supporter patiemment le poids, et d'attendre, résignée, la fin de mon orageuse et pénible existence. »

Plus d'une jeune fille, attendrie au récit de l'infortunée recluse, bénira le changement qui s'est opéré dans le cœur des parens, et ira déposer sur le front des siens un baiser de tendresse et de reconnaissance.

LÉONTINE DE MÉDINE.

LES PAYSANS

DES ENVIRONS DE PARIS.

Le paysan des environs de Paris ne ressemble à aucune autre chose : il n'est ni campagnard ni citadin; ce n'est point l'ouvrier des faubourgs; ce n'est pas non plus le pauvre et simple Auvergnat ; est-il mieux? est-il plus mal? je n'en sais rien : il est le paysan des environs de Paris, enfant d'une race franche et distinctive; il a hérité de ses pères l'amour du travail, la persévérance dans les fatigues, la patience dans l'adversité ; s'il échoue dans une branche d'industrie, il en prend une autre; on le voit tour à tour porter à Paris le produit de son jardin; courir les marchés avec la fine volaille du Mans, vendre des œufs, du beurre, du lait, et

finir, quelquefois, par augmenter le nombre de ceux qui, à la tête d'un chien, d'une voiture, viennent tous les lundis rapporter aux Parisiens leur linge, blanchi aux eaux de la mare du village. Le paysan des environs de Paris est fidèle à sa femme; il se fait respecter de ses enfans; rarement il emprunte, plus rarement il ne rend pas, il a horreur d'un banqueroutier, et comprend difficilement qu'il est des cas où l'on peut rester honnête homme en faisant tort aux autres. — Pourquoi faire plus d'affaires qu'on n'a d'argent? demande-t-il; si l'on va selon ses moyens, il est impossible de *s'enfoncer;* mais voilà comme sont les gens des villes, ça veut briller, et aux dépens de la probité... — Il n'a peut-être pas tort dans sa simple manière de penser....

Le paysan des environs de Paris est hospitalier, humain, parfois généreux; il écoute avec bienveillance le récit du malheur: il le soulage, s'il peut; souvent sa voiture chargée de fruits ou de légumes porte aussi un pauvre mendiant ou un conscrit fatigué qu'il conduit pour rien à Paris... Mais, d'un autre côté, le voisinage d'une grande ville lui a donné sinon des vices, du moins des défauts inconnus au Bas-Breton ou au franc et loyal Bourguignon: s'il ne va pas le lundi boire à la Courtille le produit d'un pénible travail, il se grise quelquefois le dimanche au cabaret du village; il est rusé en affaire, se vante de tromper les cha-

lands sur les qualités de la denrée, et s'entend fort bien à arranger sa conscience avec ses petits intérêts. A la fois incrédule et superstitieux, il bafoue les prêtres et fait dire des messes pour le repos de sa mère qui est venue la nuit lui demander des prières en faisant un bruit d'enfer dans la cheminée; il vous dit tout bonnement que la confession *c'est des bêtises*, et il a la plus profonde vénération pour le Juif Errant ou pour Alexis le Cénobite. il a dans son intérieur quelque chose de la discorde qui trouble les ménages des faubourgs; il sait jurer, il crie après sa femme; ou plutôt sa femme crie après lui. Sa fille, en venant à la halle vendre ses fruits, a appris qu'on pouvait tenir tête à ses parens : elle est raisonneuse, maussade; tandis que son fils, s'il ne lui résiste pas ouvertement, ne tient pas pour sacré l'ordre qu'il en a reçu, et pense qu'on est dans un siècle où les enfans en savent plus que leurs pères. Le paysan des environs de Paris parle politique; il sait les nouvelles, il les raconte, pas toujours exactement, par exemple, car il ne les comprend pas très bien. Il dispute sur l'ancien ministère Polignac qui voulait que la France fût comme des bêtes, et croit qu'on eût fait bien de ne pas garder Casimir Périer au pouvoir, parce qu'il ne voulait pas la guerre *qu'est* si nécessaire, à cause *qu'y a trop* d'hommes... Enfin il est un mélange de bon et de mauvais : le bon vient de lui, le mauvais est du voisinage, qu'il

imite ou croit imiter (car l'ouvrier a son bon côté) ; il n'a rien de la domesticité des villes ; il ne sait pas se gêner, et ne se croit pas moins qu'un riche bourgeois : s'il paraît quelquefois embarrassé devant lui, ce n'est point par humilité, mais dans la crainte d'en être moqué ; il est vrai qu'il le lui rend bien, car il est persiffleur, goguenard, et laisse rarement sous silence une chose qui lui paraît ridicule.

J'étais malade l'année dernière, la campagne m'était ordonnée, et, à la vive sollicitation de la nourrice d'un de mes frères, je me décidai à aller passer quelque temps chez elle, à Nanterre ; j'emmenai avec moi ma sœur. Certaines d'être bien reçues par la famille Thomas, nous nous faisions une véritable fête de cette petite excursion. Nous partons en coucou, incommode et pauvre voiture, véhicule obligé de l'honnête citadin qui veut, le dimanche, aller respirer l'air de Vincennes ou de Saint-Cloud ; son cheval presque diaphane, son cocher en manches de chemise, et lui, sale, crotté, rempli de poussière, avec sa tournure antique et sa charge grotesque, manquaient rarement d'essuyer le sourire dédaigneux du bourgeois aisé qui se rendait en fiacre à la même destination, tandis que celui-ci se voyait moqué par les laquais du riche équipage qui transportait ses maîtres à Versailles. Aujourd'hui le coucou peut aussi faire le ricochet en voyant descendre à la barrière toute

une fournée de braves gens qui, n'ayant pu arriver aux dix sous exigés par les exploiteurs de la place Louis XV, ont été obligés de se contenter de l'omnibus; force à eux de faire à pied le reste du chemin, portant alternativement le panier où sont le melon, le morceau de veau et le saucisson du dîner... Nous étions donc dans un coucou...

Maman, maman! voici madame Porter et mademoiselle Henriette. Ah! comme vous venez donc tard! et mon frère de lait, comment se porte-t-il? M'envoie-t-il le beau mouchoir qu'il m'a promis? Tiens! ce gros paquet que vous avez pour quinze jours! et puis encore ce carton!... cette jolie indienne que vous avez là!... Maman, maman, venez donc m'aider.... Entrez vous rafraîchir.... Je m'en vais chercher du vin à notre cave.... André, veux-tu bien dire bonjour tout de suite, petit malappris? Veux-tu bien ne pas te cacher comme cela, et regarder en face! Prends garde à ton petit frère, que j'aille chercher maman et du vin...—

Telle est la réception que nous fait mademoiselle Toinette Thomas, grande fille de seize ans, bien longue, bien mince, blanche de peau, blonde de cheveux, qui ne serait pas mal si elle n'avait pas tant de taches de rousseur, si elle pouvait parler et rire sans avancer de grandes vilaines dents et sans cracher au nez de la personne qui l'écoute... Elle est l'aînée de la famille Thomas, composée, de plus, de monsieur et madame Tho-

mas, et de messieurs André et Julien Thomas, enfans l'un de quatre ans, l'autre de six mois.... Monsieur et madame Thomas sont à leur aise; ils ont une maison à eux, un jardin, une cariole, une jument, des poules, des lapins, un gros chien, deux chats, des pigeons, un porc, et une carrière où ils font venir des champignons, que le père tourne et retourne, que la mère cueille, que le jeune André commence à emmaniveauter très joliment, et que Toinette vient vendre à Paris trois fois par semaine. Monsieur et madame Thomas ne savent lire ni l'un ni l'autre; ce n'est pas qu'ils dédaignent la lecture, bien au contraire: ils se sont donné grand mal pour apprendre..., lui surtout: pendant trois ans de suite, il a été à la classe tenue par le maître d'école du pays. (Et remarquez qu'aux environs de Paris, le maître d'école n'est que maître d'école, et qu'il laisse à d'autres le soin de faire le chantre, le sacristain, le sonneur de cloches et d'entretenir le jardin de M. le curé.) Après six mois de laborieuses études, M. Thomas parvenait au printemps à assembler fort joliment les syllabes, quand elles n'étaient composées que de deux lettres, comme *pa pa, i ma ge, ca ba ne*. Il fallait alors suspendre la lecture, le travail des champs allant avant tout. L'automne retrouvait M. Thomas chez le maître d'école, mais à grande peine alors lisait-il *m - o - n - r - o - n - champignon*. Trois ans de persévérance n'amenant au-

cun progrès, et l'honnête paysan voyant que, pour ne savoir pas lire, ses affaires n'en allaient pas plus mal; qu'il ne se trompait pas du jour où il avait de l'argent à recevoir; qu'il avait tout aussitôt qu'un autre calculé combien font six douzaines de maniveaux de champignons à deux sous et demi la douzaine, M. Thomas comprit qu'il ferait aussi bien d'en demeurer là de ses études : d'autant mieux qu'il commençait à se douter qu'il s'y était pris un peu tard pour faire son éducation; mais toujours plein de respect pour la science, il jura que sa fille saurait lire. Elle avait à peine quatre ans, que déjà l'institutrice du village la comptait au nombre de ses élèves, elle y allait l'été, l'hiver; elle y arrivait la première, elle en sortait la dernière; et malgré tout cela, au moment où je vous parle, mademoiselle Toinette a seize ans, et ne sait lire que dans le premier chapitre de son catéchisme. Il est vrai qu'elle n'a pas sa pareille pour emmailloter, soigner, amuser son petit frère; qu'elle fait le diner, le dejeûner à sa famille et à trois garçons d'écurie; qu'elle soigne la basse-cour, l'étable; qu'elle part à minuit pour la halle, n'ayant peur de rien, pourvu qu'elle ait son fouet pour caresser la figure des curieux qui voudraient monter dans sa cariole, et son chien pour leur mordre les jambes. Elle va acheter le fumier, la terre, la graine, conclut les marchés, compte l'argent, paie les ouvriers, et ne se trompe jamais d'un denier..

Avec toutes ces occupations, il n'est pas rare que, pour grossir sa bourse, Toinette, le dimanche, quand elle revient de la halle à dix heures, fasse une demi-toilette et retourne à Paris (à pied) pour vendre quelques douzaines de gâteaux, à la garde nationale ou à d'autres : aussi, quoiqu'elle ne sache pas lire, qu'elle soit sèche et longue, qu'elle vous crache par le nez, que le père Thomas ne lui donne rien en mariage, parce qu'il a gagné lui-même sa fortune et qu'il veut que ses enfans en fassent autant; aussi, malgré tout cela, Toinette a-t-elle déjà été aimée d'un maçon, dit le Normand; sa mère a-t-elle voulu la battre parce qu'elle l'a trouvée deux fois dans l'écurie, en causant en cachette avec le premier garçon, et la fille a-t-elle dans ce moment un amoureux du village avec qui elle se promène tous les dimanches au soir, sous les tilleuls qui sont devant l'église, au grand déplaisir de madame Thomas. — Toinette, ma fille, ne fais pas de sottises, lui dit-elle, car t'aurais des coups. — Dam! faut bien que je voie s'il me convient, cet amoureux. Est-ce que vous ne parliez pas à mon papa, vous?... Je suis jeune, moi, c'est pour me divertir aussi... je n'ai pas envie de rester fille, dah... Malgré cela, Toinette est sage! elle sait bien dire *qui y en a qui* sont joliment effrontées, qui s'en laissent conter par les garçons, et puis par ces enjoleurs de Parisiens..... Plus souvent, qu'elle voudrait faire comme Lise la repasseuse,

ou bien la petite Rose la couturière ; c'est celles-là qui sont hardies!... C'est pas étonnant qu'elles soient si bien mises ; qu'elles aient un châle de *mélinos* et une *robe* de *strofl*... Mais aussi tout le monde en cause dans le village, et ce n'est pas dit qu'elles trouvent un épouseur : ce sont des filles qui aiment les galans...

Madame Thomas n'empêche pas tous ces cancans, elle les approuve même ; car si elle gourmande sa fille toute la journée, si elle lui donne un soufflet par ci, si elle lui jure après par là, elle rend justice à ses hautes qualités et peut se vanter qu'elle en vaut bien une autre. Madame Thomas est une bonne femme : si ses enfans sont malades, elle les soigne ; jamais il ne passe un pauvre sans qu'elle lui donne un morceau de pain, un sou, une veste de son mari ; elle pleure encore tous les jours la mort terrible de Geneviève de Brabant, et n'entend jamais sans pâlir l'histoire de la Pie voleuse ; elle paie largement ses garçons, leur donne à boire, à manger tant qu'ils en veulent ; elle est réputée dans tout Nanterre pour son honnêteté, elle ne manque pas de battre son fils quand il a le malheur de boire sans dire : *Santé la compagnie!* et elle est toujours la première à assister les accouchées et à donner des médecines aux enfans, mais ces vertus ne l'empêchent pas de crier comme une aveugle, sans s'arrêter ; de jurer comme une païenne, de se disputer sur la grande route avec

tous les cochers ou voituriers qui accrochent sa cariole, et de faire une scène à tous les manans qui se permettent d'appeler sa fille grande flandrine et son fils gamin. Elle n'en a pas moins un jour assommé à coups de bûches un superbe chien qu'elle avait, parce qu'il lui avait mangé trois lapins : elle rend le mal pour le mal, défend à sa fille de saluer ceux qui ne la saluent pas, et ne va pas à l'église, parce que le curé est un jésuite. Quant à Monsieur Thomas, c'est la meilleure pâte d'homme qu'on puisse imaginer : il appelle ses fils ses moutards, et sa fille sa grande ; il lui passe quelquefois en secret des pièces de dix sous, des francs même, pour augmenter ses épargnes ; il empêche sa femme de tant la tourmenter ; mais il devient terrible quand celle-ci parvient à lui monter la tête en lui faisant le détail des prouesses de ses enfans. Alors il se promet de châtier d'importance le délinquant ; il prend un gourdin, il exige que le coupable reste là tandis qu'il fait les apprêts de la punition ; mais comme il ne lui est pas défendu de gémir (ce dont il s'acquitte à merveille), le père Thomas se trouve tout attendri de ses larmes ; il ordonne de faire des excuses ; et le châtiment en demeure là...

Il faut avoir vécu à la campagne pour se faire une idée du mal que se donnent les paysans dans la saison des travaux. L'ouvrier de Paris a toujours fini son travail à huit heures du soir, il ne s'y met



pas avant six heures du matin ; mais le villageois n'est pas encore au lit à huit heures du soir, et à minuit il est déjà relevé et en route pour Paris ; il passe la nuit à la halle, ne dort que dans sa charrette, et quand il revient, c'est pour se remettre aussitôt à préparer les marchandises du lendemain. Il a de plus que l'habitant des faubourgs, par exemple, une excellente nourriture, et à moins d'une extrême misère, il ne se refuse pas la bonne soupe, la viande bien préparée, et le vin.

Mais revenons à la famille Thomas. Pendant mon séjour chez elle, la fille de leur frère s'est mariée. — C'est celle-là qui est riche !.... Elle a quatre mille francs... de belles vignes... un beau champ... Ça fera-t-il une belle noce! On dansera trois jours, y aura du monde de Paris... Le marchand de vin de la halle, l'entrepreneur, un épicier, et encore d'autres.—Madame Thomas en perd la tête : l'idée qu'elle et sa fille seraient moins bien que les autres n'est pas supportable.... Elles ont bien chacune trois toilettes complètes ; mais l'une a été vue à Pâques, l'autre à la fête du Calvaire, la troisième pour le baptême de la fille à Marie-Jeanne, et il faut tout neuf pour la noce.... Les champignons ont un peu manqué, l'argent est rare, on a fait un achat de terre qu'il faut payer ; n'importe, on se privera d'autre chose, mais Toinette aura une robe de mousseline avec un pardessous en soie, un bonnet qu'il n'y a rien de si

riche, un crêpe de Chine cerise ; il lui faut une chaîne, car sa cousine en avait une à son âge.... Madame Thomas a acheté douze aunes de taffetas gorge-pigeon, car elle veut que ça bouffe, et puis il lui faut des gigots : elle a pour plus de cent écus de bijoux. Son mari a un chapeau à trois cornes, des boucles d'argent à ses souliers ; le gilet, la veste, les culottes, en velours ; il ne lui manquera rien, non plus qu'à André : car on lui a acheté tout linge neuf ; l'enfant a un habit bleu, un chapeau rond ; il doit être fouetté s'il l'ôte un instant de dessus sa tête. Toute la famille part en cariole ; elle est superbe ; mais, pour rien au monde, je n'ai pu la décider à mettre des gants, pas même une seule paire pour eux quatre.

On pourrait croire que j'ai plus d'inclination pour Madame que pour Monsieur Thomas, car à peine si je parle de lui : c'est qu'à la campagne la femme est tout dans un ménage ; c'est elle qui commande, qui va, qui vient, qui tient la bourse... elle a d'ordinaire plus de tête que son mari : aussi ne fait-il rien sans la consulter... A Paris l'époux dit : — J'ai un projet... Mon intention est de... Je veux que... A la campagne le paysan raconte : — Notre maison... La bourgeoise a voulu... On nous doit... La ménagère ne m'a donné que cela pour mon dimanche... — Cependant on n'est pas toujours d'accord, il y a des disputes.

Madame Thomas avait envie d'avoir deux porcs ;

elle en parlait depuis huit jours, et ne les achetait pas. Un matin que son mari était à Paris, l'homme au bétail passe; elle fait un marché avec lui, et la voilà en possession de deux superbes animaux. Le marchand continue sa route, toujours en débitant ses porcs; à Neuilly, il est rencontré par le père Thomas, qui, croyant faire une galanterie à sa femme, lui en achète deux, pas les plus beaux s'entend, ils étaient partis, mais bien ceux dont les autres n'avaient pas voulu; il les ramène à grande peine jusque chez lui; les pauvres bêtes n'en pouvaient plus. Mais l'idée de faire plaisir à sa femme soutenait l'homme; et les porcs, émoustillés par les coups de fouet, arrivèrent aussi.... Tiens! dit André, en voyant entrer la caravane, encore des *porcs!* maman, viens voir les *porcs*.... Elle vient voir, la maman; mais quel saisissement à la vue de ce double emploi de dix écus..! Jésus! s'écrie-t-elle, qu'as-tu fait?—Eh ben! j'ai acheté deux porcs. — Imbécile, à l'homme que t'as rencontré, n'est-ce pas? Eh bien! je lui en ai aussi acheté deux, moi. —Dam! est-ce que je pouvais le savoir moi?—Mais, Seigneur! fallait-y pas y penser? Je t'avais t'y pas dit: Quand le marchand de bétail passera, j'achèterai deux porcs. Nous v'là ben à présent, quatre animaux! c'est pas la chose de l'argent, mais qu'en faire? Et puis les tiens ne valent rien, c'est de la peau sur des os... il n'avait plus que les miens de bons... tu ne le voyais donc

pas ? t'as donc l'habitude d'acheter des porcs ?.... t'en sais donc le prix?... tu ne fais que des bêtises. —Allons, la femme, c'est fait à présent, quand tu crieras. — Oui, quand je crierai, v'là comme on dépense ses pauvres écus, et puis on est gêné après... Encore qu'est-ce que t'as payé ça? — Dix écus les deux.... Hélas ! c'était le prix que la respectable ménagère avait donné pour les siens, et réellement ils pesaient au moins dix livres de plus que les autres. Il fit beau entendre la kirielle de malédictions, de jurons, de plaintes, qui se mirent à pleuvoir sur le pauvre mari. D'abord il conjura l'orage par le silence, puis il répondit quelques mots ; puis ses oreilles s'échauffèrent, et, enfonçant alors son chapeau d'un cran, il releva fièrement la tête, et dit : Sacrebleu ! tu nous endors pas mal avec tes sottises ; vas-tu nous laisser la paix ? Eh ben ! j'ai acheté des porcs par ce que cela m'a plu, et si ça ne t'arrange pas prends des cartes. La mère Thomas qui vit que la colère avait gagné son mari, ne dit plus mot ; car, ainsi que les femmes de tous les pays, les paysannes savent fort bien quand il est à propos de se taire. Elle prit les petits animaux, en grommelant entre ses dents, elle les mena à l'étable, où elle prépara leur dejeûner, l'idée de leur faire supporter sa mauvaise humeur ne lui étant pas venue. Pendant cette scène conjugale, mademoiselle Toinette cassait avec ses dents un litron de noisettes, qu'elle mangeait tout en fre-

donnant un air villageois et en secouant sa chaise pour endormir son petit frère, qui criait, tandis que l'aîné mordait à même un melon dont il avait négligé d'ôter la peau et les pepins; mais le Ciel avait ordonné que les choses n'en demeureraient pas là, et qu'aujourd'hui le pauvre Thomas serait dans son tort. La moitié de son acquisition, trop fatiguée sans doute du voyage, ne voulait pas manger, haletait, et criait tant et plus; tandis que son camarade, au lieu de rester tranquillement dans son étable, furetait partout, effarouchant les poules et les lapins. — Viens donc voir, Thomas, dit la paysanne; viens donc voir tes bêtes, elles vont crever, va, c'est sûr ça. — Toujours mes bêtes, et laisse-les, ces bêtes. — Mais viens toujours voir; est-ce que t'es cloué là? arrive... Le complaisant mari se leva, tous deux entrèrent dans la cour. Dieu! quel spectacle se présente à eux!... un des porcs couché, presqu'en agonie, et l'autre succombant sous poids de M. André Thomas qui avait jugé à propos d'en faire son Pégase, et qui, à cheval sur son dos, le tenait par les oreilles, tandis que Toinette le tirait par la queue pour le faire marcher en arrière, foulant presqu'aux pieds le moribond; et cela avec ces gros éclats de rire particuliers à cette classe de la société. La vue de leurs parens arrêta leur jeu; mais la fermière, d'un seul coup d'œil, avait embrassé tout ce qui se passait: Ah! dit-elle, saisissant un morceau de fagot et courant après ses en-

fans ; ah ? scélérats de brigands, maudite race ! vous monterez sur mes animaux ; vous abîmerez ce que j'ai ; des pauvres bêtes déjà à moitié mortes que vous éreintiez encore ; attendez-moi, je vais vous tricoter les épaules, pendards d'enfans... Et les soufflets, les coups de pieds, quelques coups de fagot, volaient çà et là. La fille prit la fuite, et bien lui en valut ; car la mère, qui depuis le matin dévorait sa colère, était bien aise de la faire tomber sur quelqu'un. Mais André recevait la correction ; il pleurait, il gémissait de toute son ame. — C'est pas *mè,* disait-il, c'est Toinette qui m'a dit comme ça : Monte sur les *petits porcs,* et ze te traînerai ; monte donc, ça va nous amuser. Ze voulais pas *mè ;* elle m'a porté ; mais ze l' f'rai plus, pardonnez-moi, maman... Il était si gentil, le petit, demandant pardon en accusant sa sœur ; il avait tant de grâce, tant de naïveté ; il versait des larmes si abondantes et si amères, que madame Thomas en fut émue : d'autant mieux qu'elle avait un faible pour son fils aîné. Il est vrai qu'il le méritait bien : c'est le plus aimable enfant du monde ; toujours de bonne humeur ; il a le germe de ce bon sens, de cette finesse de répartie, de cet esprit naturel qui caractérise le paysan, et qui est peut-être l'apanage de l'enfance, lorsqu'elle n'a pas été gâtée, adulée ; qu'on n'a pas recueilli tout ce qu'elle a dit et pensé, comme étant de petites merveilles. Mais le moyen qu'un enfant soit gentil quand on restreint ses saillies par ce pi-

toyable : Dis donc cela ; réponds ceci ; il ne faut pas parler ainsi ; tais-toi... Ou ce qui est pis encore : Avez-vous remarqué ? il a dit cela... Mon Dieu, que d'esprit ! Répète, cher petit... L'enfant sent votre sottise, car à cette prière de recommencer une chose qui lui est échappée sans effort, il se cache, honteux, et ne veut pas se donner en spectacle... Le petit André, livré à lui-même, courant la moitié du jour nu-pieds sur les grandes routes, jetant des pierres aux chiens, du plomb aux corbeaux, jurant comme un grenadier, n'ayant personne qui eût le temps de l'admirer ; le petit Thomas disait impunément des choses charmantes ; et si ces mères de Paris, si fières de leurs petits perroquets, les avaient entendues, elles auraient pâli de jalousie. Bref donc, une mère est toujours une mère, et madame Thomas, peut-être un peu repentante de sa vivacité, sentait peu à peu le fagot lui tomber des mains, et adoucissait l'énergie de ses expressions. L'enfant essuyait ses yeux avec le bas de la veste de son père, son nez avec sa langue, et le lendemain les porcs étaient guéris, la dispute oubliée et tout le monde se préparait pour aller à la fête de Saint-Cloud. Le moyen de manquer cette belle occasion ? on y voyait cette année la petite Joséphine qui a Napoléon empereur écrit dans un œil, et l'empereur Napoléon dans l'autre (ce n'est pas très lisible, il est vrai, mais enfin cela y est) ; la femme qui a de la barbe, la poule à tête

d'homme, et vingt autres curiosités aussi extraordinaires. Si le bourgeois de Paris aime les fêtes, les cortéges, les processions, que dire de son voisin l'habitant des campagnes? il n'y a pas une si mince revue, une si petite réjouissance qui ne l'attire ; il est à la course aux chevaux du Champ-de-Mars ; aux Champs-Élysées, le jour de la fête du roi ; il monte au Père-la-Chaise avec Manuel, et il avait les premières places à la Bastille, le 27 juillet 1831. Dans les assemblées publiques, son plus grand plaisir n'est pas la fête en elle-même, mais tous les accessoires qui s'y trouvent, les phénomènes, les joueurs de gobelets, les vendeurs de poudre pour les dents, les marchands d'eau de Cologne à cinq sous le rouleau. Il se fait dire la bonne aventure, se laisse détacher pour rien sa veste, son pantalon, son gilet; il achète une boîte de l'onguent qui guérit les douleurs de rhumatisme en moins d'une heure; il entre sous toutes les tentes où se voit quelque monstruosité de la nature, et regarde gambader madame Saqui et messieurs Franconi; mais il n'aurait pas entièrement joui de cet heureux jour, s'il n'avait pas mangé sans interruption depuis le moment de son arrivée jusqu'à son départ : fruits, gâteaux, viandes, croquets, bière, cidre, vin, tout y passe. Dans la journée dont je parle, Toinette a englouti trois douzaines de macarons, cinq croquets, six pommes, trois poires, deux pains d'épice; elle a sucé sept sucres d'orge,

et cassé, pelé, mangé un quarteron de noix ; elle a acheté une demi-douzaine de verres de coco et de limonade, et tout cela ne l'a pas empêchée de prendre sa part d'une énorme gibelotte de lapin, d'une salade, et d'une cruche de vin. Malgré ces précautions pour se mettre au-dessus du besoin, elle nous fatigua tout le temps du retour par ces cris lamentables... J'ai soif... Ah ! mon Dieu ! j'ai t'y soif !... Mais j'étrangle !... J'avale ma langue ; que j'ai soif, Seigneur !... Et elle tapait la jument qui n'allait pas assez vite à son gré. Quand nous arrivâmes, elle avala tout d'un coup un pot d'eau, et je crois bien qu'en rentrant dans la salle elle mordait à même une énorme pomme verte...

Ce chapitre sera peut-être trouvé peu élégant, trop sans façon pour la plume d'une femme ; mais il est exact et vrai ; les scènes que j'ai décrites se sont passées sous mes yeux : quiconque a vécu à la campagne avouera que je n'ai rien exagéré ; et dans le genre qu'ont embrassé les Cent-et-Un, on doit s'estimer heureux de trouver à glaner après tous les hommes de talent qui font part à la postérité de leurs observations spirituelles et pleines de vérité sur l'époque présente.

VICTORINE COLLIN.

LA RUE SAINT-HONORÉ.

—

I.

C'estoit bien la plus drôlerie
qu'en Rue, à Paris i avoit.
Le Moine de St.-Jean.

L'éditeur *des Cent-et-Un* n'a pas voulu que la rue Saint-Honoré manquât au livre des grands souvenirs de Paris : c'est qu'elle est en effet historique comme le récit d'une longue épopée ; c'est que dans ses sinueuses profondeurs elle a vu souvent se dérouler de sanglants drames, et la lutte acharnée du peuple contre la puissance militaire des rois.

Nous avons pensé, en nous occupant de ce chapitre, qu'en ne décrivant exactement que les mœurs de notre époque, il y aurait une sécheresse trop grande dans ce travail, et la pensée nous est

venue d'établir un parallélisme entre l'histoire et les mœurs du temps passé, et les mœurs et l'histoire du temps présent.

La rue Saint-Honoré a un vieux droit de bourgeoisie qui remonte haut dans l'histoire de Paris. Peut-être est-ce à sa position centrale, ou à son immense étendue qu'elle doit cette prépondérance; nous sommes disposés à le croire. Après l'évasion de la vieille cité hors de son île étroite et fangeuse, après qu'elle eut envahi une large part de terrain sur les rives de son fleuve, les seigneurs songèrent qu'un air salubre, des cours, quelques jardins commodes, étaient une plus douce chose que leurs maisons désolées, tristes et malsaines de la Cité; alors les plus riches y firent bâtir des maisons magnifiques, des hôtels, et vinrent y demeurer.

Les marchands, principalement les drapiers et ceux qui vendaient de riches étoffes ou d'autres objets de luxe, suivirent l'exemple des seigneurs qui les enrichissaient, et, derrière les palais des nobles, surgit cette longue rue Saint-Honoré, semblable à ces grands fleuves qui traversent tout un empire en lui apportant la richesse et la fertilité.

Sauval et quelques autres vieux historiens de Paris disent qu'ils ignorent son nom originaire. Comme elle avait été bâtie par petites portions à la fois, et que chacune de ces portions avait un nom différent, il est problable que c'est dans ces parts qu'il faut chercher le nom primitif.

Ainsi, de 1190 à 1211, sous le règne de Philippe-Auguste, quand ce roi fit élever une nouvelle enceinte autour de Paris, la rue Saint-Honoré, qui s'arrêtait à une porte située à peu près vers l'emplacement de l'oratoire des protestans, avait déjà deux noms : celui de *la Féronnerie*, qui partait du cimetière des Innocents et venait s'arrêter à la rue *Tirechappe*; et delà jusqu'au mur d'enceinte, celui de *Chasteau Festu* [1].

Elle alla toujours en s'accroissant sous les règnes des fils de Philippe-le-Bel et ceux de Charles V et Charles VI, quand Hugues Aubriot, prévôt de Paris, fit bâtir les grandes murailles qui partaient de la Bastille et venaient aboutir à la porte Saint-Honoré.

Rien n'était plus curieux alors que cette rue, avec ses hautes maisons dont les porches formaient comme une sombre et longue galerie toute tapissée de ratines de Dauphiné, de draps de Flandre, et d'étoffes de Samis brillantes d'argent, qu'on ap-

[1] M. Dulaure doit s'être trompé en écrivant dans son Histoire de Paris que la rue de la *Féronnerie* s'était autrefois appelée rue de la *Mancherie*, puisque Guillot le poète, qui vivait en 1286, écrit en ses dicts :

Alai en la *Féronnerie :*
Tanstot trouvai la *Mancherie*,
Et puis la *Cordoüanerie,*
Près demeure Henry Bourgaie
La rue *Baudouin Prengaie*
Qui de boire n'est pas lanier.

portait à grands frais d'Italie. Il faisait beau voir ces courtauds de boutique se quereller entre eux parce qu'un riche gentilhomme avait passé outre, dédaignant leurs jalousies mercantiles, et s'était arrêté aux vitres de corne de quelque jolie brodeuse d'aumonières, ou chez les belles filles en-deçà du charnier, qui ouvrageaient en or les voiles des dames de la cour.

Le drapier pacifique écoutait toutes ces balivernes du fond de son comptoir avec un flegme tout bourgeois, se consolant bravement, au fond de son ame pleine de morgue et d'insolence, du mépris des nobles, en songeant aux moyens de défense et de sûreté que leur avait accordés Marcel, le prévôt de Paris, en faisant fixer aux angles des rues d'énormes chaînes de fer qu'on tendait la nuit pour arrêter les déprédations des nobles et des malfaiteurs. Quelquefois aussi, pendant ces muettes vengeances du lourd personnage, un joli bras de femme, blanc et potelé, agitait un mouchoir à quelque étroite fenêtre percée au-dessus du porche, et l'on voyait disparaître aussitôt du milieu de la rue quelque écolier ou quelque jeune seigneur qui allaient par les ruelles détournées ajouter aux griefs des gros drapiers.

Il y eut ainsi dix siècles d'injures et d'outrages pour eux; et après ces dix siècles, ils eurent à leur tour une terrible année de vengeance qui lava tout !

Le sang couvrit la honte, et les plébéiens bâtards se légitimèrent en effaçant les noms et les écussons armoriés de leurs persécuteurs, aux cris frénétiques d'*égalité* et de *liberté !...*

Puis, quand c'était au matin, une heure après l'ouverture des boutiques, on entendait la voix glapissante du barbier-étuviste, là, auprès de cette fontaine de l'Arbre-Sec, à la croix du Trahoir [1] où le cheval indompté s'arrêta, dit un historien des temps passés, P. Malingre, je crois, après avoir brisé et foulé aux pieds la malheureuse reine Brunehaut dans sa course fougueuse... A cet endroit si plein de souvenirs on entendait ces cris :

Seignor, quar vous allez baingnier
Et eztuver sans delayer
Li bains sont chaut, c'est sanz mentir [2].

Et alors, ón voyait plus d'une cape ou quelque

[1] Guillot dit :

Mès par la crois de Tiroüer
Ving en la rue de Neele
N'avoie tambour ne viele.

On ne sait trop de quel nom la qualifier. Le vieux Sauval s'abandonne, à son sujet, à une dissertation savante. Ce qu'on sait seulement, c'est que là, de temps immémorial, était un gibet.

La rue de Nesle était celle qu'on nomme aujourd'hui la rue d'Orléans-Saint-Honoré. Les seigneurs de Nesle, qui y avaient leur hôtel, le vendirent à Jean de Luxembourg, roi de Bohême, qui lui donna son nom. Enfin cet hôtel fut acheté de nouveau par Louis de France, duc d'Orléans, fils de Charles V. Sur ses ruines, on a bâti la Halle au Blé.

[2] Les crieries de Paris, par Guillaume de la Villeneuve. — Fabliaux recueillis par Barbazan.

mante sombre se glisser rapidement dans la rue des Estuves, tourner la tête avec anxiété, et se précipiter dans le célèbre établissement de bains qui se trouvait là [1].

A peine une heure s'était-elle écoulée, qu'on voyait des hommes, vêtus de serge brune, tenant un broc d'une main et de l'autre un panier rempli de coupes de corne semblables à celles des moissonneurs, s'arrêter avec ténacité devant les auvens des boutiques et offrir aux apprentis :

Bon vin a bouche bian espicé.

C'étaient les crieurs de vin, autorisés sous Philippe-Auguste, moyennant *chantelage au roi* [2].

Puis des femmes des halles, toutes ridées, à la chevelure en désordre, aux vêtemens sales, hurlaient de toute la force de leurs poumons :

J'ai chastaignes de Lumbardie,
J'ai roisin d'oustremer—roisin !
J'ai porées et j'ai naviaux,
J'ai pois en cosse tous noviauz [3].

[1] C'étaient pour la plupart des maisons de débauche et de prostitution sous le règne de Louis XIII et jusqu'à celui de Louis XIV.

M. DULAURE, *Hist. de Paris.*

Cette coutume, qui s'est transmise jusqu'à nos jours, remonte bien plus haut que Louis XIII, puisqu'au commencement de la Ligue, et même sous François I[er], elle fut le texte de plusieurs sermons. Sous Henri II, une dame de la cour voyait son amant dans une *estuve;* il y fut assassiné par le mari.

[2] Félibien, Antiquités de Paris.

[3] Guillaume de la Villeneuve. — Fabliaux de Barbazan.

Là c'était la *ripaille des ovriés*. Une grosse commère, comme on en voit encore sur les quais et dans le marché des Innocents, portant sur son ventre tout l'attirail d'un restaurateur, arrêtait les maçons en leur disant quelques grosses paroles, ou sa chanson :

Chaudes oublées renforcies
Galètes chaudes, eschaudez
Roinssolles (couennes grillées) çà, denrée aux dez [1].

Tout cela était pour la populace; les marchands, gros privilégiés, étaient sous le poids d'une obsession moins rauque et plus odoriférante. De jolies et fraîches filles de la campagne venaient de porche en porche offrir aux drapières les plus belles fleurs de la saison.

Aiglantier....
Verjux de grain a fère aillie
Alies i a d'alisier.

Et souvent les seigneurs qui achetaient des étoffes, saisissaient ce prétexte pour faire descendre à la boutique la femme du marchand, afin de lui offrir un bouquet de roses.

Les écoliers de l'Université, qui souvent avaient des intrigues amoureuses de l'autre côté de l'eau, venaient sous les porches acheter des fleurs pour voir leurs belles; puis c'était là qu'on vendait des habits de gentilshommes point trop râpés.

[1] Les Crieries de Paris. — Fabliaux.

Cote et la chape par covent
Clerc i sont engané souvent [1].

Mais malheur aux pauvres bazochiens qui s'avisaient de venir étaler leurs guenilles noires, les cruels apprentis fripiers s'approchaient d'eux avec une humilité apparente, en leur disant :

Cote et sorcot rafeteroie (raccommoderais).

Et comme ces clercs avaient toujours plus de trous aux genoux et aux coudes que de blancs ou de parisis dans leurs surcots, ils glissaient avec la rapidité de l'éclair, pour échapper aux quolibets de messieurs les chevaliers de l'aune et de l'aiguille.

Si l'on avançait davantage dans la rue, les mœurs étaient plus douces ; le tumulte s'y faisait à peine sentir ; on arrivait à la *Croix du Tiroüer*, puis à la *chaussée Saint-Honoré*, et enfin à la *rue Saint-Honoré*, qui partait du lieu qu'on nomme aujourd'hui la Barrière des Sergens, et qui s'arrêtait à la porte Saint-Honoré, bâtie par Charles V, vers la rue du Rempart ; dans le faubourg, elle prenait le nom de *rue Neuve-Saint-Louis hors la porte Saint-Honoré*, à cause de l'hôpital des Quinze-Vingts, fondé par Saint-Louis vers 1260 [2]; puis elle se terminait par le nom de *chaussée Saint-Louis dans les Champs*.

[1] Fabliaux de Barbazan.
[2] Sauval, Antiquités de Paris.

Là, comme j'ai dit plus haut, c'étaient d'autres mœurs : les vieux *commerciers*, assez riches et fatigués des affaires, s'y livraient à une vie de béatitude et de joies terrestres ; ils passaient la moitié de leurs jours à l'église Saint-Honoré, et l'autre moitié à table avec les chanoines du chapitre [1].

Il y a des rapprochemens extraordinaires dans la vie, pour certains hommes comme pour certaines choses. La rue Saint-Honoré, qui la première a été l'arène où le peuple combattit naguère contre ses rois, fut aussi, ou à peu près, le lieu de la première lutte entre les assassins de Charles IX et de Catherine de Médicis et les infortunés Protestans, dans cette nuit sanglante de la Saint-Barthélemy.

[1] L'église Saint-Honoré fut fondée vers l'an 1204. Renold Chereins, homme noble, donna neuf arpens de terre qu'il avait près de Clichy, pour l'entretien de la chapelle qu'il voulait faire bâtir. — Il en donna sa foi entre les mains de l'évêque Eudes, conjointement avec sa femme Sebile, Jean son frère, et Gile femme de Jean, Jean Paulmier, chevalier, et Julienne, sa femme, de qui Renold Chereins tenait six de ces neuf arpens de terre à la charge de six sous de cens, confirmèrent la dotation.

Cinq ans après, l'église Saint-Honoré se trouva bâtie, et les donateurs déclarèrent à Pierre, évêque de Paris, que leur intention était d'y établir un chapitre de chanoines; ce qui fut fait au bout de sept ans.

FÉLIBIEN, *Ant. de Paris.*

Cette église, dans laquelle était le tombeau du fameux cardinal Dubois, sculpté en marbre par Coustou jeune, fut démolie en 1793. On a construit sur ses ruines la rue Montesquieu et plusieurs passages.

M. DULAURE, *Hist. de Paris.*

Au coin de la rue de la Féronnerie, une vieille maison bien noire et bien sale étale sur sa façade une inscription en marbre et deux bustes de pierre. — L'un deux, c'est le portrait de Henri-le-Grand, un de ces rois privilégiés, comme Titus ou Adrien, qui traversent les siècles avec l'amour des peuples. — C'est là qu'il fut assassiné par Ravaillac le 14 mai 1610.

La rue Saint-Honoré a d'autres titres encore qui n'ont pas peu contribué à la rendre célèbre. En 1620, dans une pauvre maison à l'encoignure de la rue de la Tonnellerie, par une nuit d'orage, un tapissier était au chevet du lit de sa femme effrayée par la foudre, et dans les douleurs de l'enfantement; un fils vint terminer les souffrances de la pauvre mère, et, semblable à une grande étoile éblouissante, il étonna le monde par les créations de son génie.

Cet homme, le plus célèbre de tous les poètes comiques, ce fils de tapissier, c'était Molière!

Le carrefour de l'Arbre-Sec vit aussi le meurtre du vieux baron de Luz par un des princes lorrains, le chevalier de Guise, parce que le malheureux vieillard avait eu connaissance du complot tramé par les princes contre Marie de Médicis. — Son fils voulut le venger; il périt aussi par l'épée du duc de Guise [1].

[1] Mémoires du maréchal de Bassompierre. — Phelipeaux de Pontchartrain.

Enfin, dans ce grand siècle, on vit s'élever, sur les ruines des hôtels de Rambouillet et de Mercœur, le célèbre Palais-Cardinal.

Richelieu, jaloux d'étaler une magnificence royale, fit appeler Mercier, le plus habile architecte de l'époque. Il travailla avec lui aux plans, et son orgueil et sa présomption lui firent ordonner aux sculpteurs d'orner les arcades de proues de navire, en commémoration de la prise de La Rochelle.

Le cardinal songeait encore à l'embellir : il voulait y placer l'Académie Française et son *bon poète* Desmaretz, lorsque la mort l'enleva. Ce fut Anne d'Autriche qui se chargea de l'achever en partie, car il ne l'a été réellement que sous nos yeux, par Louis-Philippe, qui en a fait un des plus beaux palais du monde.

II.

Nous avons décrit avec le plus de science possible les mœurs et les événemens remarquables de la rue Saint-Honoré dans les âges reculés. La tâche qui nous reste est plus facile, sinon plus intéressante. Quoique cette immense rue soit encore célèbre par son commerce, elle a perdu de son caractère primitif. On n'y trouve plus ces corporations inamovibles, posées là comme les obélisques chez les Égyptiens ; on n'y retrouve maintenant

que le gros bourgeois. Hélas! et ce type semble éternel comme ces mêmes obélisques dont nous venons parler.

Aujourd'hui le bourgeois de la rue Saint-Honoré (c'est-à-dire depuis les Halles jusqu'au passage Delorme) ressemble assez aux autres bourgeois de Paris. La révolution de 93, en traînant à sa suite le mélange des castes et en abolissant les privilèges, a déraciné les us et coutumes du vieux sol.

La rue Saint-Honoré peut cependant revendiquer des mœurs différentes; l'observateur, en la considérant sous toutes ses phases, découvre encore des physionomies d'autrefois, de cette bonne race de marchands que le quinzième siècle n'aurait pas reniés. Ainsi, à partir de la rue de la Féronnerie jusqu'à la fontaine de l'Arbre-Sec, c'est une physionomie à part, unique; ce sont encore des drapiers et des marchands d'étoffes, *la grosse cavalerie du commerce*. Les frontons de leurs magasins étalent avec orgueil une inscription de marbre en lettres d'or faite au milieu du dix-septième siècle. Le nom se lègue avec la continuation du commerce : c'est leur *arme parlante*, leur écusson; seulement, je suis surpris de n'y point trouver *le Navire d'argent à la bannière de France flottant; un œil en chef sur champ d'azur* [1], pour me rappe-

[1] C'étaient anciennement les armoiries des drapiers de la ville de Paris.



ler le fameux *Ballot,* arme parlante des Médicis.

Ainsi on trouve là cette maison Le Gras, dont la vieille façade n'a été ni blanchie ni recrépie depuis deux siècles ; puis la maison Ratier, puis la maison Barbaroux, toute la *grosse cavalerie du commerce* enfin, braves gens qui font de l'aristocratie dans notre époque, à leur bout de rue, comme en font à l'autre bout les Duras, les Talleyrand et les Montmorency. Seulement cette dernière est un peu plus tolérable. Puis c'est le marchand de vin du coin de la rue des Prouvaires, où se trama cette *fameuse* conspiration qui devait amener Henri V ou la république : j'ai oublié lequel des deux ; probablement vous en aurez fait de même.

Ensuite, si vous avancez plus avant dans la rue, une haute porte grillée, à voûte plein cintre, apparaît sur la droite ; une affluence considérable s'y presse toujours. C'est un monde cosmopolite, mille physionomies diverses : ce sont les messageries de MM. Laffitte et Caillard.

Puis, en face, on remarque l'Oratoire. Cette église, bâtie sous le règne de Louis XIII, de 1622 à 1630, a quelques parties qui annoncent un beau style d'architecture ; le portail, si peu en harmonie avec le reste de l'édifice, ne fut élevé que sous Louis XV. C'était là qu'autrefois était le magnifique hôtel d'Estrées, habité par Gabrielle, duchesse de Beaufort et maîtresse de Henri IV.

De l'Oratoire des protestans jusqu'à St.-Roch, la rue Saint-Honoré est plus bariolée, plus luxueuse. L'aristocratie commerciale s'y fait remarquer : ce sont, pour la plupart, des marchands de fourrures précieuses, de riches orfèvres, des horlogers et des magasins de nouveautés.

Quand on a franchi la rue du Coq, cette rue d'où l'on aperçoit la porte du Louvre, là où la jeunesse et le peuple de Paris soutinrent une lutte si opiniâtre et si héroïque dans des jours de péril, on arrive à trois ou quatre petites rues parallèles, toutes quatre fangeuses, horribles : des rues de la Cité du douzième siècle, des rues qui semblent sœurs, tant elles ont de ressemblance par leur aspect et leur population.

Les rues de la Bibliothèque, du Chantre, Pierre-Lescot, Froidmentel ou Fromenteau, servent de refuge à la classe des malfaiteurs de Paris. Les soirs, on aperçoit de distance en distance, à la façade de maisons souvent suspectes, une lanterne carrée, d'une transparence sale, qui laisse lire, ou à peu près, ces mots : *Ici on loge à la nuit.* Une nuée de bacchantes sont là, à faire entendre leurs chants obscènes ou à se *moquer* des provinciaux, quand elles ne peuvent rien de plus.

Puis vient la place et le Palais-Royal (le Palais-Cardinal) dont nous avons déjà parlé. A gauche, tout près le café de la Régence, si vieux de réputation, et qui a de si vieux habitués, de braves

joueurs d'échecs qui restent une demi-heure sur un pion sans mot dire ; à côté, dis-je, un estaminet se distingue au fond d'une longue cour. C'était là que se voyait le célèbre Hôtel d'Angleterre, ce réceptacle de joueurs, de curieux, de débauchés et de filous ; c'était comme une succursale du N° 113. Le joueur à moitié ruiné venait y finir sa nuit ; quelquefois aussi il allait l'achever sous les eaux de la Seine ou dans un corps-de-garde, en attendant les assises et le bagne de Toulon.

Immédiatement après, les angles de plusieurs maisons criblées de balles attestent qu'il y fut fait une courageuse défense : — Ce sont les rues de Valois et de Rohan. Le 29 juillet, de midi à deux heures, le peuple en fit le siége, car la garde royale s'y était introduite après en avoir chassé les habitans. Le peuple rendit outrage pour outrage ; il fut plus loin peut-être, car de malheureux soldats, aveugles instrumens d'une obéissance militaire, furent jetés sans pitié du premier étage sur le sol. C'était affreux !

La rue St.-Nicaise rappelle cette fameuse *machine infernale* destinée à faire sauter le premier consul Bonaparte ; cette histoire est tellement connue, que nous ne la détaillerons pas. Nous arrivons à la rue de l'Échelle, dans laquelle rue, au moyen-âge, les évêques de Paris avaient une *échelle patibulaire*, signe de *haute justice*. De nos jours, la seule chose digne de remarque qui y existe, c'est *la Fontaine*

du Diable, à l'encoignure de la Petite rue St.-Louis.

A quelques pas de la rue de l'Échelle, on trouve le passage Delorme, le second qui ait été bâti à Paris, et tirant son nom du propriétaire qui le fit construire. Cette galerie était la communication la plus agréable et la plus fréquentée qu'il y eût de la rue St.-Honoré à la rue de Rivoli avant le percement des rues des Pyramides, d'Alger, et du Vingt-Neuf Juillet.

C'est alors que la rue St.-Honoré semble de nouveau changer de phases ; la belle rue des Pyramides, percée sur l'emplacement destiné aux écuries de Napoléon, laisse apercevoir le palais des Tuileries et le jardin réservé à la famille royale. Plus loin c'est l'église St.-Roch, avec son portail si mesquin et si prétentieux ; il est encore couvert des stigmates qui annoncèrent la grande énergie de Bonaparte. Ce fut là qu'il fit mitrailler, en vendémiaire, le peuple de Paris révolté contre le Directoire.

Nous arrivons à ce lieu d'où partirent tant d'arrêts sanglans aux jours de la puissance de Robespierre. Dans l'église des Jacobins se tenait le trop célèbre club des furieux qui ne fut fermé que le 8 thermidor, la veille de la mort de Robespierre, par Legendre, de Paris, membre de la Convention. C'est sur l'ancien emplacement du couvent des Jacobins qu'on a ouvert la rue et le marché qui portent aujourd'hui son nom.

En face se trouve l'ancienne rue du Duc-de-Bordeaux, appelée aujourd'hui rue du Vingt-Neuf Juillet. Qu'il y a de petitesse dans ces substitutions de noms quand les dynasties changent! Pourquoi ne pas lui laisser son premier titre, et restituer celui de Napoléon à la rue de la Paix ? Sans doute les courtisans qui provoquent de semblables mesures pensent retirer les gloires ou effacer les souvenirs en faisant gratter quatre pans de murailles? — Pauvres gens!....

La rue d'Alger, percée sur les ruines de l'hôtel Egerton, et la rue de Castiglione, cette rue si régulière, si alignée, qui rappelle Turin, occupent toutes deux l'emplacement du couvent des Feuillans, aboli en 1790; il s'était appelé, auparavant, couvent de Jean de la Barrière, leur fondateur. Le portail se trouvait placé tout en face de la place Vendôme.

Ici nous sommes presque forcés de changer la plume : le vieux Paris cesse; plus de marchands, plus de commerce, plus de ruines; tout est neuf : mœurs, aspect, temples et palais.

La rue St.-Honoré s'élargit, attire les regards par son opulence et sa splendeur. C'est la magnifique place Vendôme avec sa colonne immortelle, ce trophée digne des gloires les plus célèbres, cette honte des nations, jetée en bronze à leur face, sur laquelle on lit les noms de toutes les capitales du monde!

C'est le monument le plus sublime qu'aient jamais fait élever les races conquérantes, et peut-être est-il encore au-dessous de Napoléon!

A partir de là, une nouvelle scène et de nouveaux personnages s'offrent à vos yeux. Des voitures armoriées se heurtent, se croisent à chaque pas; ce ne sont plus que des hôtels, que des palais. Là, il y a deux ans à peine, une haute porte cochère était tapissée de tentures de deuil; cent mille citoyens et des guerriers de toute arme s'y pressaient en foule. La tristesse et la plus profonde douleur se peignaient sur tous les visages. Un cri retentit; tout s'ébranla. Un immense cortége suivait un char funéraire sur lequel étaient déposés les plus hauts insignes de la gloire militaire et de la gloire tribunitienne. Un grand homme était mort. — C'était l'illustre général Lamarque.

Donnons une larme à son souvenir et passons.

Plus loin, à gauche, une église avec son dôme mesquin s'offre à vos regards : — C'est l'Assomption, bâtie sur les dessins d'Errard, peintre du roi. Elle appartenait aux religieuses de l'ordre de St.-Augustin, autrefois appelées Audriettes. On la priva du titre d'église de la Madelaine, parce que le dôme, peint par Lafosse, représente l'assomption de la Vierge [1].

C'est là que chaque jour des catafalques pom-

[1] De la Tynna.



peux annoncent aux passans la mort de quelques vieux noms historiques, ou celle des grandes gloires de notre armée; après avoir étonné l'Europe par leurs éclatans faits d'armes, ils viennent se briser a l'humble et étroite grille de fer.

En face est la rue Duphot, qui porte le nom de ce brave général assassiné à Rome, en 1797, dans une émeute populaire, la veille du jour où il devait s'unir à la belle-sœur de Joseph Bonaparte, devenue plus tard femme de Bernadotte, roi de Suède.

Puis vient la rue St.-Florentin, appelée par Sauval *la petite rue des Tuileries*. C'est là que se trouve le bel hôtel de l'INFANTADO, appartenant au vieux roi de la diplomatie, à ce grand Talleyrand-Périgord auquel peuvent si bien s'appliquer les deux vers de Corneille sur Richelieu :

Il a fait trop de bien pour en dire du mal;
Il a fait trop de mal pour en dire du bien.

L'empereur de Russie habita l'hôtel de l'Infantado en 1814, jusqu'au 13 avril, qu'il alla se fixer à l'Élysée.

Si vous n'êtes point fatigués de me suivre à travers cette rue St.-Honoré, pénétrez avec moi dans son faubourg. — Regardez à gauche et à droite ces deux édifices qui semblent deux frères : l'un, celui de droite, avec son propylée gigantes-

que, avec son fronton couvert de sculptures, avec cette colonnade romaine qui rappelle le Parthénon, c'est la Madeleine; d'abord église, puis temple de la gloire, puis église : on ne sait si elle n'aura point à subir le sort indécis du Panthéon !

L'autre monument, qui apparaît avec son parvis plus étroit, c'est la Chambre des Députés. C'est là que les hommes qui tiennent entre leurs mains les destinées de la plus puissante des nations du globe, discutent des mots et non des lois ! C'est là, dans cette enceinte sacrée, dans ce forum du grand peuple, où retentissaient les voix solennelles de Foy, de Manuel, de Benjamin Constant, de Casimir Périer, que les législateurs revendiquent aux vaudevillistes du boulevard une part de gloire pour les calembours ! C'est là qu'on réduit tout, qu'on abaisse tout, qu'on nivelle tout, afin d'étouffer le luxe et les grandes choses; là, qu'on discute pendant six mois pour rogner quelques centaines de mille francs du budget destinées à payer les chefs-d'œuvre de nos grands peintres et de nos grands poètes! Et vous parlez de protéger les arts ! Croyez-vous que le génie s'inspire par la misère, comme vous par vos chiffres ? Non, non, c'est une grave erreur, un préjugé ridicule. La misère tue et n'inspire pas!... Si l'on refuse aux gouvernemens des allocations nécessaires pour payer les grandes pages, on réduira l'art aux plus mesquines proportions. Le poète fera des contes

et des madrigaux, tandis que le peintre et le sculpteur useront leur génie sur le papier et sur le plâtre, en *modelant* vos caricatures au lieu de statues de tribuns, comme celles que nous ont léguées la Grèce, l'Italie et Rome!

Ouvrez l'histoire du seizième siècle, et voyez Jules II, Léon X, François Ier, Charles-Quint et les Médicis. Les *bonnes gens* n'avaient pas de système représentatif, et pourtant ce fut le grand siècle du génie!

Mais quittons le cirque; c'est là que la vie s'use. Continuons notre voyage descriptif. Atteignons ces hôtels où l'on sait encore vivre, où l'on ne s'injurie pas en discutant, où le sarcasme est dit avec une telle aménité, qu'on serait parfois tenté de l'accepter comme une galanterie. Là, ce sont les hôtels de Duras, de Beauveau, du prince Borghèse, qu'habita l'empereur d'Autriche aux jours du deuil national. Plus loin, c'est celui de lord Granville, ambassadeur d'Angleterre; puis vient l'Élysée-Bourbon, palais magnifique, témoin de si hautes infortunes. — Oh! qui pourrait dire ce que ses murs entendirent la nuit fatale qu'y passa Napoléon!

La rue du Faubourg St.-Honoré est aujourd'hui pour la grande aristocratie ce qu'étaient le quai des Tournelles et le quai d'Anjou sous Charles IX, Henri III et Henri IV; la place Royale et le Marais, sous Louis XIII et Louis XIV, et le Faubourg St.-Ger-

main, sous Louis XV et la Restauration : c'est le monde élégant, le monde fashionable. Rien n'y est suranné, décrépit ; tout annonce l'élégance, les manières nobles, le vrai bon ton : c'est là que règne en souveraine charmante la politesse du grand monde. C'est la haute société sans mélange : s'il s'y trouve parfois quelques intrus ou quelques métis, ils peuvent voir leur infériorité sans qu'on les force à rougir. — N'est-ce pas vraiment délicieux ! Les femmes n'ont point cette morgue insolente qu'on trouve chez les parvenus ; elles sont fières sans doute, mais cette fierté est celle qui sied si bien à la femme : c'est de la dignité. Puis il y a tant d'aisance dans leur manière de faire les honneurs de leurs salons, qu'elles ne font élever dans l'ame qu'un sentiment d'admiration.

Aussi est-ce là que se trouve la plus large part de bonheur qu'on puisse espérer dans cette vie si rapide et si souvent pleine d'amertume ! Quand on a eu la joie d'assister à ces belles réunions, à ces fêtes comme en donne Mme F....r, cette dame anglaise qui vous invite sur votre titre de peintre ou de poète, n'est-on pas prêt à s'écrier avec le vieux Persan :

« Laissez-moi jouir encore d'un dernier rayon de soleil, laissez-moi prendre quelques aspirations embaumées du vent frais du soir, et après, vous m'envelopperez dans mon manteau ; vous couvrirez ma tête d'un voile, et quand mes yeux seront



fixés du côté de La Mecque, je les fermerai heureux, en laissant mon ame s'envoler au septième ciel, dans la demeure éblouissante du grand Mohammed ! »

J'ai rempli ma tâche. Voici mon second et dernier tribut au grand livre. — Hé bien ! si j'avais à choisir entre les mœurs que j'ai essayé de peindre, je m'arrêterais à celles du temps passé, si la colonne napoléonienne et le faubourg St.-Honoré n'appartenaient pas au temps présent.

— Et vous ?...

LOTTIN DE LAVAL.

LE TEMPLE.

Des expéditions nouvelles (dit Dulaure, dans son *Histoire de Paris*) amènent toujours de nouvelles institutions. Les croisades produisirent l'ordre du Temple, association bizarre de deux conditions opposées de moines et de soldats, et qui prouvent l'extrême déréglement des idées dans ces temps barbares.

On ignore au juste l'époque à laquelle les Templiers s'établirent à Paris ; mais il en existait déjà avant 1147, puisqu'en cette année ils tinrent dans cette ville un chapitre auquel assistèrent cent trente chevaliers : et l'on a la certitude qu'ils s'assemblaient dans l'emplacement actuel du Temple avant 1182.

Ce fut un nommé Jacques de Souvré, commandeur de Saint-Jean-de-Latran, qui fit bâtir l'hôtel prieural du Temple vers l'an 1566, sur les dessins de Delille. Le chevalier d'Orléans, ayant été revêtu de cette dignité, fit faire à ce palais de grandes réparations en 1720 et 1721, par Oppenord, premier architecte du duc d'Orléans, régent; le prince de Conty, mort grand-prieur en 1776, ajouta encore à ce palais divers bâtimens.

Le Temple, qui est situé dans la rue qui porte ce nom, servit d'abord de demeure au grand-prieur de Souvré, dont je viens de parler. Au XIIIe siècle, l'enclos du Temple s'était considérablement agrandi par des acquisitions de terrains, et embelli de monumens superbes pour l'époque où ils avaient été bâtis; on le nommait alors Ville Neuve du Temple: *Villa Nova Templi*. La fameuse Tour du Temple, qui subsista jusqu'à nos jours, fut élevée par *Hébert*, trésorier et chevalier de l'ordre; d'autres disent par *Jean Leturc*, commandeur de l'ordre en 1306, et qui fut condamné à être brûlé comme accusé d'hérésie. Louis IX, Philippe-le-Hardy et Philippe-le-Bel, y logèrent; Henri III, roi d'Angleterre, passant par Paris en 1254, préféra la maison du Temple au palais que lui offrait saint Louis. La Tour du Temple servit souvent de prison d'état, et quelquefois de magasin d'armes; les rois de France y ont long-temps déposé leur trésor. Philippe-Auguste en 1190, avant de partir pour la

croisade, fit son testament : il ordonna que tous les revenus, *services, obventions*, seraient apportés à Paris, à trois époques de l'année, reçus par six bourgeois de Paris et par son vice-maréchal, et déposés au Temple [1].

Le Temple, comme tous les autres monumens de Paris, a subi pendant des siècles toutes sortes de vicissitudes : l'enclos a été vendu en 1779, par bail emphytéotique ; il offrait à cette époque un vide à combler.

En 1781, on y construisit la rotonde ou portiques du Temple, et en 1809, la halle au vieux linge.

Le Temple a été immortalisé par les fameux soupers que le grand-prieur de Vendôme y donnait ; tout ce qu'il y avait à cette époque à Paris de gens distingués par la naissance ou le talent y était invité : les chansons, les impromptus, les vers galans, y jaillissaient comme le champagne. L'abbé de Chaulieu était l'un des apôtres les plus fervens de ces soupers charmans, où le grand-prieur donnait lui-même le signal de la joie. Les soupers du Temple ont laissé des souvenirs que l'histoire a recueillis avec soin, et dont on s'entretiendra toujours avec plaisir ; J.-B. Rousseau, La Fare, Chapelle et d'autres y furent admis. Lorsque J.-J. Rousseau revint de Suisse en 1770, le prince de Conty lui donna un logement au Temple.

[1] Ordonnance du Louvre, tome I, page 21.

Le Temple avait une église d'architecture gothique; elle était dédiée à la Vierge, sous le nom de Sainte-Marie-du-Temple. Comme ce monument était la maison principale du grand-prieuré de France, tous les chevaliers de l'ordre qui mouraient à Paris, ou plus près de cette ville que d'aucune autre commanderie, étaient enterrés dans cette église.

Entre autres tombeaux remarquables, on voyait dans le chœur un mausolée de marbre noir et blanc, sur lequel était la statue d'*Amador de la Porte*, grand-prieur de France, mort en 1640. François de Lorraine, frère de la Reine, épouse de Henri III, roi de France, mort en 1562, était inhumé dans la chapelle de la Vierge; dans celle de St.-Jean, on voyait le cénotaphe de Philippe de Villiers de L'Ile-Adam, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, mort à Malte en 1534, et celui du bailli de Suffren, chef d'escadre et vice-amiral de France. Cette église fut démolie dans les premières années de la révolution.

« L'enclos du Temple était vaste, le prieur y » jouissait d'une juridiction indépendante, les » gens poursuivis pour dettes pouvaient s'y re- » tirer en sûreté : c'était un lieu d'exception au » milieu de la capitale de la France, un reste de » la vieille féodalité. »

Il y avait dans le Temple trois sortes d'habitans : plusieurs grands dignitaires et officiers de

l'ordre y avaient leur demeure habituelle. La deuxième classe était composée des artisans que la franchise du lieu y avait attirés; la troisième comprenait ceux qui s'y étaient réfugiés pour éviter les poursuites de leurs créanciers, dont ils ne pouvaient être atteints dans cet enclos privilégié.

Aujourd'hui les gens qui font banqueroute les mains pleines (et le nombre en est grand) ne trouveraient plus d'endroit à Paris où l'impunité leur fût acquise ; ils passent tout bonnement à Bruxelles ou à Londres, et n'en sont pas plus honnêtes gens pour cela ; mais au moins le Gouvernement ne les couvre pas de son égide.

La morale publique y a gagné.

Le chansonnier *Gallet*, qui était épicier-droguiste à Paris, et que ses confrères appelaient en riant *le chansonnier droguiste*, se sauva au Temple après avoir failli. A cette époque, les banqueroutes étaient rares : aussi produisaient-elles une grande sensation. Gallet était de la Société du Caveau, qui se réunissait tous les premiers de chaque mois chez le cabaretier Landel, carrefour de Bussy.

Pour faire partie de cette Société, qui comptait, parmi ses membres les plus distingués, Piron, Panard, Gresset, Saurin, les deux Crébillon, etc., il fallait non-seulement être homme d'esprit, mais encore être honnête homme : aussi, quand on eut appris que Gallet s'était réfugié au Temple, il reçut la lettre suivante :

« M. Gallet est prié de dîner tous les premiers » de chaque mois partout ailleurs qu'au Caveau. »

Signé, Crébillon.

Ce chansonnier, qui ne manquait ni d'esprit, ni d'originalité, mais qui menait une vie trop licencieuse, conserva son insouciance et son pyrrhonisme jusqu'à la fin. Douze heures avant sa mort, qui arriva en décembre 1752, il envoya à Collé, son ami, les couplets suivans :

Du premier du mois de janvier
Je me ris comme du dernier,
Que la politique aille aux piautres,
Dans mon répertoire j'ai mis
Qu'on trouve peu de vrais amis
Accompagnés de plusieurs autres.

Ce petit couplet de chanson
Est un compliment sans façon
A Collé, le meilleur des nôtres.
C'est prou pour moi, pauvre animal,
Prêt à succomber sous un mal
Accompagné de plusieurs autres.

Autrefois, presqu'en un instant,
J'en aurais pu rimer autant
Que nous reconnaissons d'apôtres.
Aujourd'hui, j'abrége d'autant
Qu'à l'église un prêtre m'attend,
Accompagné de plusieurs autres.

On lui fit l'Épitaphe suivante.

Ci-gît le chansonnier Gallet,
Mort en fredonnant un couplet.

Après avoir servi d'asile aux Templiers, avoir retenti des vers délicieux des La Fare, des Voltaire, des Chaulieu, ce vieux monument devait devenir le témoin de grandes infortunes. Lorsque la journée du 10 d'août 1792 eut renversé une monarchie de huit cents ans, Louis XVI et sa famille, qui s'étaient réfugiés à l'Assemblée Nationale, furent conduits le lendemain prisonniers dans la Tour du Temple ; ce monarque n'en sortit, le 21 janvier suivant, que pour monter à l'échafaud, après avoir supporté noblement une captivité de cinq mois.

Que de leçons dans un ramas de pierres noircies par le temps !...

C'est dans la Tour du Temple, qu'un héritier de soixante rois endura avec courage tous les affronts faits à la royauté; c'est dans la Tour du Temple que Marie-Antoinette vécut de privations et de misère; c'est dans la Tour du Temple que madame Élisabeth montra tant de vertu, de patience et de religion; c'est dans la Tour du Temple qu'un enfant de dix ans, dont le seul crime était d'être né dans un palais, au lieu d'être venu au monde dans la boutique d'un marchand, souffrit tous les genres de supplice; c'est dans la Tour du Temple qu'une jeune fille reçut la bénédiction et les der-

niers baisers d'un père, d'une mère, d'une tante, qui s'en allaient tendre la tête au fer de Sanson!... Enfin c'est de la Tour du Temple qu'elle-même sortit, comme par miracle, pour pleurer sa famille sur le sol étranger. Quels graves enseignemens!

Louis XVI et la reine furent inhumés à la Madeleine, madame Élisabeth à Monceaux, le petit Dauphin au cimetière Sainte-Marguerite, le duc d'Enghien à Vincennes; Louis XVIII et le duc de Berry reposent à Saint-Denis; et les cendres de la duchesse d'Angoulême dormiront peut-être à deux cents lieues de la patrie!

Il semble que la Providence, en affligeant les petits, veuille aussi donner de grandes leçons aux puissans de la terre: elle les disperse à son gré, comme le vent du désert disperse les grains de sable, comme la bise d'automne éparpille les feuilles et les fleurs.

Depuis ces jours néfastes, le Temple était devenu une prison d'état. Au 18 fructidor, les députés Barthélemy, Rovère Delarue, Barbé-Marbois, Laffon-Ladébat, Tronçon-Ducoudray, Aubry, Murinais, La Ville-Heurnois, l'abbé Brothier, les généraux Pichegru et Vilot, y furent transférés après leur condamnation et y restèrent jusqu'à leur départ pour Cayenne; ils trouvèrent au Temple le commodore Sidney-Smith, celui qui combattit Bonaparte en Égypte, et qui trouva le moyen de s'évader.

Les murs de l'enclos furent abattus en 1802, et la vieille tour qui avait été témoin de tant de vicissitudes fut démolie en 1811. L'hôtel du grand-prieuré fut restauré, embelli, et disposé pour servir au ministère des Cultes; on avait eu aussi le projet d'y placer les archives du royaume [1].

La restauration arrivée en 1814 changea encore la destination de cet édifice.

Mademoiselle Louise, princesse de Condé, ancienne abbesse de Remiremont, y rétablit la congrégation religieuse qui existait sous le nom d'*Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement*, et dont le couvent était établi, avant la révolution, rue Cassette; elle en fut supérieure jusqu'à sa mort, qui arriva le 10 mars 1824.

Une jolie petite église, d'une architecture élégante et moderne, fut érigée par la munificence de cette pieuse princesse. Sa façade tient à celle de l'ancien palais prieural et donne sur la rue du Temple, presque en face de Sainte-Élisabeth.

Cette église est ouverte les dimanches et fêtes aux fidèles du quartier.

Les religieuses y chantent l'office divin, cachées dans des tribunes pratiquées à côté du cœur.

Ces religieuses prononcent des vœux et sont cloîtrées. Des jeunes pensionnaires y sont admises

[1] Je crois même qu'à une époque le Temple servit de caserne à la gendarmerie; je ne réponds pas de ce fait.

et reçoivent une éducation domestique et chrétienne; elles ne sont pas destinées au célibat, à moins que la vocation de quelques-unes ne les y appelle.

Mademoiselle de Condé est inhumée devant le maître-autel du chœur.

C'était une idée grande et consolante à la fois, que celle d'élever un temple à Dieu sur l'emplacement même où toute une famille de rois souffrit le martyre. Souvent on croit voir planer sous les voûtes de l'église les ombres des royales victimes, et entendre leurs voix se mêler à celles des anges qui prient pour la France.

Louis XVI était à l'une des fenêtres de sa prison lorsqu'on promenait dans la rue du Temple la tête de la princesse de Lamballe au bout d'une pique; ce fut un garde national qui lui déroba la vue de cet horrible spectacle : le nom d'un pareil citoyen aurait mérité d'être conservé. Sur l'emplacement où était la Tour du Temple, on a planté des saules pleureurs que l'on a entourés d'une grille. M. Garneray père a exposé, il y a cinq ans, au Musée, un tableau représentant Louis XVI dans la Tour du Temple : la pose du monarque a de la dignité, et cette composition fait honneur à l'artiste.

A la place des anciens bains, qui étaient vieux et incommodes, on en a bâti, il y a vingt ans, de nouveaux qui joignent le luxe au confortable. Ces



bains, qui jouissent à juste titre d'une grande réputation, sont dirigés par M. *Émery*, qui avait tenu auparavant l'établissement du jardin Turc; ces bains font partie des anciens bâtimens du Temple.

La Rotonde, qui, comme je l'ai dit, fut bâtie en 1781, existe encore : elle se compose de boutiques, d'un premier et d'un second étage; elle est entièrement occupée par des marchands de meubles et de vieux linge, des chapeliers, des écrivains publics, etc.

La halle aux linges, bâtie en 1809, ressemble à toutes celles de Paris : elle se compose d'échoppes portant chacune le nom et le numéro du marchand qui l'occupe.

Le Temple est le bazar de la petite propriété et de la classe ouvrière; c'est là que tout ce qui a été neuf et superbe vient finir.... Plus de cinq cents brocanteurs, hommes et femmes, y stationnent depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir. Tout y est pêle-mêle, tout s'y vend pêle-mêle.... A côté d'une robe d'indienne à carreaux, on voit des robes de gaze lamées d'or et d'argent; on y voit, accrochés en l'air, des habits de pairs de France, de députés, de préfets; on y vend des casquettes de loutre, des chapeaux galonnés, des bonnets de police, des bonnets carrés, de gros souliers ferrés, des chaussons de bal, la chape d'un chanoine, la blouse d'un roulier, la veste d'un ou-

vrier, celle d'un conseiller d'état, la pioche d'un maçon, l'épée d'un garde national, des épaulettes en or et des dragonnes en laine, le faux toupet d'un dandy et la fausse barbe d'un sapeur; on y étale des manteaux de hasard, des robes de hasard, des marabouts de hasard, des boas de hasard, des châles de hasard. C'est là que la grisette va lorgner un chapeau reteint, et dit à la marchande en le montrant du doigt : « *Dépendez-moi ça;* » c'est là que l'ouvrier va le samedi acheter une paire de bottes remontée, pour aller le dimanche au bal de la Courtille; c'est là qu'une actrice de la banlieue guette une robe de gros de Naples qui lui servira à jouer *la comtesse Almaviva,* et qu'un artiste de chez Bobineau fait l'emplette d'une veste brodée pour jouer le *Glorieux* dans une représentation extraordinaire. Il est tellement reconnu que le Temple est la ressource du petit monde qui veut briller à l'instar du grand, que lorsqu'une femme du peuple veut insulter une bourgeoise, elle ne manque jamais de lui crier : « Voyez donc, c'te belle dame, fait-elle ses embarras avec sa belle robe et son beau chapeau, qu'elle vient d'acheter au Temple! »

Excepté sa Rotonde et sa halle au vieux linge, l'enclos est sombre, triste et mal bâti. On y aperçoit à peine quelques maisons assez régulières; du reste, beaucoup de masures, de baraques; des vieux murs bien noirs, bien décrépits; des boutiques de marchands de vin à tous les coins, des

marchands de ferraille, des cordonniers, quelques petites rues sales et mal percées, telles que celles du Puits, Dupetit-Thouars, du Forez, de Beaujolais, qui conduisent dans celles du Temple, Charlot, de Vendôme, de la Corderie, etc.

Et puis, du matin au soir, des marchands et des marchandes qui vous tirent par le bras, qui vous appellent et vous crient : — Monsieur, une belle redingote.... un chapeau tout neuf.... madame, venez que je vous arrange.... une bonne couverture, une belle paire de draps.... une robe toute fraîche.

Et puis, les brocanteurs, qui font leur bourse en plein air et qui boivent autant de verres de vin qu'ils passent de marchés ;... c'est un bourdonnement continuel,... on croirait entendre des milliers d'abeilles..... Tous les états y sont représentés comme à la Chambre des Députés. On y parle bas-breton, on y parle normand, on y parle lorrain, on y parle franc-comtois, on y parle gascon, on y parle charabia ,.... on y parle toutes les langues à la fois, c'est la tour de Babel dans l'enclos du Temple à Paris.

Eh bien ! graves penseurs... que dites-vous de ce tableau?... de ces mélanges bizarres? de ces bigarrures grotesques?.... vous qui réfléchissez, qui sentez, qui méditez.... venez donc au Temple avec moi : cherchez donc dans cette vaste enceinte, ce palais somptueux... ces jardins magnifiques, ce

luxe de tous les jours! demandez où sont ces trésors que nos rois y déposaient?..... cherchez ces vieux Templiers si nobles et si fiers?... demandez où est Jacques Molay?... on vous dira qu'il a été brûlé vif à Paris, le 11 mars 1314, et sa cendre jetée au vent! Et ce grand-prieur qui recevait à sa table les La Fare, les Chaulieu, les Voltaire, les Rousseau... où est-il?.. où sont-ils?.. et Louis XVI?.. et Marie-Antoinette?... Ah!... ne les demandez pas, ne les cherchez pas! la chaux vive les a dévorés!... Oui, tous ont disparu.... disparu pour toujours; et l'on ne retrouve aujourd'hui, de tant de gloires, de tant de richesses, de tant de joies et de tant de crimes.... que quelques pierres qui sont restées çà et là pour apprendre à nos enfans quelque chose des temps passés!...

N. Brazier.

LES CRÉOLES A PARIS.

Tous ceux qui se sont appliqués à examiner, à étudier les mœurs et le caractère des peuples et des nations, se sont à peu près accordés à reconnaître un trait particulier, une qualité dominante dans chacun de ces peuples, dans chacune de ces nations.

Je ne craindrais pas d'être démenti si je disais ici que la marque saillante du caractère d'un créole, que le trait en relief qui le fait distinguer en France (je ne parle pas de ce qui peut avoir rapport au physique) est une grande sensibilité d'ame, une grande flexibilité dans l'esprit et dans les passions. Peut-être ces qualités trouvent-elles facilement une explication dans les différentes positions

à travers lesquelles il est exposé à passer avant d'atteindre l'adolescence, avant d'arriver à une éducation complète.

Assez souvent son père ou son grand-père, parti de la Guienne, de la Gascogne, de la Provence ou de la Normandie, s'est marié avec une femme née dans la colonie : ainsi se trouvent mélangés le sang de la zone tempérée et le sang de la zone torride. Il naît lui même sous le soleil brûlant du tropique du Cancer. A peine commence-t-il à distinguer et à connaître, qu'il voit auprès de lui une femme différente de sa mère par la couleur. Après lui avoir fait sucer son lait étranger, cette femme, avec son imagination africaine, berce son enfance de contes bizarres, effrayans, dont la moralité est toujours qu'il faut être bon, compatissant, prévoyant; elle l'endort au son de ces récits fantastiquement horribles, qui ne manquent jamais de laisser dans l'esprit des jeunes créoles une légère teinte de superstition qui ne s'efface qu'après de longues années, et de mettre le nourrisson sous l'entière domination de la nourrice. Je vous dirai en passant, si vous le voulez, une de ces histoires restées peut-être encore dans la mémoire de quelques créoles : Dans l'une des petites Antilles se trouve un rocher sur lequel on voit imprimées deux traces qui ressemblent aux fers d'un cheval; et comme les nègres aiment à donner à tout ce qui les frappe une origine miraculeuse, voici comment

ils expliquent la cause de ces empreintes : « Au commencement du monde, Dieu et le diable se disputaient la gloire de saler la mer. Le diable y versait, sans discontinuer, une grande quantité de barils de sel, et cela toujours inutilement ; alors Dieu laissa tomber un seul grain de sel, et toutes les mers furent aussitôt salées. Le diable, furieux de sa défaite, se précipita sur la terre sous la forme d'un cheval, et, en fuyant, passa sur ce rocher, où il laissa l'empreinte de ses pieds. » Et ils terminent en disant que le génie du bien est toujours plus puissant que le génie du mal.

Cependant, à côté de cet état de dépendance morale où l'enfant est placé vis-à-vis de sa nourrice, il aperçoit l'état de soumission des femmes semblables à elle, et qui obéissent à la moindre volonté de ses parens. Dès qu'il a atteint sa dixième année, il est arraché aux embrassemens d'une mère en pleurs qui refuse jusqu'au dernier moment de laisser partir son enfant, et embarqué pour être conduit en France. Si jeune, il a joui déjà du magnifique spectacle de l'Océan, et il s'est trouvé voguant entre une mer immense et un ciel sans fin. A son arrivée en France, se présente à lui un monde à moitié nouveau. Les costumes, les usages, le climat, les sites, l'accent des habitans, jettent pendant quelque temps la confusion dans son esprit ; la différence sensible qui existe entre la vie européenne et la vie américaine créole,

produit même quelquefois de graves effets sur sa santé, sur sa constitution physique; surtout si, au lieu de demeurer quelque temps dans le sein d'une famiile amie ou alliée, il se trouve tout à coup soumis au régime dur et frugal d'une maison d'éducation. Entré au collége ou au couvent, de nouvelles idées s'ouvrent devant lui; du moment où son esprit a acquis la puissance du jugement, à l'aide de la mémoire, il établit incessamment une comparaison entre ce qu'il a été et ce qu'il est. Vous comprenez alors que ces changemens, ces passages successifs d'un état à un autre, que cette mobilité de position, doivent entretenir sa jeune ame dans une certaine activité qui en développe plus vite les facultés.

Aussi interrogez les recteurs, directeurs et proviseurs des colléges royaux ou communaux, dans lesquels se trouvent des colons : ils vous diront presque tous que ce sont de leurs élèves ceux qui ont le plus de dispositions, le plus de moyens; mais, pour être sincère, il faut avouer qu'ils ajouteront immédiatement que ce sont en général ceux qui travaillent le moins. Cette indolence, cette insouciance, se font remarquer à tout âge chez le créole : elles font, avec les deux qualités que je vous ai signalées, le fond de son caractère. Si, à leur tour, vous interrogez les élèves, ils vous répondront unanimement que les créoles sont de *bons enfans,* que ce sont eux qui sautent le mieux,

qui courent le mieux. Cette agilité et cette souplesse proviennent de la manière dont on traite leur première enfance. Couverts d'une légère chemise de toile, ils sont placés sur une natte étendue au milieu de la galerie de la maison, et là, leurs petits membres, libres de leurs mouvemens, se développent à l'aise, et ne sont pas serrés et gênés au milieu de langes dont on emmaillote les enfans en France.

Ceux qui quittent les colonies, soit momentanément, soit pour toujours, dirigent ordinairement le but de leur voyage à Paris.

Vous trouverez à Paris des créoles de toutes positions, de toutes classes.

D'abord je vous désignerai ceux qui ont été employés dans l'administration de la marine, et qui, après un assez long temps de service, ont obtenu leur retraite. Ils n'ont pas précisément de quartier de prédilection, cependant il est facile de remarquer qu'ils ne s'éloignent pas trop du lieu où, à chaque trimestre, ils vont toucher leur pension, de cette grande maison située derrière la Madelaine, à la porte de laquelle se trouve une sentinelle et sa guérite, qui vous annoncent que ce bâtiment a une destination publique... Mais ils se souviennent avec plaisir des lieux où les créoles autrefois se réunissaient habituellement, du café de la Rotonde au Palais-Royal, de l'hôtel de la Grande-Bretagne, tenu par de la Neuville, connu de chacun d'eux. Vous reconnaîtrez le pensionnaire

de la marine à sa boutonnière ornée d'un ruban rouge, à son teint brûlé, et à son bambou venu des îles ; il porte plus souvent des souliers que des bottes. Il est assez généralement flâneur ; il se dédommage du temps qu'il a passé sur les fauteuils des bureaux ; aussi, ne lui parlez pas de papier et d'encre, il les abhorre ; il a déjà noirci tant de papier !

Vers les onze heures ou midi, vous le trouverez au café de Foy, prenant sa tasse de café ; il est causeur et lie facilement conversation ; il vous racontera volontiers les guerres civiles des colonies, les cruautés de Victor Hugue, ce Robespierre des Antilles ; il ne manquera pas d'ajouter qu'il était dans les casemates de Fort-Royal lorsqu'il fut assiégé par les Anglais. Si, pendant que vous devisez avec lui, il vient à tomber de la pluie, accompagnée de vent et de tonnerre, sa féconde mémoire lui rappellera qu'étant bien jeune encore il ouït raconter avec de terribles et frissonnans détails l'ouragan de 1766, où la Martinique fut sur le point de s'engloutir dans un tremblement de terre. Si vous le désirez, il pourrait vous décrire le costume des Caraïbes, ces premiers habitans des îles Sous le Vent, et qui, après s'être réfugiés à Saint-Vincent, ont disparu comme ces peuples vaincus que l'histoire cherche encore sur le territoire envahi par les vainqueurs. Demandez-lui quel grade il avait lorsqu'il obtint de se retirer

du service ; sa figure s'animera ; il vous répondra que, sous le ministère de Decrès, on lui fit éprouver un passe-droit ; qu'il était alors commissaire de seconde classe, et que le commissaire de première classe étant mort, on lui fit l'injustice de le remplacer par un autre. Il ne manque jamais, au moins une fois par mois, de rendre sa visite au député de son pays, qu'on nomme depuis la révolution de juillet, et je ne sais en vérité trop pourquoi, le délégué de la colonie. En fait de politesse et de savoir-vivre, le pensionnaire de la marine est irréprochable.

Enfin je vous dirai, comme l'un des traits généraux du caractère du pensionnaire de la marine, qu'il n'aime pas le père Labat, parce que ce jésuite s'est permis de parler mensongèrement de l'origine de quelques familles des Antilles.

Peut-être est-ce des différentes classes de créoles celle qui est le plus attachée à la patrie par ses souvenirs, par les événemens auxquels elle a assisté, par l'ancienneté de son origine créole. Les voyages qu'elle a été obligée de faire, les déplacemens que sa situation la contraignit à subir, lui ont rendu son pays plus cher ; elle y revenait toujours avec un nouvel empressement. Il arrive assez souvent que le pensionnaire de la marine, lorsqu'il n'est retenu en France par aucun lien, retourne aux colonies reprendre sa vie de hamac, si douce et si molle, et réchauffer son vieux sang à ce climat, à ce soleil si bienfaisant.

Vous trouverez aussi à Paris cette classe de créoles qui, ayant acquis dans le commerce ou sur une habitation des richesses assez considérables, se sont résolus, après beaucoup d'hésitation et d'indécision, à traverser les mers et à venir ici jouir de leur fortune. Sous quelque climat qu'on soit né, quelle que soit la nation à laquelle on appartienne, d'ordinaire on ne se soucie guère de passer d'un état brillant, considéré, élevé, à un état obscur, inconnu. Cette destinée produit un sentiment pénible et amer qui résiste souvent à la plus robuste philosophie. Le créole naturellement fier, en est affecté plus que tout autre. L'habitant et le négociant dont je vous parle, qui tenaient parmi leurs concitoyens insulaires un rang distingué, qui étaient recherchés, consultés par eux, en arrivant sur le continent, en se voyant perdus, abîmés au milieu de cette immense population de Paris où s'élèvent de tous côtés et sous toutes les formes, tant de sommités, de supériorités, ressentent d'abord un profond dégoût; quelques-uns en deviennent moroses, sombres, s'isolent de la société, tout en cachant le véritable mobile de leur conduite; les autres parviennent, avec le temps, la réflexion, et un naturel qui y était moins enclin, à vaincre cette morosité, ce dégoût, à surmonter cet amour-propre humilié, et tout en se plaignant de cette inégalité sociale et des rigueurs de la saison, ils ne se refusent pas aux distractions

nombreuses et variées que leur offre la capitale. Ils aiment à déployer chez eux le luxe et la magnificence ; ils tiennent à se fournir aux plus riches magasins, à s'adresser aux marchands le plus en vogue, aux modistes les plus famées : déjà à Saint-Pierre ou à la Pointe à-Pître ils avaient entendu vanter ces magasins, ces marchands, ces modistes ; après avoir vu le grand monde parisien, ils croient n'avoir jamais assez fait pour remplir les exigences de leur position et d'une maison bien montée. L'une des choses qui tourmentent le plus une famille créole dans son ménage à Paris, c'est la nécessité d'avoir des domestiques. La plupart de ces familles y avaient amené un beau nègre cuisinier ou domestique, et souvent aussi la nourrice de leur dernier enfant ; mais le beau nègre, qui a rencontré par la ville une ancienne connaissance de la même couleur que lui, a bien vite appris que sur le sol français tous les hommes sont libres, et un matin il est venu déclarer à son maître qu'il se retirait de son service ; la négresse ou la mulâtresse ne tarde pas à le suivre. Il arrive le plus souvent qu'ils se repentent de cette démarche, et qu'après avoir couru Paris et mangé leur pécule, avoir essayé le service de quelques maisons parisiennes, ils reviennent demander à leurs anciens maîtres de les reprendre à leurs gages.

Abandonnées de leurs domestiques de couleur, ces familles sont forcées alors de prendre des do-

mestiques blancs, qui, peu faits aux habitudes créoles et ne servant pas leurs maîtres et maîtresses à leur guise, reçoivent congé. Il sont remplacés par d'autres qui éprouvent le même sort, et ce changement auquel elles n'étaient pas accoutumées avec leurs esclaves, joint aux souffrances de l'hiver, les contraignent quelquefois à abandonner Paris et puis la France.

Cependant à cette somptuosité et à cette opulence qu'ils se plaisent à étaler, il ne faut pas oublier de dire qu'ils unissent une habile administration intérieure. Il faut remarquer ici combien le créole, qui là-bas est prodigue par penchant et par les exemples qu'il a quotidiennement sous les yeux, et qui ne tient dans les mains que pour laisser tomber, se dépouille promptement de ce défaut et adopte une sage économie, aussitôt qu'il s'aperçoit des inconvéniens et des abus qui en résultent à Paris. Déjà même chez eux ils ont presque perdu cette antique hospitalité qu'ils offraient avec tant de bienveillance et de cordialité aux étrangers qui abordaient dans leur île. Cette vertu, généralement pratiquée par tous les habitans, rappelait les mœurs patriarcales; la pauvreté, l'indigence leur était alors inconnue. Mais depuis que d'audacieux aventuriers, se revêtant de noms empruntés et jouant les grands personnages, ont abusé de l'asile qui leur était généreusement donné, cette précieuse qualité est devenue plus rare.

Parmi ces négocians et ces habitans il s'en trouve un certain nombre qui n'ayant pas, à leur départ pour la France, vendu leurs habitations, continuent d'en recueillir les produits qu'on leur fait passer à Paris. Cette position n'est pas la plus calme et la plus tranquille. Souvent ils sont contraints de traverser une seconde fois les mers pour aller eux-mêmes veiller à leurs intérêts qui périclitent en des mains étrangères. Ceux-ci surtout s'occupent avec sollicitude du sort des colonies, mais tous à peu près en parlent avec attachement et regret. Ils aiment entre eux à se rappeler ces heureux temps où la prospérité et l'abondance régnaient aux Antilles, où le commerce était florissant et enrichissait les moins heureux; ils comparent avec une satisfaction résultat de la conviction, le sort des ouvriers, des domestiques, des paysans d'ici, la vie de cette population des faubourgs de Paris, malingre, souffreteuse et misérable, avec le sort et la vie grasse et indolente des nègres, des domestiques de leurs maisons et habitations d'outre-mer. Puis ils reviennent encore à l'âge d'or des colonies : c'est alors que les plaisirs, les joies, les fêtes, régnaient dans les villes et les paroisses; que l'or roulait en profusion sur le tapis vert des tables de jeux; alors qu'il y avait confiance dans le présent, espérance et sécurité dans l'avenir, et qu'on ne s'occupait d'eux en France que pour leur demander du sucre et du café. A cette bril-

lante et mémorable époque, il n'y avait que deux désagrémens dans le séjour des Colonies : les serpens et les ouragans.

Cette classe de créoles a choisi sa demeure dans cette partie de la Chaussée-d'Antin qui s'étend de la Madeleine à la rue du Helder, dans ces jolies rues qui se prolongent parallèlement entre les boulevards et la rue Neuve des Mathurins et la rue Saint-Lazare. Si, pendant la froide saison, vous passez dans l'une de ces rues, vers onze heures ou midi, vous êtes sûr de trouver les jalousies encore baissées, les persiennes et les volets encore bien chaudement fermés.

Vous remarquerez encore à Paris des créoles qui sont venus pour quelques mois visiter la grande capitale. A force d'instantes prières, la femme a déterminé son mari qui a déjà fait le voyage de France.

Avec quel plaisir et quelle expansion ils sont reçus par leurs compatriotes, leurs amis, leurs parens! ils sont conduits, présentés, fêtés partout; c'est à qui les promènera, les guidera; on écrit à M. Oudard pour visiter les appartemens du Palais-Royal, à M. de Forbin pour le musée : il n'est pas rare que ce soit, dans cette occasion, le pensionnaire de la marine qui serve de cicerone; il connaît tout, lui, il a tout vu, tout visité. Après chaque course on interroge avec empressement les nouveaux venus : on leur demande comment ils

ont trouvé le grand Opéra, la Galerie Vitrée, le Jardin des Plantes, le parc et la chapelle de Versailles. Le soir, au dessert, ils répondent à l'inévitable question, qu'ils préfèrent les fruits de leur pays à ceux de France : la gouyave, la spotille et l'ananas l'emportent sur la prune, la poire et la pêche. Puis à leur départ, que de commissions, de lettres à emporter! que d'emplettes à faire! que de goûts à consulter! On les conduit jusqu'au Havre ou jusqu'à Nantes, et ils vont porter au Port-Royal ou à la Basse-Terre les modes, le ton et les manières de Paris; et puis en arrivant là-bas, toutes les dames s'empressent de demander à leurs amies de France un chapeau, une robe pareille à celle que madame une telle a apportée de Paris.

Je n'oublierai pas ces jeunes créoles envoyés dans différentes parties de la France pour y être élevés, et qui se trouvent réunis à Paris, où ils viennent étudier le droit ou la médecine. Leur éducation serait incomplète s'ils retournaient dans leur pays sans avoir visité la capitale de la France ou de l'Angleterre. Il n'est pas maintenant de famille de la Martinique, de la Guadeloupe, de Sainte-Lucie ou de Cayenne, pour peu qu'elle en ait les moyens, et même au prix de sacrifices considérables, qui n'envoie ses enfans recevoir dans la métropole ou dans quelque autre ville de France une instruction solide. Les pères ont compris qu'il allait s'ouvrir pour les colonies un avenir nouveau,

un avenir constitutionnel où leurs enfans peuvent être appelés à jouer un rôle plus ou moins important ; ils veulent les y préparer. Puissent tous les jeunes créoles, puisse cette génération venue pour voir marcher les colonies à une nouvelle destinée, et qui a puisé dans l'étude et dans la méditation des principes sains, modérés et conservateurs, unir tous leurs efforts pour accomplir le bonheur de leur pays, ou du moins pour empêcher que sa chute ne soit trop violente ou trop désastreuse !

Cependant il est une pensée dans laquelle on entretient trop fréquemment les jeunes créoles qui travaillent ici à leur éducation : à savoir, que la fin de leurs travaux et de leurs connaissances doit être de leur faire acquérir au plus vite de la fortune et des richesses pour repasser en France, se reposer et en jouir. Cette idée n'est pas propre à leur faire aimer leur pays ; elle refroidit leur patriotisme, elle rétrécit en quelque sorte leur avenir et leurs espérances. Au lieu de services à rendre à leur patrie, de gloire à acquérir par leurs talens, d'honneur à procurer à leur famille, on leur découvre pour but une fortune à amasser, un riche mariage à contracter. C'est peut-être là ce qui contribue à égarer beaucoup de jeunes créoles sur la situation pécuniaire de leurs parens : persuadés, comme on le leur répète, qu'il est aisé de gagner de l'argent aux colonies, ils se disent que leurs parens ont dû en amasser, et par suite de ce

raisonnement il arrive que leurs dépenses excèdent leurs moyens.

Il est une autre classe de créoles que vous distinguerez plus difficilement que les autres, ce sont ceux de Saint-Domingue. Ils sont plus répandus, plus dispersés parmi la population de France. Depuis la catastrophe de son pays, le colon de Saint-Domingue est venu dans la métropole ; aussi il diffère peu du Parisien, dont il a déjà pris la tournure, les manières, l'accent et les couleurs. Vous l'entendrez quelquefois regretter son immense fortune ou celle de son père, ses grandes habitations, ses belles plantations ; il maudit Santhonax et Polverel, les auteurs et provocateurs de la ruine sanglante et de la perte de cette île qui versait tant de richesses dans le commerce de la France. Lorsqu'on liquidait leurs droits à l'indemnité qui leur a été accordée, vous étiez certain, chaque jour de la semaine, d'en rencontrer quelques-uns dans les bureaux du ministère des finances, ou au Palais de Justice, plaidant contre leurs créanciers sur quelque question de prescription.

Je ne sais pas d'imagination plus propre que celle du créole à s'émerveiller des beautés et des curiosités de la grande ville. Vous êtes sûr qu'elle enchérira sur l'admiration et l'étonnement des autres. Avec sa tournure d'esprit orientale et son penchant au merveilleux, elle vous rendra compte de ses impressions de mille manières spontanées,

pittoresques et originales. Et cependant quelquefois, par un effet qui ne vous semblera pas incompréhensible, elle restera froide et indifférente, désappointée et trompée qu'elle a été dans son attente qu'elle avait grossie de toute sa puissance. En vérité le créole, passez-moi ce souvenir historique, ressemble assez à ce que devait être l'Arabe conquérant, cet enfant du désert et du soleil dans le sang duquel coulait, je crois, le sang de tant de nations, de tribus, de peuplades différentes.

Le créole est un composé de passions opposées, de penchans contradictoires, à vous le rendre inintelligible, inanalysable. C'est à Paris surtout qu'il a occasion de les mettre en jeu. Donnez-vous la peine d'aller dans quelque rue étroite du quartier latin, au cinquième étage d'un hôtel garni; entrez, vous en trouverez un, la tête entre les deux mains, pâlissant sur Merlin ou sur le Dictionnaire des Sciences Médicales, dévorant son livre des yeux avec une rage de savoir qui ferait frémir M. Dalloy ou M. Broussais.

Passez la rivière, s'il vous plaît; entrez dans une des belles maisons de la rue Godot-de-Mauroy ou de la rue Caumartin; tirez doucement cet élégant ruban rose à l'extrémité duquel pend un anneau doré; introduisez-vous à travers les jardinières et les vases de fleurs dans ce boudoir digne d'une femme coquette, vous en trouverez un autre se peignant, se parfumant, se toilettant pour voler au

bal ou à l'Opéra ; son frais et léger tilbury l'attend à la porte avec son petit groom tout noir qui retient le cheval frappant impatiemment le pavé; vous remarquerez aussi en sortant le manteau richement doublé de velours rouge jeté sur le derrière du phaéton. Eh bien ! je vous jure que celui de la rue de la Harpe ou de la rue de Seine a un père aussi riche que celui de la rue Godot ou de la rue Caumartin.

Comme vous le pensez bien, on en compte plus comme le dernier que comme le premier. Je confesserai donc avec sincérité que le Havre, Nantes et Bordeaux voient parfois de ces jeunes créoles qui, après avoir fait deux ou trois ans les beaux jours du boulevard de Gand, avec leurs cigarres parfumés et leurs gants jaunes; du café de Paris, avec le champagne et le récit de leurs amours et prétendues bonnes fortunes; du bois de Boulogne, avec leurs chevaux anglais bien fins et bien allongés, viennent assez tristement s'embarquer avant le temps, et retournent aux colonies pour végéter dans le fond de quelque habitation, dans le comptoir de quelque négociant ou dans les magasins de la marine.

Le créole, généralement parlant, aimerait assez à se vanter, si d'ailleurs il n'était doué d'un grand tact qui le tient en réserve. Il n'a pas oublié les anciens priviléges dont il jouissait avant la révolution de 89; il est brave jusqu'à la témérité; et, une

fois son amour-propre engagé, la mort la plus certaine ne le ferait pas reculer. Il a l'imagination impressionnable, brillante, exaltée.

On cite parmi les créoles quelques poètes qui ont de l'ame et de la sensibilité; si je ne craignais de blesser leur modestie, je vous en nommerais quelques-uns dont les poésies ne sont confiées qu'à la critique de leurs amis. Il en est un, dit-on, qui possède en porte-feuille un poème entier sur les Caraïbes, dont quelques épisodes se distinguent par des détails richement descriptifs. J'ai ouï dire par le monde que l'auteur d'Indiana était une créole; après la lecture de ce roman je le croirais volontiers. En fait d'hommes de génie, ils se glorifient à juste titre du chevalier Dubuc, qui fut constamment à la tête des guerres civiles de la Martinique. Ce fut lui qui, après la mort de Malouet, au commencement de la restauration, était appelé par le bruit public à prendre le porte-feuille de la marine.

En parcourant les boulevards, le soir d'un beau jour de printemps ou d'automne, ou les allées des Tuileries, garnies d'une double lisière de femmes; ou bien encore en passant en revue, dans une salle de bal, à travers votre lorgnon, les délicieuses figures de ces femmes assises en rond sur des banquettes de velours, ne vous êtes-vous pas arrêté tout à coup, n'avez-vous pas suspendu le mouvement circulaire de ce lorgnon devant l'une

d'elles, pleine de noblesse dans la taille, avec de grands yeux bleus ou noirs, où la tendresse se marie à la sévérité, et dont les petits pieds semblaient se poser à regret sur la dalle ou même sur le tapis? oh! oui, vous avez dû déjà en remarquer une comme celle-là : eh bien, cette femme est une créole, n'en doutez pas.

Pour l'œil un peu exercé il y a quelque signe qui décèle la femme créole. Elle répand dans toute sa démarche quelque chose de moelleux et de nonchalant; elle a dans les mouvemens, une souplesse qui rend encore plus gracieuse la ténuité de sa taille; car vous observerez à Paris que les femmes, trop souvent, gagnent en raideur dans leur taille ce que le corset leur fait perdre en grosseur. Des pieds, des mains petites, mignonnes et délicates, les trahissent aussi. Et puis, avez-vous entendu, je vous prie, ce parler si doux, ce langage qui doit tenir du moelleux ionien, ce grasseyement modifié par l'accentuation française, et qui, sortant de deux lèvres de rose, comme le suc exprimé d'une fleur, devient chatouillant, charmant jusqu'à l'adoration?

C'est chez la femme créole que l'imagination est une brillante palette chargée de mille couleurs : chez elle, elle supplée à tout; elle devine, elle invente, elle embellit, elle crée; c'est une ravissante peinture à fresque. Pour seule preuve, je voudrais que vous lussiez une de ces lettres que la

femme créole, nouvellement arrivée à Paris, écrit à ses amies d'outre-mer, pour leur dépeindre tout ce qu'elle a visité, admiré, senti.

Elle a le caractère naturellement doux, elle ne s'en dépouillera d'abord qu'avec dignité; mais si vous irritez trop fortement son organisation sensitive, elle éclatera comme la foudre; puis bientôt elle reprendra sa première douceur, et ira même jusqu'au regret et au repentir sur les effets de son emportement.

Elle a encore, plus que l'homme, le cœur bienfaisant, porté à la pitié et à la compassion; elle a une larme et une aumône pour toutes les infortunes; elle est expansive, communicative, trop même, eu égard aux mœurs de Paris. Si elle est mère, elle idolâtre ses enfans, elle en est l'esclave; elle en fait son rêve, son bonheur, s'ils tournent à son gré; s'ils trompent son espoir, elle se décourage et s'abat facilement, tant elle les aime! Elle a des entrailles même pour les enfans des autres. J'en ai vu une détourner le visage en rencontrant sur son passage ces petits êtres que cette femme aux cheveux rouges, avec sa tunique rose à paillettes et son corsage vert, traîne après elle, et qui, à son exemple, font tours et cabrioles au son d'une grosse caisse et d'une clarinette. Vous avez dû, une fois au moins, vous arrêter au coin d'un carrefour pour les voir élevés à l'extrémité d'un bâton ou supportés en pyramide, et par rang de

taille, sur les mains et la tête d'un homme grand et sec. Elle ne crut pas pouvoir donner une meilleure leçon à ses enfans, à elle, que de leur dire que s'ils n'étaient pas sages et dociles, le bon Dieu les rendrait comme ceux qu'ils avaient vus, n'ayant ni père ni mère pour les soigner et les caresser.

Si elle a toute la faiblesse et toute la tendresse de la mère, elle possède aussi toute la fierté et toute la dignité de la femme, et cette fierté même, chez la créole, s'efface rarement en présence de la coquetterie, cette essence de toutes les femmes qui ont vécu et qui vivront, chez toutes les nations. Dans la conscience de ce qu'elle est, aucune position, aucun rang ne lui semble trop élevé : vous la diriez faite pour la grandeur, et déjà l'une d'elles s'est assise sur un trône impérial.

Si vous assistez l'hiver à l'une de ces soirées de la rue Napoléon, de la rue Saint-Lazare ou de la rue de la Ferme-des-Mathurins, soirées enivrantes où l'on respire une douce atmosphère de parfums et de fleurs, vous trouverez sûrement là des femmes créoles. Si vous aimez la danse, invitez une créole; elle danse délicieusement : si la valse vous plaît, retenez-la vite; elle valse à ravir; la créole aime la valse, la valse rapide, emportée, éblouissante; c'est sa passion. Si vous voulez la voir, allez encore le dimanche, vers une heure et demie ou deux heures, à la porte de l'Assomption : elle vient d'entendre la messe dans cette petite église si informe

et si moderne à l'extérieur, mais si riche et si ornée à l'intérieur.

Les jeunes créoles élevées dans les pensions et les couvens de Paris vont pour la plupart se marier aux colonies, et ce n'est que par la suite qu'elles reviennent dans la capitale avec leurs maris. Du fond de mon cœur, je ne crois pas qu'il y ait de femmes plus capables qu'une jeune créole de faire le bonheur d'un mari qui saurait la diriger. C'est une cire blanche et rose que l'on façonne à toutes les qualités, à toutes les vertus ; elle en porte presque toujours le germe qui ne demande qu'à être habilement développé ; et son naturel si heureux brave même quelquefois le défaut d'éducation, une mauvaise direction, de fâcheux exemples, l'indifférence, et sort victorieux et rayonnant de tous ces dangers qui l'accablaient. Ne vous arrêtez pas à cette timidité qui semble glaciale, à cette immobilité pudique, à ce silence prolongé : dès qu'elle se sentira quelque droit d'ouvrir la bouche, aussitôt qu'elle apercevra autour d'elle l'indulgence et la bienveillance, il s'opérera en elle un merveilleux changement. Dans sa jeune ame, cultivée avec discernement, vous verrez éclore des pensées fraîches et naïves ; vous admirerez la justesse de son jugement et de ses prévisions ; son cœur, débordé de sentimens délicats, élevés, s'épanchera dans le vôtre ; elle vous interrogera avec ses grands yeux pleins d'expression ; elle vous

demandera aide, appui pour son inexpérience dans le monde; elle vous demandera lumières pour diriger sa craintive conscience au milieu de l'obscurité et de la confusion des idées et des croyances; elle vous demandera confiance et protection contre la malignité et la séduction. Oh! alors, si vous êtes destiné à être son protecteur sur la terre, vous pouvez en faire une mère éclairée, tendre, dévouée, une femme aimante, passionnée, ornée d'une douce et sincère piété; vous pouvez la parer de tous les diamans de la vertu, vous pouvez en créer une femme parfaite.

Qui que vous soyez, si jamais il vous est donné de rencontrer sur le chemin de votre vie le reflet d'une de ces femmes que les poètes ou les romanciers ont conçues dans un moment d'extase et de bonheur, créations enchantereses et idéales, sous la forme de Julie, Malvina, Clarisse, dites et soutenez que ce doit être une créole.

Quant à moi, j'atteste que les deux plus belles femmes que j'aie encore rencontrées dans Paris, sont deux créoles.

SIDNEY DANEY.

LA MODE A PARIS.

I.

Le *mot* court les rues sans que la *chose* soit comprise. Porter des vêtemens de telle forme, de telle étoffe, de telle couleur; se coiffer de telle façon; se botter de telle autre; aux yeux des gens superficiels, voilà la mode! erreur. Bien qu'Ulhendorf ait fourni l'habit, Ashley la chaussure, Valker les gants, Bandoni le chapeau, on peut être encore un personnage fort disgracieux, fort emprunté, fort maussade, fort peu à la mode. C'est que la mode a d'autres exigences que celles dont se prévaut la vanité du tailleur, du coiffeur ou du bottier. Dans son acception rigoureuse, mode signifie manière d'être, du substantif latin *modus*. Donc,

être à la mode implique la nécessité de conformer ses gestes, ses parolcs, son maintien, son costume, aux goûts et aux prédilections du monde ; ainsi le vêtement n'est qu'un accessoire. Puis, comme le monde goûte de préférence ce qui est bien, il appert, à mon avis, que la mode doit être le culte du beau, la science des convenances, l'art de se dégrossir, de se polir, de se perfectionner.

Examinée sous cette face, la mode serait la chose la plus attrayante, la plus utile, la plus admirable qui se pût trouver. Mais à Paris moins qu'ailleurs, on ne doit compter sans la sottise, et, sauf de rares exceptions, homme à la mode est devenu synonyme d'homme ridicule.

Ce sont les gens ridicules au point de vue de la mode que je vais disséquer ici. Les uns, sous prétexte de s'en constituer les chevalicrs errans, se livrent à de perpétuels attentats contre la décence et le bon ton ; les autres, sous la forme du dédain et du mépris, ne sont ni moins odieux, ni moins absurdes. Le sujet se divise par conséquent en deux classes de coupables : 1°. « coupables par exagération et sottise ; 2°. coupables par insouciance ou par système. » Pour ceux-ci comme pour ceux-là, point de quartier !

Abordant les variétés de la *première classe*, et mesurant la portée de chacun autrement qu'à la longueur du gilet, au drap de la redingote ou au nœud de la cravate, je donnerai en outre une idée



du langage, des habitudes et des manies de ces barbares civilisés, de ces ilotes intellectuels.

II.

En première ligne, au sommet de l'échelle, le *fashionable*, importation britannique, à qui les travers nationaux ne suffisent pas. Son signalement est invariable : il porte des favoris en collier et des gants blancs, toujours des gants blancs. Ses vêtements sont taillés dans le dernier genre, le genre extra-burlesque. Il a les flancs coupés, la taille emprisonnée ; c'est un mannequin de fripier. Il ne va nulle part sans éperons ; l'éperon constate son identité : c'est sa médaille, son passeport. Il tient, quand il marche, ses bras en équerre et calcule ses moyens de séduction d'après l'ouverture de l'angle qu'il décrit avec les coudes. Il n'a jamais compris qu'un homme qui se respecte pût avoir de bons yeux : aussi le lorgnon est-il le meuble le plus indispensable de sa toilette. Après le lorgnon, les bottes vernies et le pantalon à guêtres; après tout cela, l'absence préméditée du col de chemise.

D'ordinaire on salue en baissant la tête; pour lui, c'est une façon trop bourgeoise. Il combine simultanément une brusque retraite d'épaules et un avancement de cou suivis d'oscillations sacca-

dées : voilà sa manière ; il la tient pour délicieuse : à chacun son goût.

L'outrecuidance du fashionnable se révèle partout incessamment, indéfiniment ; mais c'est au théâtre, dans les loges d'avant-scène, qu'elle est flagrante, nauséabonde, intolérable. Il n'est pas venu pour entendre, encore moins pour laisser entendre les autres : il est venu pour poser, se carrer, se pavaner, faire la roue ; et il fait la roue, se carre, se pavane. Au travers d'une scène pathétique, quand tous les mouchoirs sont trempés, il se prend à lancer une impertinence ; puis il éclate de rire, gesticule, envoie des baisers aux figurantes, trouble les acteurs et irrite le parterre, qui crie : A la porte ! Oh ! alors, ce n'est plus de la gaîté, c'est du délire qui saisit le fashionable : il se roule, il se tord, car la salle entière a les yeux sur lui. Durant l'entr'acte, pour ne pas déroger dans l'opinion des loges et de la galerie, il avale bruyamment des glaces ou se gorge de champagne. Quel homme charmant !

Il parle beaucoup ; mais a-t-il jamais jeté une once, un gramme d'idée dans la circulation ? Sa prodigalité ne va pas jusque là. Il parle très haut, à cette fin que les voisins ne perdent rien du parfum de son jargon. Il met à divulguer ses turpitudes autant de zèle qu'un autre à les voiler. Il faut absolument que vous sachiez que son alezan faillit se couronner hier sur le pavé ; que Crémieux



lui offrit de troquer un gris-pommelé contre son bai-brun anglais ; que la petite Julie lui a donné rendez-vous, que... que... etc. Puis il s'interrompt pour crier à ses amis : « Savez-vous les nouvelles du jour ? » Ici, vous prêtez l'oreille croyant apprendre quelque chose d'intéressant.

« Eh bien ! Ernest s'est brouillé avec la grosse » Pauline ; il entretient le *Léopard !* A propos j'ai » vu le *Tigre*, et je déclare qu'il est décidément » fort *distingué*, infiniment *supérieur !* » — Vous ne comprenez pas ? je le crois bien ; le *Léopard*, c'est une femme ; le *Tigre*, c'est une femme. L'année dernière, ces deux femmes galamment baptisées de noms d'animaux eussent été *ravissantes*, *délirantes*, *renversantes*, *colossales*, *pyramidales* et même assez *pures ;* mais, que voulez-vous ? l'épithète est fugitive et l'adjectif éphémère.

De quoi vit le fashionable ? a-t-il des rentes sur l'état, des fermes au soleil, des capitaux en circulation ? question embarrassante. Interrogez-le, il vous dira : « *Je suis dans les affaires.* » Quelles affaires ? nul ne le sait ; et pourtant le fashionable roule calèche et tilbury ; ses chevaux sont rapides, fringans, bouillans d'ardeur ; aux promenades de Longchamp, les connaisseurs admirent son attelage, alors qu'il fend l'air, le fashionable, ayant à ses côtés une femme empanachée de plumes qui flottent au gré du vent. Ou je me trompe fort, ou ces mots : *Je suis dans les affaires* ont une grande

latitude ; il signifient le plus souvent : « Je tourne » les rois à l'écarté. — J'ai trouvé l'occasion de » prêter à un fils de famille 10,000 francs, dont » 20 francs 10 sous payés en argent, et le reste » en cirage, cercueils, jouets d'enfants, etc. »

Et voilà comment le fashionable est *dans les affaires*.

Sa vie, du reste, est toute extérieure, toute au dehors. Il ne hante que les mauvais lieux, les *divans*, les réunions équivoques, les sociétés suspectes. C'est une de ces plantes vivaces et filandreuses qui s'embarrassent dans vos jambes en plein champ, mais dont les bonnes terres et les enclos bien cultivés sont vierges.

III.

Dans la sphère de sottise et d'imbécillité que je dois parcourir, le fashionable occupe le pôle arctique ; le pôle antarctique est habité par le *crétin* de la mode, autre variété de la même classe. Pour celui-ci chaque objet n'a qu'un sens matériel, une valeur intrinsèque. Il ne vous accoste jamais, sans tâter le drap de votre habit ; il vous décoiffe en pleine rue pour souffler sur les poils de votre chapeau, et termine son examen par ces mots sacramentels : « Mon chapeau est plus beau que le vôtre » et il me coûte moins cher ! »

Là-dessus, il se découvre et vous met sous le

nez un gros et lourd bastion figurant à merveille un tuyau de poêle. — « Et votre redingote, mon cher ?
» mais vous êtes donc fou ? c'est encore un fameux
» farceur que votre tailleur ! il ne se ruine pas en
» étoffe ! mais c'est trop court ; il n'y a pas une aune
» de drap dans une redingote pareille. » — Regardez-le dans ce moment : vous verrez battre sur ses talons deux longs pans de laine sans tenue, sans grâce, ramassant plus de crotte qu'un tombereau de l'entreprise des boues. Ce qui n'empêche pas qu'il vous plaigne et vous méprise, l'honnête crétin, de porter des vêtemens plus commodes et plus élégants que les siens.

Entre autres sottises, le crétin a la prétention d'être grand connaisseur en toutes choses. Lui seul flaire les *bons endroits*, comme il dit ; lui seul jouit de tout au prix coûtant. Il dîne avec trente sous bien mieux qu'un autre avec dix francs. Essayez de son traiteur : il vous présentera ; vous n'en serez pas fâché, parole d'honneur. Et pour vous décider il dresse un menu, l'additionne, compare, calcule et s'épuise à démontrer qu'il s'agit au moins pour vous d'un bénéfice de trois francs par mois ! Garez-vous de ses bizarres séductions si vous tenez à conserver votre habit sans tache et votre estomac sans colique ; car l'un et l'autre courraient de grands risques dans les bouges humides, sombres et mal propres où ce racoleur pousserait votre imprudent appétit.

Le crétin gîte communément dans un quartier populeux, au troisième étage d'une maison sans portier. Son allure est pesante et son faux col démesuré; il se croirait immoral, impie, athée, s'il sortait le dimanche et les jours fériés autrement qu'en habit noir, en cravate blanche et en gilet chamois. Il a des socques avec une grosse figure empourprée, préfère de beaucoup les souliers aux bottes, ignore l'usage des sous-pieds, retrousse son pantalon quand il fait de la boue et couvre son chapeau d'un mouchoir s'il survient une averse. Sa profession est agent d'affaires, architecte ruiné ou bien employé de la caisse hypothécaire.

Lui aussi, il a son patois. Par exemple : il est sur son *trente-deux;* il a le chapeau numéro *un;* il distille la fine plaisanterie, vante ses fins bas de soie, son fin parapluie; va prendre la fine demi-tasse et n'oublie pas de parler de son fin louviers. Bref, tout est *fin* dans son langage; que n'en puis-je dire autant de son esprit?

IV.

Voici l'*acéphale.* Attention au roi, au sultan du mauvais goût. C'est l'opposé du crétin et son ennemi personnel. Tandis que l'un s'en tient exclusivement à la cravate blanche et à l'habit noir, l'autre étale une profusion de couleurs, une discordance d'étoffes, une exagération d'ornemens à



vous donner le vertige : il entasse pêle-mêle le vert sur le bleu, le bleu sur le jaune, le rouge sur le blanc. C'est un monceau indigeste de soie, de velours, de gances, de chaînes en similor, de lorgnons en cuivre doré, que sais-je ? D'ordinaire, l'acéphale est arrivé de St-Amand, de Guéret ou d'Issoire pour faire son droit. Il a ouï dire à Issoire : « Oh! Paris est une ville étonnante! il y a » bien peu de villes comme Paris, en France, c'est » un fait. —Il ne faut pas être manchot pour se » retrouver dans Paris ; et puis les Parisiens ! oh, » oh! les Parisiens ! à côté d'eux, vous auriez dia» blement l'air provincial ; ah ! ah ! »

« Parlez pour vous » se dit l'acéphale, « mais » moi! nous verrons ! »

Sur ce, à peine débarqué des diligences Laffitte et Caillard, il est préoccupé d'une idée fixe, torturé par une passion malheureuse, celle d'être pris pour un Parisien, d'avoir bon ton, d'être à la mode. Vite il se débarrasse des hardes issoiriennes et fait peau neuve. Quelle peau ! Porte-t-on des chapeaux pointus ; il se coiffe, lui, d'un pain de sucre. La redingote *dos de hanneton* est-elle en vogue ; il endosse un morceau de drap écarlate doublé de soie blanche. Il dépouille les fripiers du Palais-Royal, car c'est au palais-Royal qu'il vient rebondir, de tout ce clinquant d'oripeaux disparates dont ils bariolent leur devanture. L'acéphale consomme à lui tout seul cette masse de gilets

tramés d'or et de soie qui servent d'amorce à l'ébaubissement des niais. Affublé de son nouveau travestissement, armé d'une badine en fer creux, l'acéphale est à garder sous verre ; il se contemple, il se retourne, il se suffit à lui-même, il se met à la fenêtre pour se voir passer.

Ce n'est pas tout. Les Parisiens grasseyent en parlant ; l'acéphale gazouille, et ce gazouillement frelaté d'accent auvergnat ou berrichon ne laisse pas de former un idiome très harmonieux. Sa méthode est de n'admirer rien et de déprécier tout. Montrez-lui un monument curieux, un édifice grandiose ; il répond d'un air goguegnard : « Connu, mon cher ! » ou bien : « Je sors d'en prendre. » Racontez-lui un beau trait, il vous coupe la parole ; « Dites donc ? — Quoi ! — Vous voyez bien ce monsieur qui passe, il a mille écus à manger par jour ! » Vous haussez les épaules. Il ajoute : « Regardez cet hôtel ; eh bien ! je donnerais dix francs de bon cœur pour qu'il fût à moi. »

Imaginez-vous quelque chose de plus fastidieux qu'un pareil animal ?

V.

Ici, changement à vue. Le théâtre représente un salon. Suivez la direction de mon doigt : vous avisez d'ici ce gros homme à la face grasse et lymphatique, au ventre pendant en vessie, à la



jambe grêle et torse, qui se traîne mollassement, comme un canard, les pieds en dehors. Eh bien! ce gros gaillard-là, parodie de Silène, il se vante de jouir d'une taille svelte et d'une santé délicate. Narcisse prosaïque et butor, il s'est fait un culte de lui-même, de ses grosses joues, de ses gros flancs; il s'accable de respect et de flanelle, d'admiration et d'étoffe ouatée. Il ne touche pas à ses mains de peur de les gâter, il ne va qu'en voiture dans la crainte de causer du mal à ses pieds.

Inhabilement, stupidement luxueux, il se barde de joaillerie; il ne manque jamais de vous offrir de la poudre de rose dans une boîte d'or surchargée de brillans. A chacun de ses doigts deux bagues, dans chaque bague des cheveux; cheveux de toutes couleurs, symbole chimérique de ses bonnes fortunes, et dont son coiffeur a sans nul doute fourni les échantillons. Du reste, faquin, mimant le baronnet ou le marquis, endurci, coriace aux dédains, il mange familièrement dans la main de tout le monde; il refait le même bon mot jusqu'à six fois dans la même soirée, en rit jusqu'à douze fois, et se flatte d'être homme à la mode. Pauvre zoophite!

C'est là un type du fat, de l'automate, du petit-maître, mais non pas un type unique sans concurrens ni rivaux. Il est des petits-maîtres tellement absorbés dans la préoccupation de leur toilette, si profondément plongés dans les abstrac-

tions d'un nœud de cravate, d'un bouton de chemise, d'une touffe de cheveux, qu'une révolution les coudoierait sans distraire leur esprit de son idée fixe, si toutefois le mot *esprit* peut s'employer en parlant d'eux. Les désastres politiques, l'insurrection et la guerre les trouvent impassibles; mais un pli de gilet les désespère et les rend fous. Une bévue de tailleur leur cause des insomnies, mais ils ronflaient en juillet 1830. Hommes végétaux à qui Dieu, dans un instant d'oubli, ne donna que la place d'un cœur, que l'enveloppe d'un cerveau!

J'en sais un, le Napoléon de son espèce, que je vois d'ici : sot luxorique, montre à ressort, curiosité incomparable! Il a choisi pour théâtre ordinaire de ses ridicules le foyer de quelques-uns de nos théâtres : tous les soirs, il y joue gratis la pantomime du *Glorieux*. Daignez le contempler : il s'avance à pas cadencés; quelle prestance, quel maintien, quelle rayonnante satisfaction de lui-même! Il s'approche d'une glace, et caresse son image; il minaude, et se fait la cour. Diable! l'économie de sa cravate a souffert une imperceptible avarie; il la répare avec précaution, du bout des doigts, en amant discret. Allons! adore-toi, grand homme! de face d'abord, puis de trois-quarts, puis de profil. Mais que vois-je, bon Dieu! un poil de favoris qui s'insurge, une mèche rebelle au fer! Vite le petit peigne. Très bien! Examine ta

redingote maintenant! Comme elle va! quelle grâce! voici un pli pourtant; boutonne-toi : c'est mieux. Assieds-toi, étale tes pieds, allonge tes jambes, fais des envieux, et puis, encore un petit coup-d'œil à la glace; une main sur ta hanche, l'autre au menton. Oh! ainsi posé tu es magnifique, tu es sublime! Arrive au dénouement, illustre comédien. Tire ton mouchoir de batiste, parfumé d'ambre, donne-toi de l'air *piano*, *pianissimo*, de peur d'incommoder ton visage. Effleure amoureusement ta peau, de peur de l'offenser. C'est cela. Maintenant, va te montrer ailleurs, automate idiot, et fais-toi payer. On paie pour voir des bêtes moins curieuses.

VI.

Nous avons fourni des spécimen de la *première classe* des individus qui étouffent la mode à force de caresses. Passons à la seconde, aux individus qui l'insultent par insouciance, ou qui la foulent aux pieds par principe et par manie.

Cherchez parmi vos connaissances, vous y trouverez certainement l'homme dont je veux vous parler. Il est débraillé dans sa mise, décousu dans ses manières et incohérent dans ses paroles. Vêtu comme tout le monde, il ne ressemble à personne. Il marie ensemble cravate sale et linge blanc, habit neuf et pantalon troué. Il n'y eut jamais

contact, même indirect, entre une brosse et son chapeau. Aujourd'hui bien peigné, demain inculte et le visage terreux; badinant, folâtrant avec un seul gant; l'autre fut perdu le jour qu'il acheta la paire, il y a deux mois. A sa jambe droite, un sous-pied; rien à la gauche, faute d'un bouton qu'il ne fera point replacer. Toujours moucheté, zébré d'éclaboussures, quelles quo soient les conditions atmosphériques.

Cet homme, c'est un *badaud*. Chez lui, le physique est le symbole du moral; il mâchonne des mots sans idée, éternue des phrases sans liaison, tousse des syllabes, et rien de plus.

Je suppose qu'il rencontre dans la rue un ami qu'il n'a pas vu depuis long-temps. En l'apercevant, il lève les mains en l'air avec une explosion de voix : « Tiens, tiens, tiens, vous voilà? mais vous n'êtes donc plus à Bourges? (Formule du badaud, pour demander : *Depuis quand êtes-vous à Paris?*) — Mais apparemment. — Ah! ce pauvre Agénor, va! je suis bien aise de vous voir, parole d'honneur. — Et moi aussi, mon cher. — Comment allez-vous? Que dit-on de neuf, là-bas? Que faites-vous maintenant? toujours dans l'instruction publique?... Ah, ah!...— Non, je suis journaliste. — Tiens, tiens, tiens, vous êtes journaliste!... ah, ah... vous êtes journaliste... ah! oui-dà... allons, tant mieux... tiens, tiens, ce diable d'Agénor qui est journaliste!... ah... ah!... »

En ce moment plusieurs voitures se croisent, les passans refluent sur le trottoir; les deux interlocuteurs sont éclaboussés, heurtés, ballottés; le badaud prend son ami par le bras et le pousse sous une porte cochère; la conversation continue.

« Ah, ah! vous êtes journaliste, tiens, tiens; et depuis quand? — Depuis six mois. — Tiens, tiens... ah... ah! oui-dà... très bien, parfaitement bien. »

Ici une pause, le badaud creuse le pavé du bout de sa canne; il trace une ligne, en rond, un triangle, que sais-je? et de temps en temps il répète d'un air préoccupé : « Ah, ah! oui-dà, vous êtes journaliste! » L'autre veut partir. « Restez donc encore, mon cher, nous ne *causons* pas si souvent! »

Ici, recrudescence de lignes, de ronds, de triangles, et de l'interjection ah, ah!

Enfin, le badaud tiraille sa victime, lui demande son adresse, l'accable de poignées de main, et s'enfuit, enchanté de l'avoir rencontré et d'avoir *causé*.

L'entrevue a duré trois quarts d'heure! jugez!

Si le badaud vous rend visite, c'est bien pis, ma foi! après trois heures d'importunité, après avoir fait l'inventaire de tous vos meubles, s'être enquis du prix, de la qualité, de l'usage de chacun d'eux, il tire sa montre et vous dit : « Diable! je me sauve, il est tard, et je suis très pressé. » Il

se lève alors, prend son chapeau, l'ôte, le remet, répète cinquante fois : « Je vais vous souhaiter le bonsoir », se rassied, cherche sa canne, fait des passes contre un fauteuil, fredonne, bat de la caisse sur votre cheminée, bâille, s'étend et ne part définitivement qu'au bout de six heures. Ouf! que le diable l'emporte!

A tout prendre cependant, le badaud est d'un naturel moins malfaisant que le *gladiateur.* J'appelle ainsi l'épileptique, l'enragé qui, non content d'être inculte lui-même, se livre à de perpétuels attentats contre la mise et la toilette d'autrui; dont la pantomime furibonde se traduit en exercices stratégiques; qui ponctue sa narration par un coup de coude, et, pour peu que vous sembliez inattentif, dénoue votre cravate, la renoue, boutonne votre habit, le déboutonne, le reboutonne, épile votre barbe, nettoie vos ongles, et ainsi de suite.

VII.

Il s'agit cette fois des ennemis jurés de la mode, de ceux qui l'outragent avec connaissance de cause, préméditation, circonstances aggravantes, etc.

Si la question m'était soumise, à moi juré, j'enverrais au bagne ces prétendus esprits forts, ces philosophes ratés, ces Diogènes d'estaminet et de mansarde, qui, se raidissant, s'acharnant contre



toutes convenances, portent crânement un défi au bon ton, aux coutumes, aux usages reçus.

Quelle indulgence mérite, je vous prie, ce drôle impudent qui trouve que la propreté est un abus, le vêtement un préjugé, le linge une utopie ; qui tient à honneur d'être sale jusqu'au dégoût, répudie la chemise et soupire après l'instant d'abjurer l'habit ? Tel est cependant le cas du *cynique*. Il professe pour les gens qui se font la barbe et se lavent les mains un mépris indicible.

Les soins hygiéniques dénotent, à l'entendre, un petit esprit, une intelligence racornie par la civilisation. Voyez-le, lui, l'homme complet, l'homme au vaste cerveau, l'homme des premiers âges : il est râpé, souillé, raffalé, graisseux, délabré, mais libre des préoccupations de notre chétive nature. Il vit en sage. Sage est ici synonyme de brute.

Son abord infect donne des nausées ; vous rougissez de honte s'il vous accoste, d'indignation s'il vous tend la main ; n'importe : il vous tient et ne vous lâchera pas : subissez-le, victime. Point d'efforts pour le fuir, ils seraient inutiles : vous voilà cloué au pilori ; buvez l'ignominie, savourez-la. Le butor tire gravement une pipe de sa poche, la bourre, bat le briquet, aspire, et vous inonde de bouffées de tabac. Chemin faisant, il vous offre un petit verre, sans façon, sur le comptoir. Vous refusez ; il se moque de vous, vous traite d'*homme*

à préjugés, de *personnage délicat*, débite force morale sur le respect humain, et termine en pariant qu'il vous fera manger des pommes de terre frites, pour commencer votre éducation. Récriez-vous tant que vous voudrez, il n'en aura pas le démenti, il court droit à la poêle où frémit dans les flots d'un beurre rance son mets de prédilection. Si vous n'avez dans cet instant la présence d'esprit de vous esquiver, vous êtes perdu.

La marque est rayée de nos lois; mais la compagnie d'un pareil fléau subsiste, il y a plus que compensation.

Le lendemain quelqu'un vous dit : « Quel était ce mendiant avec qui vous cheminiez hier? comment osez-vous hanter de telles gens? » C'est fort agréable en vérité!

VIII.

Reste, pour clore la liste, à vous signaler deux autres personnages, tous deux contempteurs du présent au profit du passé; ils diffèrent pourtant touchant les dates. Celui-ci veut ressusciter le costume de la Convention : il étale un frac à larges revers, un gilet à pointes démesurées, et son épaisse cravate lui fait sept fois le tour du cou. Moquez-vous de sa mascarade, il vous traitera de muscadin, de mauvais citoyen. C'est un novateur, un réformateur, qui fait marcher de front le pa-

triotisme et le ridicule : il est timbré, voilà tout.

Pour celui-là, c'est différent : il veut du moyen âge à tout prix. Tantôt il se rase le crâne comme un mignon d'Henri III, se revêt d'un pourpoint, et frise sa moustache ; tantôt il aplatit sur ses joues de longs cheveux gras, comme un varlet. Son menton se hérisse d'un poil touffu aiguisé en pointe, et son allure mime l'allure d'un soudard ou d'un mauvais garçon ; c'est un *artiste*. Artiste ! en quoi? comment? Artiste, parce qu'il exècre le *bourgeois*, l'*épicier;* artiste parce qu'il abomine David, Racine, Corneille et *tutti quanti*. Du reste, de ces artistes-là, j'en connais deux particulièrement : l'un est garçon apothicaire, ce qui n'empêche pas son *cœur d'homme de battre dans sa poitrine;* l'autre est commis-libraire, ce qui ne l'empêche pas d'expédier à ses correspondans la *Henriade* et les Satires de Boileau. Après cela, fiez-vous à l'apparence et aux surnoms.

Il y aurait bien d'autres sots à mettre en scène ; mais comme leurs ridicules sont moins tenaces, leur sottise moins flagrante, je m'en abstiendrai.

Pour terminer, je dirai seulement : si vous voulez être à la mode, commencez par ne ressembler à aucun de ces gens-là. Quant au reste, suivez votre inspiration ; c'est un guide meilleur que les meilleurs conseils. Observez aussi les femmes, professeurs émérites en fait de tact et de convenances ; adaptez votre manière d'être à leurs goûts, à

leurs préférences : il n'est pas de thermomètre plus infaillible. Leur organisation est si complète, il y a dans leurs impressions tant de délicatesse et de mobilité, qu'elles devinent et saisissent en quelques heures ce qui nous coûterait à nous de longues années d'efforts et d'études. La mode est leur premier besoin ; leur vie, leur avenir, leur bonheur se résume dans cette pensée : charmer et séduire. Eh bien ! voyez comme cette pensée se reflète dans les nuances si variables, dans les phases si fugitives de la mode. Voyez-la, cette pensée, se faisant tour-à-tour nœud de rubans, gaze légère, couleur tendre, manche à gigot, corsage à la Marie Stuart ; voyez-la se formulant en longues tresses de cheveux, en guirlandes de fleurs, en mantille, en bibi, en manchon, en fourrures. La parure d'une femme contient plus d'idées que le plus gros livre ; elle a son langage à elle, langage mystérieux et poétique qui déjoue l'érudition de l'Institut, mais que l'homme de tact est habile à saisir.

Soyez donc d'abord homme de tact et vous serez bientôt homme à la mode, dans la bonne acception du mot.

CHARLES BALLARD.

MONTFAUCON.

N'achète pas ce cheval, et pour cause;
Tu t'en mordrais les pouces tôt ou tard.
PIRON. *Le Cordelier cheval.*

Sur une éminence, entre le faubourg Saint-Martin et le faubourg du Temple, s'élevait un haut massif de maçonnerie surmonté de treize piliers de fortes pierres; ces piliers supportaient de grosses pièces de bois auxquelles pendaient des chaînes de fer liant les cadavres des criminels exécutés dans ce lieu ou dans la ville.

Le vent agitait sans relâche, le long de ces piliers, cinquante à soixante corps mutilés, corrompus, desséchés.

On voyait aux environs de jolies maisons de campagne appartenant à des riches, et de nombreuses guinguettes, rendez-vous des plaisirs du pauvre.

Une large rampe conduisait à ce monument funèbre; une porte solide en fermait l'entrée. On tremblait qu'un parent, un ami, ne vînt détacher quelqu'un de ces tristes restes pour lui donner la sépulture.

Telles étaient les fourches patibulaires de Montfaucon, restaurées fort chèrement, et souvent à leurs frais, par de nobles seigneurs qui exhalèrent leur dernier soupir sur cet étroit théâtre des destinées humaines. On cite, entre ces illustres pendus, neuf ministres des finances.

Depuis long-temps le gibet de Montfaucon n'existe plus. Son emplacement est couvert par une voirie où se font les opérations de l'écarrissage et le dépôt des immondices de Paris : lieu d'horreur autrefois, lieu de dégoût aujourd'hui : on y pendait jadis les hommes, on y abat maintenant les chevaux......

Le local consacré à cette opération est le point culminant de la voirie; il se trouve hors de Paris, à 500 mètres du bassin de La Villette et de la barrière du Combat, à 2500 mètres de la butte Montmartre, qu'on aperçoit dans la direction de l'Ouest. Son élévation est de 36 mètres au-dessus des eaux de la Seine, 10 mètres au-dessus du bassin de La Villette, 46 mètres au-dessous des hauteurs de St-Chaumont, auxquelles il est appuyé; il domine le sol le plus exhaussé de Paris, et même le sommet de la plupart de ses édifices.

A droite, l'écarrisseur Dusaussois a porté son industrie ; à gauche, plusieurs de ses confrères exercent la leur. Dusaussois possède une allée plantée d'arbres, une cour pavée, un puits, plusieurs bâtimens, et un fondoir si obscur, qu'il y faut un lampion en plein jour ; ses constructions sont closes de murs et de portes. Il abrite encore sous son aile les deux ménages d'un ouvrier anachorète et d'un fabricant de boyaux.

L'autre établissement n'offre aucun asile aux travailleurs ; ils y sont exposés à toutes les intempéries de l'air. Le sol y est jonché de pans de murs que des myriades de rats ont rongés et abattus.

Ces murs sont remplacés par des monceaux de carcasses et de débris qui forment digue et retiennent dans leur bassin les matières stercorales provenant des fosses de Paris. Sans cette digue, la cour serait submergée, car son niveau est au-dessous de celui du bassin.

Comme il n'existe aucun puits dans ce clos, il ne peut jamais être lavé ; on n'y trouve ni seau, ni vase pour y amener et conserver l'eau. L'étranger qu'y attire une expérience de physiologie ou d'anatomie pathologique, n'en obtient qu'à prix d'argent pour se laver les doigts, et on la lui porte dans un gros intestin de cheval lié par un bout.

Les pans des murs qui jonchent le sol proviennent d'un établissement considérable dont un

nommé Charois fut le fondateur. Cet homme n'avait jamais perdu de vue Montfaucon; il avait acquis dans le métier d'écarrisseur une fortune immense. Il a laissé un nom par le luxe qu'il affichait; sa table était richement servie. Il convoitait la société des savans et des littérateurs. On a vu sa veuve à une distribution de prix de l'École vétérinaire d'Alfort, attirer tous les regards par l'éclat de sa parure et la valeur des diamans qui scintillaient à ses doigts.

On transporte à Montfaucon des chevaux morts; on y amène des chevaux vivans.

Les chevaux morts sont chargés sur des charrettes de forme particulière, montées sur deux roues peu élevées, et munies, à leur partie postérieure, d'une espèce d'avance qui leur permet de toucher la terre. A l'aide d'un treuil semblable à celui de nos haquets, et d'une corde passée dans la queue de l'animal au moyen d'une incision, une seule personne peut hisser facilement dans la charrette le plus fort cheval. Il n'y en a ordinairement qu'un; on en met deux quand ils sont de petite taille.

C'est ainsi qu'on les rencontre tous les jours dans Paris, sans que les charrettes soient couvertes, et souvent sans qu'on ait eu la précaution d'y faire entrer tout le corps de l'animal.

Les écarrisseurs donnent une prime à l'homme qui vient leur déclarer l'existence d'un cheval

mort dans une maison; ils s'y transportent à l'instant et achètent 10 ou 15 francs, quelquefois davantage, la permission de l'enlever. En général ils en tirent un meilleur parti que de ceux qu'ils abattent.

Quand un cheval expire sur le pavé de Paris et qu'il est abandonné par son maître, la police le fait enlever peu de temps après qu'elle en a reçu la déclaration. Rarement il y reste plus de dix à douze heures, à moins qu'il ne donne lieu à quelque poursuite judiciaire.

S'il est un spectacle pénible, c'est celui de ce bel animal, notre compagnon fidèle de plaisir, de travail, de voyage et de guerre, qui, cassé, vieux ou infirme, et ne pouvant plus rendre de services, est abattu par l'homme qui, dans sa froide ingratitude, spécule jusque sur ses dépouilles. On voit les chevaux arriver au clos par bande de douze à vingt, attachés l'un à l'autre avec de mauvaises cordes et pouvant à peine se soutenir.

Introduits dans ces lieux, on leur coupe la crinière et les crins de la queue; on les accumule dans une étroite écurie où ils sont tellement serrés les uns contre les autres, qu'il leur est impossible de faire le moindre mouvement. Il n'existe d'écurie que chez Dusaussois; dans l'autre clos, ils restent en plein air. Et où les attache-t-on? aux carcasses d'autres chevaux écorchés peu de jours auparavant; ce faible poids suffit pour les retenir: car

ils n'ont pas mangé depuis long-temps et ils peuvent à peine se traîner. Souvent ils périssent spontanément sur le lieu même ; la faim qui les tourmente est quelquefois si pressante, qu'on en a vu, devenus carnassiers, dévorer les débris de leurs semblables.

Le nombre des chevaux conduits à Montfaucon est grand en toute saison, mais principalement à l'entrée de l'hiver, où les paysans qui les ont épuisés pendant l'été, ne pouvant plus les nourrir avec avantage, s'en défont dans les marchés. Les écarrisseurs en envoient acheter à Essonne et à Fontainebleau, où on les paie jusqu'à 5 francs dans le premier lieu et 4 dans le second. Leur transport ne coûte rien : sans frais, sans nourriture, ils se traînent péniblement dans le clos où ils vont être abattus.

Quel est le nombre de chevaux amenés morts ou abattus dans une année au clos d'écarrissage ?

Le premier travail sur cet objet est dû au ministre Necker : on estimait alors le nombre des chevaux écorchés dans les divers chantiers de Paris et des environs à 25 par jour, ce qui faisait 9,125 par an. Une commission d'hommes de l'art, nommée du temps de M. Delavau, et composée de MM. d'Arcet, Huzard, Rohault, Damoiseau, Parton et Parent-Duchâtelet [1], comptait, en 1827,

[1] C'est au mémoire curieux de cette commission, enrichi de des-

35 chevaux morts ou vivans amenés par jour à Montfaucon : dans ce nombre, un quart appartenait à la première catégorie, le surplus à la seconde. C'était un total de 12,775 pour l'année.

Mais on n'évalue qu'à 20,500 environ le nombre total des chevaux vivans que renferme Paris ; on en abattrait donc par an près des 5/8mes. Cette observation fort juste ne détruit par l'exactitude du calcul ; les chevaux amenés vivans à Montfaucon ne proviennent pas tous de Paris. Beaucoup, comme nous l'avons dit, sont achetés dans les marchés des départemens voisins, à une assez grande distance, par des écarrisseurs ou par des espèces de courtiers qui voyagent pour eux.

Écarrisseur! Écarrissage! Avant d'aller plus loin, quelle peut être l'étymologie de ces mots? Ils ne se trouvent dans aucun des anciens dictionnaires ; on les voit figurer pour la première fois dans celui de Boiste, qui écrit indifféremment *écarrissage* ou *équarrissage*.

A-t-on voulu faire allusion à la forme tout-à-fait carrée que présente un cheval, lorsque, dépouillé et mis sur le dos, les quatre membres ont été luxés et écartés en dehors? A-t-on assimilé un cheval au tronc brut que le bûcheron façonne et dégrossit.

sins de M. de Moléon, que nous devons en grande partie, non-seulement l'idée et les matériaux, mais souvent même le style et les détails de cet article. Ne soyons pas des forbans comme tant d'autres : *suum cuique !*

Dans la pêche de la baleine, les charpentiers du vaisseau dépècent le poisson à coups de hache : ils *l'écarrissent*, selon l'expression du métier. A Saint-Gobain et à Commentry, celui qui coupe et régularise les glaces coulées se nomme *écarrisseur*. Les ouvriers actuels de Montfaucon tiennent beaucoup à ce titre et se formalisent de celui d'*écorcheurs* dont se contentent leurs confrères de province.

Quatre procédés différens sont mis en usage pour abattre les chevaux :

Le premier consiste à insuffler de l'air dans une veine préalablement ouverte ; il est long, difficile et ne réussit pas toujours ; il faut une grande quantité d'air pour amener la mort ; et l'insufflation fatigue beaucoup l'ouvrier qui s'en charge. Ils ne la pratiquent plus que pour montrer leur adresse.

Par le second, on introduit entre l'occipital et la première vertèbre une lame de couteau qui pénètre dans la moelle épinière.

Par le troisième, on saigne l'animal en lui enfonçant profondément un couteau dans le poitrail : c'est la méthode la plus généralement employée.

On répète et l'on croit généralement dans le monde que le cheval s'appuie et se précipite sur l'instrument qui doit lui donner la mort. Ce fait n'est pas exact : le cheval reçoit le coup sans reculer, il n'est pas besoin de le lier, il demeure immobile comme étonné et stupéfait ; mais il ne se porte jamais en avant en recevant la blessure.

Tout prouve, du reste, que sa mort est fort douce.

Le quatrième procédé mis en usage pour abattre un cheval, consiste à lui assener un coup de masse sur le vertex, et à ne le saigner qu'après qu'il est tombé.

Alors s'offre un spectacle non moins pénible que celui dont on a été témoin à l'arrivée des chevaux. Pour transporter les carcasses du lieu où les animaux ont été abattus ou écarris jusqu'à l'endroit où on les dépose, l'ouvrier choisit le moins débile des chevaux qu'il va immoler et lui attache à la queue, déjà dégarnie de crins, une corde assez longue pour traîner une de ces carcasses, en attendant qu'un instant après un autre cheval traîne la sienne de la même manière.

Comment utilise-t-on les dépouilles du cheval? Viennent d'abord les crins; mais les animaux conduits à Montfaucon les ont presque tous perdus par vieillesse ou par infirmités; les propriétaires, avant de les vendre, leur ont enlevé le peu qui leur en restait. On n'en recueille donc que de fort courts et qui peuvent rarement servir à la confection des étoffes : aussi est-ce là un des moindres produits de l'écarrissage. Quand par hasard il se présente à Montfaucon un cheval à la queue et à la crinière épaisses, le crin qu'on en retire est vendu aux bourreliers, aux tapissiers, aux fabricans de cordes : un pareil cheval peut donner depuis 30 jusqu'à 750 grammes de crin.

La peau du cheval est ployée en plusieurs doubles, le poil en dehors, roulée ensuite, puis rangée avec les autres dans un coin de l'établissement. Ces peaux n'y restent jamais plus de deux ou trois jours ; elles sont enlevées et portées chez les tanneurs établis dans l'intérieur de Paris, le long de la petite rivière de Bièvre.

On ne sait pour quelle raison le sang des chevaux n'est pas recueilli, tandis que celui des bœufs est tellement recherché, que, depuis quelques années, le prix a triplé, et qu'il est même impossible de s'en procurer sans passer par les adjudicataires; les bouchers de Paris ont vendu en 1826, pour dix ans, tout celui des abattoirs : pourquoi ne pas le réserver pour l'épuration du sucre, et consacrer celui de cheval à la fabrication du bleu de Prusse?

Que faire de la chair du cheval? Les belles dames de Paris seront fort étonnées d'apprendre qu'elle est bonne, savoureuse, très peu différente, pour le goût, de leur viande de boucherie.

C'est en 1739 que nous voyons pour la première fois l'autorité en interdire la vente dans la capitale et poursuivre à outrance ceux qui allaient en chercher à Montfaucon pour la débiter. Cette défense existait depuis long-temps, dit l'ordonnance, mais on trouvait le moyen d'éluder la surveillance de la police en prenant des chemins détournés. Durant la disette de la révolution, on en fit un grand usage : une grande partie de la viande consommée

pendant six mois fut celle des chevaux abattus, et il n'en résulta pas le moindre inconvénient, même pour les personnes qui en firent un usage journalier.

L'abondance étant revenue, la chair de cheval cessa d'être employée comme aliment jusqu'en 1803; alors son usage fut de courte durée, de nombreuses plaintes s'étant élevées contre ceux qui débitaient cette viande aux malheureux.

Elle fut de nouveau recherchée en 1811, année où les vivres devinrent chers et les travaux rares. On en saisit des masses considérables, s'élevant de 100 à 400 kilogrammes, chez les gargotiers qui hébergent les indigens dans le quartier des Halles, au faubourg Saint-Marceau, dans les rues de la Mortellerie, du Plâtre-Saint-Jacques, Saint-Victor et de la Huchette.

M. Pasquier, alors préfet de police, craignant que cette viande n'occasionât des maladies graves, consulta le Conseil de salubrité. Il fut unanime dans l'opinion que la chair des chevaux morts de chutes, de fractures, de vieillesse, pouvait être mangée impunément; les avis furent partagés sur l'emploi de la chair des chevaux morts spontanément. Considérant cependant la salubrité bien prouvée de cette viande dans le plus grand nombre de cas, il se contenta de proposer que le travail de l'écarrissage fût régularisé et la vente des chairs au clos interdite, mais qu'on assignât, pour

le débit dans la ville, un lieu particulier désigné au public, où les consommateurs iraient se pourvoir : on lit au bas de ce rapport les noms de *Pariset*, *Parmentier* et *Cadet*.

L'autorité n'adopta pas toutes ces conclusions : l'entrée de la viande de cheval fut interdite dans Paris, de crainte que, s'il venait à se manifester quelque maladie, on ne l'attribuât à son usage. La police se relâcha cependant bientôt de sa rigueur, et accorda l'autorisation d'en introduire, sur un certificat de moralité. Cette permission, retirée en 1814, fut accordée de nouveau en 1816, et elle subsiste encore.

Cette viande est employée, en partie à la nourriture des animaux, ou vendue pour engrais avec les issues. Nous en avons vu à Montfaucon pendue et rangée avec soin le long des murs; destinée, disait-on, à la ménagerie du Jardin des Plantes, elle n'aurait point paru déplacée dans un étal de boucher bien tenu. Tout porte à croire qu'une portion considérable de cette viande choisie sert dans Paris à la nourriture de la classe indigente. L'intérêt particulier, pour arriver à ce but, n'a pas même à lutter contre des préventions, puisque c'est sous un faux nom que cette viande est vendue aux consommateurs. Ne sait-on pas d'ailleurs que les ouvriers de Montfaucon, qui en mangent journellement, se portent bien; qu'il est peu de militaires qui n'aient été contens d'en avoir dans des

positions difficiles, et qu'enfin plusieurs gouvernemens en ont permis la vente publique pour la nourriture de l'homme.

Le Danemark est le premier pays qui l'ait autorisée dans les boucheries où se débitait celle des autres animaux. On ne pouvait servir toutefois que les quatre quartiers, et, pour que le public ne fût pas trompé et pût lui-même avoir la certitude que cette viande provenait d'une bête saine, on laissait adhérer au quartier le sabot, que la police marquait d'un fer rouge du vivant de l'animal.

La chair du cheval formait autrefois la principale nourriture des peuples du Nord. Ce fut leur conversion au christianisme qui les fit renoncer à son usage : les Celtes sacrifiaient des chevaux à leurs dieux et s'en nourrissaient ensuite dans des festins solennels; le clergé, pour détruire cette idolâtrie, déclara la viande de cheval impure, et signala comme immondes ceux qui en mangeaient. Il y a là-dessus une fort belle lettre du pape Grégoire III à saint Boniface, et je vous la transcrirais ici, si j'avais plus d'espace.

Recherchée aux temps antiques, la chair de cheval n'a pas changé de nature dans notre siècle; nos estomacs s'en accommodent tout aussi bien que ceux de nos ancêtres. Le baron de Tott, envoyé de France, admis à la table du khan des Tartares, Krim-Guéraï, y mangea d'excellentes côtes de cheval fumé, sur le bon goût desquelles il ne tarit pas dans ses Mémoires.

Un autre baron, de plus moderne mais de plus illustre origine peut-être, le baron Larrey, trouve que le train de derrière, mêlé avec du lard, fait une excellente soupe, et qu'on en peut tirer encore des grillades et du *bœuf à la mode*, ce qui est plus fort. « Le foie, ajoute-t-il, est plus délicat que celui des » bêtes à cornes ; il était surtout recherché par nos » compagnons de la campagne de Russie, qui en » ont tous fait le plus grand éloge. En Égypte, à » Alexandrie, cette viande a sauvé les troupes qui » défendaient la place et guéri les malades qui en- » combraient les hôpitaux : on lui dut la dispari- » tion d'une maladie scorbutique qui désolait l'ar- » mée. Des distributions régulières en étaient faites » journellement. Pour surmonter la répugnance » du soldat, je fus le premier à faire tuer mes che- » vaux et à m'en nourrir. »

Pendant la première révolution, on tua à Saint-Germain plus de trois cents chevaux attaqués de la morve ; ils furent tous enlevés et mangés par les pauvres de cette ville, qui n'en éprouvèrent aucune indisposition.

Quelques années après, les professeurs de l'école d'Alfort firent conduire et abattre dans le bois de Vincennes un grand nombre de chevaux atteints du même mal. Les habitans des villages voisins les mangeaient tous à mesure qu'ils étaient abattus ; aucune maladie ne se déclara parmi eux.

Un lion, il y a vingt-six ans, fut attaqué à

la ménagerie d'une éruption de gale générale à laquelle il succomba. Il fut dévoré en entier par le nommé Bijoux, garçon de cet établissement, connu par son extrême voracité, qui le portait à disputer aux animaux les viandes les plus détérioriées. Il n'en fut pas malade; il vécut long-temps en parfaite santé et ne périt que pour avoir avalé, dans un seul repas, un pain chaud pesant 8 livres.

Un troupeau de bœufs arrive en 1737 chez un aubergiste de Pithiviers. Le plus beau, ne pouvant marcher, est vendu à un boucher qui vient le tuer à l'auberge même. Le garçon boucher ayant mis son couteau entre ses dents, sa langue s'épaissit et il meurt cinq jours après d'une gangrène générale. Le maître de l'auberge, en aidant le boucher, se blesse au doigt avec une côte; il est pris d'une tumeur au bras et meurt au bout de sept jours. Sa femme reçoit du sang sur la main, voit une tumeur s'y développer et a beaucoup de peine à guérir. Enfin le chirurgien arrive; après avoir ouvert une de ces tumeurs, il met sa lancette entre sa perruque et le front, et il est atteint d'un érysipèle qui le rend long-temps malade. Toute la viande de ce bœuf fut vendue : plus de cent personnes en mangèrent bouillie et rôtie; elle était fort bonne et nul n'en ressentit la plus légère incommodité.

Voilà pour la pustule maligne; passons à la rage. Un chien de Montargis mord sept vaches laitières et périt bientôt après d'une rage bien constatée,

sous les yeux de M. Trioson, médecin, père adoptif du célèbre Girodet. Au bout d'un certain laps de temps, les sept vaches, qui avaient continué à fournir du lait, sont atteintes des symptômes de la rage et vendues à deux bouchers, qui distribuent leur chair aux consommateurs sans que ce lait ni cette viande occasionnent le moindre accident.

Nous ne conclurons pas de tout ce qui précède qu'il faut faire servir à la nourriture de l'homme les cadavres des chevaux malades. Nous citons simplement ces faits pour rassurer le public sur les craintes que pourrait faire naître la chair d'un animal dont la santé n'aurait pas été constatée.

Pourquoi l'administration ne se prononcerait-elle pas sur cette vente de chair de cheval destinée à la nourriture de l'homme ? Une telle mesure régulariserait ce qui existe, en étendrait les avantages, en détruirait les inconvéniens. La classe indigente, à cause du haut prix de la viande, se trouve presque constamment réduite dans Paris à une nourriture végétale, insuffisante à l'homme qui travaille. La viande que le pauvre achète à bas prix, ou provient de nos boucheries, et alors elle doit être de mauvaise qualité, ou bien est de la viande de cheval, et alors le pauvre la paie beaucoup trop cher. Pourquoi le laisser dans cette alternative d'être mal nourri ou de payer une chose au-dessus de sa valeur? Pourquoi ne pas établir un abattoir près du clos d'écarrissage? Un inspecteur

examinerait les chevaux amenés vivans : ceux qui seraient jugés sains et assez gras seraient conduits à cet abattoir et là tués, saignés et ouverts avec soin ; on en diviserait et préparerait la chair comme celle du bœuf, et il y aurait à Paris un marché pour cette viande de choix. La classe indigente trouverait ainsi, à sa volonté, une ressource qui lui manque, et elle déposerait toute prévention quand elle serait sûre de la qualité, du bas prix et de la surveillance administrative.

La portion de chair rebutée serait employée soit comme engrais, soit pour les fabriques de bleu de Prusse, soit pour la nourriture des animaux de la ménagerie, des chiens, cochons et poules des particuliers.

Aujourd'hui, à l'aide d'une simple autorisation de la police, tout individu domicilié dans la capitale est libre d'y introduire la quantité de viande de cheval qu'il lui plaît. Il peut en charger à Montfaucon une pleine hotte pour trois sous. Que devient toute cette viande?

Les animaux du combat du taureau et de la ménagerie en consomment beaucoup, dira-t-on; et en effet on en vient chercher toutes les semaines, pour ce dernier établissement, la valeur approximative de vingt chevaux ; mais un seul cheval suffirait pendant ce temps à tous les besoins. Que fait-on du surplus?

Des habitans de Paris, propriétaires de gros

chiens, les ont exercés à aller chercher eux-mêmes leur nourriture à Montfaucon ; ils sont connus des écarrisseurs, qui leur passent au cou une masse de chair musculaire trouée dans le milieu. On voit de ces chiens rentrer en ville portant ainsi 12 à 15 kilogrammes de viande.

Un spéculateur de Chaillot entreprit, en 1820, de nourrir 800 volailles avec de la chair de cheval : ce qui lui réussit parfaitement. Les volailles de Montfaucon n'ont pas d'autre aliment. Les écarrisseurs ont cherché à élever des canards de la même manière, mais ces animaux voraces acquièrent tant d'embonpoint qu'ils ne sont plus mangeables.

De la viande de cheval passons aux *issues*, c'est-à-dire aux parties intérieures, telles que la cervelle, la langue, les poumons, le cœur, le foie, les intestins. Les plus grêles sont ramassées par les boyaudiers, qui en font de grosses cordes pour les tourneurs. Les autres sont enlevées par les paysans des environs de Paris, qui en fument leurs terres ; ce sont ces débris qui causent, en grande partie, l'infection répandue autour des villages de Pantin et de Noisy-le-Sec.

Mais les cultivateurs ne viennent les chercher au clos d'écarrissage qu'en automne, en hiver, au commencement du printemps. Qu'en feraient-ils lorsque la terre nourrit ses récoltes ? En attendant, ces débris s'accumulent et forment des monceaux

de 4 à 5 pieds de haut sur une étendue de 20 à 25 pieds dans les divers sens ; et tout cela est livré à une putréfaction continuelle.

Les tendons de cheval sont exposés sur des perches où ils sèchent promptement : les fabricans de colle-forte les recherchent, et il en est fait des expéditions considérables jusque dans les pays étrangers.

Rien n'égale l'adresse des écarrisseurs dans la recherche de la graisse de cheval. Sans connaître les noms des parties qu'ils divisent, ils savent découvrir une globule de la grosseur d'une noisette, et, pour l'avoir, ils séparent et enlèvent les muscles les plus puissans. Il faut au plus habile ouvrier six à huit heures pour dépecer un cheval gras, tandis qu'un cheval maigre n'exige qu'une demi-heure. Avant de mettre la graisse dans la chaudière, on la coupe par petits morceaux. Deux femmes, chez Dusaussois, y sont occupées toute l'année; il faut les voir, noires et hideuses comme les sorcières de Macbeth, s'accroupir autour de cette chaudière, ou, se dressant comme des fantômes, tourner avec un manche à balai toute cette graisse qui bout. Un lampion sale et puant jette une lueur sépulcrale dans cet antre où le jour ne pénétra jamais; une vapeur semblable à celle de la *Grotte du chien* asphyxie le malheureux qui tenterait de s'y introduire. C'est l'enfer de l'antiquité avec son entourage, ses hôtes hideux, ses tourbillons de fumée,

et ses miasmes pestilentiels qui font craquer une poitrine humaine.

La chaudière est chauffée non avec du bois, mais avec de gros os de cheval. A l'aide d'une cuillère, la graisse est versée dans un baril, où elle prend une consistance pâteuse. Quelques chevaux en donnent 40 litres, mais c'est rare; le *minimum* est de 4 à 5 litres. Elle est fort recherchée par les émailleurs, donne une flamme égale à celle de l'huile, produit une chaleur plus forte, et ne s'épaissit pas. Les hongroyeurs s'en servent pour préparer leurs peaux, et les bourreliers pour assouplir leurs cuirs.

Avant que les pieds du cheval soient livrés au fabricant de colle-forte, on en détache les fers, qu'on vend, suivant l'état où ils se trouvent, soit comme ferraille, soit comme fers de cheval encore propres au service. Les clous qui ont attaché ces fers sont ramassés avec soin, et vendus sous le nom de caboche; ils sont envoyés dans la province, surtout en Auvergne, pour garnir les sabots des paysans. On sépare la corne du pied par quatre moyens : par ébullition, par fermentation putride, par macération dans l'eau froide, ou par dessiccation. Il n'y a pas long-temps que ces cornes sont préparées en feuilles pour les fabricans de peignes : ils en font aujourd'hui des ouvrages fort délicats imitant l'écaille; c'est une branche de commerce considérable.

Pendant long-temps les os du cheval, loin d'être utiles, causaient de l'embarras à tous les établissemens d'où ils sortaient. On ignore ce qu'on faisait des carcasses il y a un siècle; mais dans Paris et aux alentours, les gros os employés comme moellons, et unis avec de la terre détrempée, formaient des murs de clôture autour des marais et des jardins; ils étaient surtout communs aux faubourgs Saint-Marceau et du Temple, lieux près desquels se trouvaient les chantiers d'écarrissage : on en a beaucoup détruit, mais il en existe encore. Outre ces murs, les abords de la capitale étaient garnis, à cinq ou six lieues à la ronde, de débris osseux, et on en brûlait tous les mois de grands tas à Montfaucon; il en résultait une infection telle dans le voisinage, et même à Paris, qu'on proposa de construire un grand four pour cette opération.

Depuis vingt ans les arts chimiques se sont emparés de ces débris osseux si riches en substance animale; ils sont devenus la matière première de plusieurs arts, et aujourd'hui les os manquent aux fabriques. Après avoir acheté fort cher ceux qui proviennent des établissemens publics, ceux qui sortent des cuisines, et que les chiffonniers ramassent dans les rues; après avoir recueilli à une grande distance ceux qui se trouvaient abandonnés dans les champs; après avoir été les chercher enfin jusque dans les murs auxquels ils avaient servi de matériaux, il a fallu les faire venir d'Espagne, d'Italie, et même d'Amérique.

Les os choisis et de formes convenables sont employés par le coutelier, le tabletier, le tourneur, l'éventailliste et le bimbelotier. Le fabricant de gélatine dégage des autres la substance animale au moyen de la vapeur de l'eau bouillante ou des acides. Les hôpitaux de Paris vendent chaque année les os de leurs cuisines pour une somme de 8 à 9,000 francs : autrefois ils ne rapportaient que 1,800 francs par an.

Les os retirés des murs de clôture du faubourg du Temple et d'autres faubourgs de Paris donnent sensiblement autant de gélatine que les os frais : il en est de même des os roulés par la mer, des os fossiles, et de ceux des catacombes qui datent de cinq à six cents ans. On mangea en 1814, chez le préfet du Bas-Rhin, à Strasbourg, un potage fait avec de la gélatine extraite d'os fossiles, et tous les convives le trouvèrent excellent.

Le squelette frais d'un cheval de moyenne taille pèse 50 kilogrammes; la dessiccation le réduit à 25. Dans quelques localités on le broie au moulin, et on emploie la poudre comme engrais : c'est surtout dans le Haut-Rhin et le Puy-de-Dôme qu'a lieu cette transformation; mais les fabricans d'ammoniaque et de noir animal en consomment la plus grande quantité. Avant peu ils absorberont tout ce qu'on pourra ramasser d'os en France.

Nous avons passé en revue l'écarrissage des chevaux; pourquoi ne dirions-nous pas un mot de

celui de ces pauvres chiens et de ces pauvres chats que le perfide chiffonnier ramasse à pleine hotte dans les rues de la capitale? C'est dans une grande chambre, à la porte du clos de Dusaussois, que sont mis à mort, sans pitié, tant de matous chéris, tant de bichons adorés, dont les plus beaux yeux de Paris pleurent journellement la perte. Un homme et une femme, nouveau Philémon, nouvelle Baucis, y travaillent toute l'année, fêtes et dimanches, et par là ils croient honorer les dieux qu'ils craignent, bien mieux qu'en chantant leurs louanges du matin au soir. Il faut les voir étaler les peaux de chiens pour les faire sécher, empailler délicatement les peaux de chats, faire fondre dans une chaudière commune la graisse des uns et des autres, et ranger avec soin de côté, toutes ces petites pattes qui ne trotteront plus, mais que rechercheront avidement les industrieux fabricans de colle-forte.

A telle heure qu'on y entre, on y trouve plusieurs cadavres des deux espèces, ouverts, dépouillés, troussés avec grâce, prêts enfin pour un succulent repas. Les écarrisseurs en mangent-ils seuls? En vendent-ils à d'autres? Comme ces animaux ainsi préparés ont le meilleur coup-d'œil, qu'on en sépare toujours la tête et la queue, il est fort difficile de les distinguer d'autres animaux de même taille que nous avons l'habitude de voir sur nos tables.

On appelle *écorcheurs* et non *écarrisseurs* ceux

qui spéculent sur les dépouilles des chiens et des chats. Ils paient à la tâche des gens qui leur attrapent les chiens errans, dont ils tirent meilleur parti que des chiens morts. D'autres parcourent les bords de la Seine avec des chiens dressés à rapporter tous les animaux, ceux même de leur espèce, qui flottent sur la rivière. Chez presque tous les écorcheurs, et chez la plupart des chiffonniers, on aperçoit en entrant une petite potence à laquelle sont hissés et pendus les chiens qu'ils reçoivent vivans.

Tout le monde connaît ces larves désignées sous le nom de vers blancs ou d'*asticots*, recherchées comme appât par l'innocente tourbe des pêcheurs à la ligne; elles proviennent de trois espèces de mouches connues des naturalistes sous les noms de *musca-cæsar*, *musca-carniaria* et *musca-vivipara*, qui pondent sur les débris du cheval. Pour en rendre la récolte plus facile et plus abondante, les écarrisseurs étalent ces débris, surtout les intestins, dont l'odeur forte attire plus puissamment les mouches, en forment une couche d'un demi-pied, la couvrent légèrement de paille, pour la défendre du soleil, et attendent..... Bientôt les mouches s'abattent, alléchées par l'odeur, s'insinuent à travers la paille, et déposent leurs œufs sur les intestins.

Au bout de quelques jours les matières animales ont disparu, une masse mouvante leur a succédé,

composée de myriades de larves, et de quelques détritus qui ressemblent à du terreau. On sépare avec la main le plus gros de ces détritus, on réunit les vers, on les remue avec la pelle, et on les vend à la mesure. Celui qui se livre chez Dusaussois à cette industrie, non-seulement ne reçoit rien pour les travaux pénibles qu'il est obligé de faire dans la journée, mais toutes les semaines, tant que dure le beau temps, il paie 30 francs de rétribution au propriétaire du clos.

Il faut que la consommation de ces larves soit considérable, car on en fait naître tous les jours, depuis les premières chaleurs jusqu'aux dernières. Les pêcheurs ne sont pas les seuls qui en fassent usage ; on en vient chercher pour élever des faisans, pour nourrir des oiseaux ; les volailles surtout en paraissent fort avides. Un habitant de La Villette s'avisa un jour d'acheter des débris de Montfaucon, d'y faire naître chez lui des asticots, et d'en nourrir des volailles maigres qu'il achetait à bas prix dans les fermes et les marchés voisins. En quinze jours, leur poids était doublé, triplé ; il les vendait comme poulardes du Mans. Mais il ne put continuer son industrie sans répandre l'infection chez ses voisins. Ceux-ci se plaignirent fortement, et finirent par arrêter son char dans la route de la fortune.

Quelques soins qu'on apporte à recueillir les larves dans le clos de Montfaucon, il s'en échappe

une très grande quantité qui subissent toutes leurs métamorphoses. Elles donnent naissance à des nuées de mouches qui obscurcissent l'air et attirent sur l'écarrissage toutes les hirondelles de Paris. Il est curieux, en automne, d'observer ces oiseaux sillonner l'atmosphère dans un rayon fort circonscrit, tout autour de la voirie. Les chasseurs qui veulent s'exercer au tir s'y rendent alors, et il n'est pas rare de les voir en abattre des centaines dans moins d'une heure.

Les larves des mouches ne sont pas les seuls animaux que la nature emploie pour diminuer l'infection du clos d'écarrissage. Il s'y est établi une colonie d'une autre espèce, sur laquelle nous allons nous arrêter un instant.

Les rats, trouvant à Montfaucon une nourriture abondante, s'y sont multipliés d'une manière prodigieuse; leur nombre est incalculable. Si l'on dépose les carcasses de chevaux écarris dans la journée en un coin quelconque du local, on les trouve le lendemain entièrement dépouillées des chairs adhérentes. Comment détruire ces hôtes incommodes? Voici ce que le génie inventif de l'homme a trouvé; voici les détails de la grande chasse à laquelle l'auteur de cet article a eu lui-même l'honneur d'assister. Dans le terrain de Dusaussois il existe un espace entouré de murs, et qui communique à l'extérieur par des chattières. Il y laisse deux ou trois carcasses, et, quand la nuit est avan-

cée, il descend en silence avec ses ouvriers; ils bouchent extérieurement les chattières, et pénétrant dans l'enceinte une torche d'une main, un bâton de l'autre, ils commencent une affreuse Saint-Barthélemy de rats, faisant descendre, en les brûlant avec les torches, ceux qui, plus hardis, cherchent à escalader les murs. Bientôt l'épouvante est dans le peuple rat; on essaie en vain de fuir, toutes les issues sont fermées; partout se dresse un bâton homicide; il faut mourir, mourir tristement sans pouvoir se dire un dernier adieu.

En recommençant ainsi à quelques jours d'intervalle, on est parvenu à tuer 16,050 rats dans un mois, 2,650 en un seul jour, 9,101 en quatre chasses; et cependant la partie de l'établissement de Dusaussois où a lieu ce massacre, n'est pas la vingtième de l'emplacement où sont déposées les matières animales; et l'on n'y étend que deux ou trois carcasses; et le nombre des rats, loin de diminuer, ne fait que s'accroître : peut-on après cela trouver de l'exagération dans le nombre de cent mille têtes auquel on évalue la population *ratillarde* de Montfaucon?

Ces rats industrieux ont l'habitude de se creuser des terriers comme des mulots et des lapins; ils ont fait crouler tous les murs des alentours; et, pour garantir sa maison de leurs attaques, l'honnête Dusaussois, qui craint leur rancune, a été obligé de se fortifier : il a garni sa demeure de tes-

sons de bouteilles. Le verre coupe non-seulement leurs pattes, mais son poli ne laisse encore aucune prise à leurs ongles et à leurs dents.

Toutes les éminences voisines ont été perforées par eux, au point que le terrain tremble sous les pieds de ceux qui le foulent, et que quelques-unes des parties escarpées, minées de cette façon par la base, s'écroulent et laissent à découvert les galeries creusées par ces animaux.

Tous ne sont pas assez heureux pour se loger dans le clos d'écarrissage; c'est la Chaussée-d'Antin, la rue de Castiglione de ces messieurs. Le petit peuple, *plebecula,* s'établit à quatre ou cinq cents pas de la voirie; le nombre de ceux-ci est considérable; à force de passer et de repasser, ils ont tracé sur le gazon de petits sentiers avec des embranchemens qui partent de Montfaucon et aboutissent à un terrier particulier. Ces sentiers sont surtout remarquables en hiver, parce que les rats déposent, dans toute leur longueur, la terre-glaise mouillée qui adhère à leurs pattes et qu'ils ramassent en sortant du clos.

Leur prédilection pour telle ou telle partie du cheval est fort singulière; ils commencent par lui crever les yeux, et boire tout le liquide qui y est renfermé; ils mangent ensuite la graisse qui se trouve au fond des orbites : jamais un cadavre ne passe la nuit dans le clos sans que ses yeux soient entamés.

Cette prédilection pour les yeux se remarque aussi dans les rats qui dévorent les corps humains ; elle a été observée à l'Hôtel-Dieu, alors que les cadavres étaient déposés dans une cave au niveau de la Seine. Cette préférence existe encore chez les oiseaux carnassiers de tous les pays du monde. En Perse, en Arménie, les Guèbres adorateurs du feu, reste des sectaires de Zoroastre, n'enterrent ni ne brûlent leurs morts ; ils les déposent à découvert dans une enceinte murée. Les oiseaux de proie viennent les dévorer ; ils commencent toujours par les yeux, et si l'œil droit est le premier attaqué, c'est, dit-on, d'un heureux présage.

Dans les fortes gelées, il est impossible d'écarrir tous les chevaux abattus ; ils endurcissent, et les rats se procurent difficilement leur nourriture. Ils pénètrent alors dans le corps de l'animal par la blessure, s'il a été saigné, ou par le fondement, si la peau est restée intacte ; ils s'y établissent, le dévorent intérieurement, et, quand le dégel survient, l'ouvrier ne trouve plus, au-dessous de la peau, qu'un squelette mieux dépouillé qu'il n'eût pu l'être par le plus soigneux opérateur.

La fécondité de ces rats est extraordinaire : les femelles ont cinq ou six portées par an, et chacune de ces portées est de 16 à 18 petits ; en remuant la terre on trouve des nichées de ce nombre. Leur voracité est extrême : M. Magendie alla chercher lui-même douze rats pour faire une expérience ; il

les enferma dans une boîte : à son arrivée chez lui, il n'en trouva que trois ; ils s'étaient dévorés les uns les autres, et n'avaient laissé que les queues et les débris de leurs compagnons.

Ces recherches sur les rats de Montfaucon ne sont pas un objet de curiosité ; il faudra y songer, et fort sérieusement encore, alors qu'on voudra, comme on en a le projet, transporter ailleurs l'écarrissage. Que feront ces cent mille têtes de rats privés subitement de leur nourriture habituelle? Que deviendront-ils en quittant leur patrie? Vers quel lieu se dirigera ce peuple d'exilés? Entreront-ils dans Paris? Se répandront-ils dans les villages voisins? Y causeront-ils des ravages? Y apporteront-ils la désolation?

Dusaussois a trouvé, ce me semble, le moyen de traverser, avec le moins de danger possible, cette crise inévitable. Il faut inviter cet Alexandre, cet Attila des rats, à ne point cesser subitement l'écarrissage à Montfaucon, et à y laisser long-temps quelques débris; les affamés s'y précipiteront en foule, et il sera facile de les exterminer. Puis il faut compter aussi sur cette férocité naturelle que la boîte de M. Magendie nous a révélée. L'industrie, l'appât du gain, contribueront encore à leur destruction : les fourreurs achètent leurs peaux aux écarrisseurs, à 3 francs 75 centimes le cent !

Toutes les opérations que nous venons de décrire, tous ces cadavres putrides abandonnés,

répandent, surtout dans les grandes chaleurs, une odeur forte et pénétrante qui se propage jusqu'aux barrières de Paris ; mais ce n'est pas la seule qui descende du local infect de Montfaucon.

Derrière les deux clos que nous venons de parcourir s'étendent deux bassins divisés par une chaussée, et revêtus d'un mur percé de barbacanes. Ces deux bassins ont trente pieds de profondeur et reçoivent toutes les matières stercorales provenant des fosses de Paris ; elles y sont apportées par des tonneaux et des charrettes qu'on voit acculés à la rampe de bois qui couronne le mur. Là se fait la séparation des matières liquides d'avec les matières solides ; celles-ci se déposent, les autres s'écoulent dans trois bassins inférieurs. L'ensemble de ces cinq bassins forme l'étang de *Loiseau*, ainsi appelé du nom d'un célèbre écarrisseur ; il peut avoir quatre arpens de superficie. A l'un de ses angles, existe une bonde par où s'écoule le trop-plein, qui entre dans Paris au moyen d'une conduite en plomb. Cette conduite se dégorgeait autrefois dans le grand égoût de ceinture, et de là dans la Seine au-dessous de Chaillot. Maintenant c'est dans l'égoût latéral du canal Saint-Martin qu'elle tombe ; tout ce qu'elle charrie entre dans la Seine au-dessus de Paris, et infecte l'eau dont s'abreuvent les habitans de cette capitale.

En 1812, on retirait des fosses dix-sept mille charrettes de matières, chacune de ces charrettes

portait trente boîtes cubant ensemble 72 pieds : ce qui faisait par an 1,224,000 pieds cubes. Cette masse s'est depuis accrue de plus d'un tiers. Qu'on se figure l'épouvantable foyer d'infection qui en résulte, malgré le grand nombre de voitures de cultivateurs qui viennent chercher à Montfaucon de l'engrais pour leurs terres !

A droite et à gauche de l'étang s'élèvent deux grands tertres noirs, entièrement composés de matières sèches, accumulées pour y subir une espèce de fermentation. Cette fermentation est quelquefois portée à un tel degré, que le feu s'y manifeste, et brûlerait la masse entière, si l'on ne l'éteignait à l'instant. Il n'est pas d'année que ce phénomène n'ait lieu ; mais on le remarque plus particulièrement dans les années humides et pluvieuses.

Quelque forte que soit l'odeur de ces matières fécales, elle est peu désagréable si on la compare à celle du clos d'écarrissage. Qu'on se figure ce que peut produire la décomposition putride des monceaux de chair et d'intestins abandonnés des semaines, des mois, en plein air, à toute l'ardeur du soleil ; la nature des gaz qui se dégagent de ces carcasses garnies de parties molles ; les émanations d'un terrain imbibé, depuis deux siècles, du sang des animaux ; la stagnation de ce sang sur un pavé qui n'en permet pas l'écoulement ; les ruisseaux infects des boyauderies et des séchoirs du voisi-

nage ; qu'on multiplie tant qu'on voudra tous ces degrés de *puanteur,* qu'on la compare à celle qui saisit l'odorat quand on passe près d'un cadavre en décomposition, et on n'aura qu'une faible idée de ce cloaque, le plus repoussant qu'il soit possible d'imaginer !

Et c'est aux portes de Paris qu'il existe, dans le lieu le plus pittoresque et le plus agréable par sa position, non loin des promenades fréquentées le dimanche par la population active et laborieuse de cette capitale ! Que des hauteurs voisines on plonge de ce côté, et l'on apercevra ces jours-là deux longues files de promeneurs, l'une sortant par Belleville, les Prés-Saint-Gervais, et rentrant par les bords du canal de l'Ourcq ; l'autre se dirigeant dans un sens contraire ! Et la santé du peuple ne doit-elle pas exciter aussi la sollicitude de l'administration ?

Ces émanations fétides ne se concentrent pas dans la voirie et ses alentours ; le vent les porte au loin, surtout du côté des villages de Pantin et de Romainville, là où se dirigent de préférence les promeneurs, et il en résulte une dépréciation considérable dans la valeur des propriétés.

La côte qui domine la voirie, et qui court d'une égale hauteur au Nord et à l'Est, agit puissamment sur la marche de ces émanations. Dans la plaine de Saint-Denis, l'odeur est souvent nulle, et toujours moins intense, lors même que le vent souffle

dans cette direction ; elle est nulle aussi, dans bien des circonstances, sur la butte Saint-Chaumont, tandis qu'au-delà le village de Belleville est infecté. Quelquefois, mais rarement, l'odeur se propage non-seulement jusque sur le boulevard du Temple et dans les rues du Marais, mais jusqu'au jardin des Tuileries ; cette particularité ne se remarque qu'en été, quand l'air est calme, dans les temps lourds et orageux, le soir, après le coucher du soleil.

Cependant l'odeur de Montfaucon arrive moins souvent à Paris que dans les localités voisines, lors même que le vent souffle de ce côté. C'est que le vent qui vient du fond de la vallée prend une direction, un niveau, dans les quatre ou cinq lieues qu'il parcourt avant d'atteindre au col formé par les buttes Montmartre et St-Chaumont. Ce niveau, il continue à le garder en passant sur Paris, ne mêle point à l'atmosphère plus basse de cette ville les vapeurs fétides dont il s'est imprégné en touchant à l'écarrissage, et les porte intactes vers les collines qui s'élèvent au midi. C'est une conséquence de la hauteur du clos, qui domine, comme nous l'avons dit, la plupart des édifices de la capitale.

L'odeur de Montfaucon disparaît subitement lorsqu'il survient une pluie légère, une forte rosée, ou un simple brouillard qui fait tomber les émanations suspendues dans l'air et les empêche de s'y élever de nouveau.

Après la bataille qui se donna sous les murs de Paris le 30 mars 1814, les Français et les Russes enterrèrent les corps humains, mais ils négligèrent cette précaution pour les chevaux. Le 13 avril, la chaleur, devenue tout-à-coup extrêmement forte, développa la putréfaction dans ces cadavres d'animaux; le canal de l'Ourcq était à sec par les tranchées faites à ses digues; la plaine se trouvait inondée; l'alarme se répandit dans les villages; on redouta l'apparition de quelque maladie contagieuse.

L'administration décida que ces cadavres seraient brûlés; tous les écarrisseurs, mis en réquisition, couvrirent la plaine, et les dépouillèrent: puis on les transporta à Montfaucon, au moyen de herses renversées, traînées par des chevaux. Là on établit six énormes grils composés de barres de fer croisées, soutenues par des dés de pierre.

On y accumula les cadavres entremêlés de fagots et de bois léger; on y mit le feu. A mesure que les foyers s'affaissaient, on y jetait de nouveaux cadavres à l'aide de grandes fourches de fer, et, de temps en temps, on augmentait l'activité des bûchers en y ajoutant quelques pelletées de charbon de terre.

Les intestins remplis de liquides résistèrent le plus à l'action du feu, et l'éteignirent même souvent. On prit le parti de les précipiter dans un vieux puisard de la voirie, dont on combla l'ouverture avec de la terre.

Cette opération, commencée le 14, fut terminée le 27. Dans treize nuits et quatorze jours, près de 4,000 cadavres furent complètement consumés. On dépensa 3,846 francs pour cent dix-sept voies de bois et deux cents cotrets, 792 fr. pour onze voies de charbon de terre; 302 fr. pour journées d'hommes; et 754 fr. pour le fer et les faux frais; en somme, 8,265 francs; un peu plus de 2 francs par cadavre.

On fit alors la remarque que nous avons signalée : l'odeur infecte qui s'exhalait des monceaux de cadavres accumulés auprès des bûchers disparaissait complètement dès qu'il tombait de la pluie, ou même lorsqu'il survenait un léger brouillard.

Quelle influence exercent les émanations méphitiques de l'écarrissage, et l'usage de la viande de cheval sur la santé des ouvriers qui fréquentent ou habitent Montfaucon? Si vous les interrogez un à un, ils vous répondront qu'ils ne sont jamais malades, et que cette nourriture, cette odeur, contribuent à leur bonne santé. Si vous les examinez, vous leur trouverez la belle apparence des bouchers. Il en est cependant de maigres, mais tous se portent fort bien. Les femmes y ont beaucoup d'enfans; et tout cela, d'une force et d'une bonne mine remarquables, couche pêle-mêle dans des gouffres où les commissions sanitaires n'osent mettre le nez. On voit de ces fem-

mes, pendant leur travail dans le clos, déposer l'enfant qu'elles allaitent dans l'intérieur d'une carcasse dont elles se servent comme d'un berceau.

Il n'est pas rare de rencontrer à Montfaucon des écarrisseurs de soixante à soixante-dix ans; ce sont peut-être les plus forts et les plus agiles. Leurs père et mère sont morts dans un âge avancé, et presque toujours exempts des infirmités de la vieillesse. Dans l'épidémie de Pantin et de La Villette, et dernièrement, quand le choléra décimait Paris, le hommes et les femmes employés dans Montfaucon, soit aux matières stercorales, soit à l'écarrissage, n'ont pas eu un seul des leurs à regretter. Devons-nous pour cela, nous prémunissant d'avance contre le retour du fléau, engager nos petites-maîtresses si frêles, si mignonnes, si vite épouvantées, à aller se mettre en pension chez Dusaussois ? J'abandonne la solution du problême à leurs nerfs délicats.

Mais, nous dira-t-on, les ouvriers de Montfaucon sont nés dans le métier, leurs parens l'ont exercé aussi, leur corps y est fait. D'accord ; mais les étrangers qui viennent tous les jours au clos, et qui n'en sont jamais incommodés; les ouvriers auxiliaires que Dusaussois prend au hasard, les carriers, les plâtriers, les gargotiers du voisinage, qui se plaignent à la vérité de la mauvaise odeur, mais dont la santé n'en est jamais altérée....

On fait tous les ans à Paris, au cimetière du

Père Lachaise, près de deux cents exhumations, pour transporter dans des terrains acquis les corps provisoirement déposés ailleurs. Ces exhumations se pratiquent à toutes les époques de l'année, souvent plus de quatre mois après le décès, quand la putréfaction est dans son activité; et jamais aucun accident n'est arrivé aux fossoyeurs. Ces hommes cependant, inclinés vers la fosse qu'ils rouvrent, y respirent des émanations fétides longtemps renfermées dans un étroit espace, et auxquelles ils viennent de livrer une issue. Ils se trouvent face à face avec ces débris humains que les maladies les plus diverses ont rendus la proie de la mort : eh bien ! on les voit sans précaution manier un à un ces cadavres, et les vider tranquillement d'un cercueil dans un autre, la putréfaction est tellement avancée que les linges tombent en lambeaux.

Qui peut vous retenir encore, belles dames qui cherchez en vain des émotions au mélodrame et à la cour d'assises ? en voici, à deux pas de vous, que vous ignorez, et qui ne sont pas plus dangereuses. Imbibez donc vos fins mouchoirs d'eaux les mieux odiférantes, et faites-vous conduire à Montfaucon. Ah ! si la fantaisie vous en passe par la tête, je ne désespère pas de voir au premier jour une longue file d'élégans équipages à la modeste porte de l'écarrisseur Dusaussois.

EUGÈNE DE MONGLAVE.

UN PARISIEN A VIENNE.

Je flânais l'autre jour, cherchant de par les rues de Paris, les monumens de Paris, les promenades de Paris, un sujet d'article pour les Cent-et-Un, quand je me pris tout-à-coup, saisi d'un sentiment d'orgueil national, à crier : C'est une belle chose que Paris! Et de là, je ne fus pas long à en venir à comparer mon Paris aux autres lieux que j'avais vus : ce qui, soit dit en passant, est la manie de tous ceux qui ont mis le pied hors de la barrière. J'allais donc ainsi, ne songeant pas plus aux Cent-et-Un que s'ils n'eussent jamais existé, et je disais : Où ai-je donc vû quelque chose qui ressemble à celà? Et je courais dans mes souvenirs à perte de vue : et des souvenirs belges à

propos d'un cigarre; et des souvenirs de lacs suisses à propos du bassin des Tuileries, voire même des souvenirs africains, si le soleil couchant m'arrivait à travers les arbres, rouge comme une raie de sang! — Que sais-je, moi? C'est si doux de se rappeler le passé; rarement le présent le vaut, et qui sait ce que sera l'avenir?

Donc, de souvenirs en souvenirs, j'arrivai aux Champs-Élysées. — Oh! alors un souvenir doux, gracieux, brillant, vint me prendre au collet, et je m'arrêtai en lui disant : Sois le bienvenu. Alors, sous l'empire d'une de ces hallucinations qui font que la mémoire revit de cinq ans, je me mis à me promener délicieusement, non dans les lieux où j'étais, que me faisaient les Champs-Élysées? mais dans les lieux où je croyais être. Un brave homme qui me rencontra, et qui n'était pas sans doute de ce pays-ci, me demanda où nous étions, et je lui dis, en lui ôtant mon chapeau : « Au Prater, monsieur. » — Il me remercia, et me demanda encore ce que c'était que cet arc de triomphe qui se trouvait là. Je regardai et je lui dis : « C'est la porte Impériale, bâtie, je crois, par l'empereur Joseph II. » Le pauvre homme me crut fou, et voulant, dans sa compassion, me reconduire chez moi, il s'enquit de mon adresse. « Allez vous promener, lui dis-je, je loge chez Artaria, au Kohlmarkt, n° 1194. »

C'est que ce riant, ce gracieux souvenir qui

s'était emparé de moi, c'était celui de Vienne! Vienne! ville de plaisir et de laisser-aller, de simplesse et de luxe, si vieille avec sa flèche élancée de St-Étienne, et ses fumeurs à grands chapeaux, et ses femmes du peuple à bonnets d'or; si neuve, si élégante, si éveillée, avec ses joyeuses promenades de femmes au Prater, au Volks-Garten, ses ballets moitié allemands, moitié italiens, et ses folles Redoutes, et ses chasses de grands seigneurs, auprès desquelles nos chasses de rois ont l'air d'une battue de braconniers! — Salut, plaisant souvenir de Vienne, je suis triste; causons de Vienne un peu, cela me fera peut-être sourire.

Oh! d'abord on est préparé à ce qu'on va voir par la route qu'on parcourt de Strasbourg à la capitale de l'Autriche! C'est d'abord Carlsruhe, avec ses sept rues en éventail qui s'élancent du palais du Grand-Duc. Dès que vous avez passé le pont de Kehl, vous êtes à mille lieues de la France. Au premier relai, vous êtes frappé de l'air d'étrangeté du postillon qui, le cornet au dos, vient s'asseoir sur le siége, comme s'il était de la maison; et son nom semble l'y autoriser : car, dans toute l'Allemagne, *Schwager* [1] est la dénomination du postillon. Ils vont assez vite, mais que Dieu veuille que vous ne soyez pas pressé! car pour un ducat de guide, vous ne feriez pas consentir un postillon

[1] Beau-frère.

badois ou wurtembergeois à dépasser une certaire allure qui est leur maximum. Heureusement ce maximum est très passable, et comme au moyen du droit de barrières les routes sont constamment belles, on n'est pas exposé à pester trop fort après les aimables *beaux-frères* à uniformes bleu et blanc du grand-duc de Bade.

Et puis il faut dire que l'on ne regarde guère à sa montre, quand on a des deux côtés de sa route des terres cultivées comme un jardin, où, jusqu'aux fossés, tout est en plein rapport : c'est un coin de Touraine. Aussi sur cette belle route on a à méditer quand on voit le château de Rastadt où nos représentans furent égorgés par un régiment de hussards qui dut payer bien cher cette violation du droit des gens : — par une entière extermination !

Les noires forêts de sapins de la Souabe viennent sans transition, brusquement, après ce pays d'or ; mais là aussi on a à faire de neuves et piquantes observations. Il est beau de passer un dimanche, un jour de fête en été, comme cela m'est arrivé, par un village de la Souabe. A voir ces fraîches et blondes Wurtembergeoises avec leurs corsets noirs brodés de soie et d'argent, et leurs bonnets d'une espèce de brocard d'or, de forme phrygienne ; ces hommes en chapeaux de six pieds de circonférence, en manches de toile fermées au poignet, en bottes à l'écuyère, et à

manchettes; à voir ces gens-là se tenant par la main, sortir d'une église à pignon, on pourrait croire qu'on voit s'animer un tableau de la vieille école allemande, ou que ce sont des acteurs qui jouent une pastorale de Voss, en costumes du dix-septième siècle.

Mais si quelqu'un était jamais forcé de s'arrêter à Ulm, comme je l'ai été par un ressort cassé à la voiture, et qu'il passât son temps à autre chose qu'à admirer une foule de petits objets en ivoire que vous apportent de petites filles fort gentilles, je ne le lui pardonnerais de ma vie. Il n'y a rien d'adorable comme ces petits rouets, ces quenouilles en ivoire délicatement découpé. Pour moi, je suis resté six heures tête à tête avec ces merveilles, et quelques-uns de ces petits riens, que j'ai apportés ici, ont fait l'admiration de tous ceux qui les ont vus.

Cela ne vaut pas cependant le singulier aspect de l'antique ville d'Augsbourg. Pendant que le factionnaire de la porte prenait mon nom et celui de mon compagnon de voyage[1], je me mis à lever

[1] A la porte de toutes les villes fortes de l'Allemagne on fait inscrire aux voyageurs entrans, leur nom, leur qualité, etc. Ceci me rappelle que, précisément à Augsbourg, il y eut à propos de nous grand émoi dans le recensement de ces noms. M. de B... L....e, qui voyageait avec moi, ne donna que son nom pour abréger, sans faire mention de moi, et l'on n'inscrivit que lui. Pendant que nous changions de chevaux, on vint nous demander nos passeports, et à la maison-de-ville, lorsqu'on délivra le billet de sortie, qui est aussi

le nez en l'air, et je vis sur toutes les murailles des peintures à fresque qui peuvent bien dater de la Confession. Mais je fus obligé de regarder à deux fois celles qui ornent la première maison à droite, pour être bien sûr que je ne me trompais pas : en effet il y avait matière à étonnement. Ce tableau prodigieux représente St.-Joseph exerçant sa profession de charpentier, et près de lui la vierge Marie et l'Enfant Jésus. Jusque là tout est bien; mais ce qui est un peu plus extraordinaire, c'est le costume de St.-Joseph, qui ressemble bien plutôt à celui d'un bon Bavarois du temps des guerres de religion, qu'à celui qu'il portait probablement; et puis, c'est ce qu'il est occupé à faire. Il est auprès d'un *établi;* et, muni d'une énorme *varlope*, il rabote une planche; près de lui la Vierge raccommode un linge en faisant des doigts en aîles de pigeon, et l'Enfant Jésus, armé d'un balai colossal, balaie les copeaux. Toute la Bavière est badigeonnée de chefs-d'œuvre de même force. J'ai cru que j'en rirais jusqu'à la frontière d'Autriche, où je trouvai un tout autre sujet de gaîté.

Pour échapper à l'ennui des visites successives des douanes, nous avions fait apposer, d'après l'usage de tous ceux qui voyagent pour le gouver-

indispensable que l'inscription d'entrée, je ne sais par quel hasard j'y fus seul nommé. Je sus depuis que l'on fut le lendemain fort en peine de savoir ce qu'était devenu M. de B... L.....e, qui était entré, et par où j'étais entré, moi, qui étais sorti.

nement, le cachet du ministère des affaires étrangères sur nos malles. Lorsque nous fûmes à Braunau, première ville d'Autriche, sur l'Inn, M. de B.... L......e, avec qui j'étais, s'aperçut qu'une petite caisse dont l'avait chargé madame de S........s, et qui contenait des dentelles pour plus de 30,000 francs, n'était pas cachetée. Il me fit part de ses craintes, et voici comment nous évitâmes le coup. Il tira gravement de sa poche un cachet de l'ambassade, demanda une lumière, et prenant dans un nécessaire de la cire d'Espagne, il cacheta la boîte au nez et à la barbe du *Kaiserlig*, qui, stupéfait, le regardait faire, sans songer à s'y opposer. Quand son opération fut finie, il remit chaque chose à sa place, et dit à l'homme qui nous tirait de grands coups de chapeau :

— Vous sentez bien que je ne pouvais pas vous laisser mettre le nez dans 30,000 francs de contrebande.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu de figure plus pétrifiée que celle de cet estimable douanier.

Il faut arriver à Vienne de jour. La ville se présente noblement avec sa majestueuse porte en arc de triomphe. Je fus étonné, en entrant, de voir cette immense quantité de voitures fort propres stationnées sur une place ; mais je le fus bien plus encore lorsque je sus que c'étaient des fiacres. On

peut dire, sans crainte d'être taxé d'exagération, que les fiacres de Vienne sont infiniment supérieurs, comme luxe, comme vitesse et comme douceur, à la plupart de nos voitures de remise.

A Vienne tout le monde va en fiacre. Le soir, après dîner, on voit les jeunes gens des plus grands noms de l'Allemagne en calèche de place découverte, fumant, au Prater, leur pipe hongroise. Personne ne va en remise. Je me souviens que le premier jour où je fus mené par l'ambassadeur chez le prince de Metternich, ignorant que j'étais encore des bonnes coutumes viennoises, je louai un remise. Je ne savais où me cacher le lendemain, et long-temps on me plaisanta sur mon malheureux remise. Et en vérité l'on a bien raison ; il y a environ dix ou onze lieues de Vienne à Baden[1] : jamais le fiacre nº 11 n'a mis plus de trois heures pour y aller.

Je viens de nommer là un lieu qu'il est impossible de passer sous silence quand on parle de Vienne ; c'est Baden. Cette résidence impériale est située à dix lieues de Vienne, dans le vallon de Sainte-Hélène, qui a l'air d'une découpure de la Suisse : aussi ce lieu de délices est-il le séjour que préfèrent l'empereur et l'impératrice. Peut-être n'y trouve-t-on pas la même végétation qu'à Laxem-

[1] Dans le délicieux vallon de Ste-Hélène ; c'est là que l'Empereur se tient tout l'été.

bourg; mais il y a à Baden je ne sais quoi de solitaire, de paisible, qui fait qu'on n'y peut être qu'heureux et bon. Et c'est dire une grande vérité, que de proclamer que leurs augustes habitans sont bons et heureux.

En effet, dans ce moment où le volcan populaire fait trembler la base de tous les trônes de l'Europe, les états héréditaires jouissent d'une tranquillité que l'on ne saurait taxer de calme apparent, parce que ce statu quo, dont les peuples sont las ailleurs, fait le bonheur du peuple autrichien. Certes, de tous les pays de l'Europe, l'Allemagne est peut-être celui que l'esprit de liberté remue le plus en ce moment; eh bien! lorsque ce feu comprimé éclatera un jour de toutes parts, on verra au milieu de l'émancipation générale, l'Autriche rester immobile, enveloppée de ses vieilles institutions, et se faire absoudre par l'aspect de son bonheur.

Je crois, à vrai dire, qu'une révolution en Autriche ne pourrait être faite qu'au profit de quelques nobles qui pensent comme certains grands de Pologne, dont la coopération a été plus funeste à la cause patriote dans ce malheureux pays, que le talent de Diébitsch et de Paskéwitsch, et les canons de Nicolas.

Que si la liberté pleine et entière leur arrivait, les Autrichiens seraient coupables de ne pas l'accepter; mais ce serait agir contre leurs vrais inté-

rêts, que de les entraîner dans une révolution qui leur donnerait infailliblement le gouvernement despotique de quelques grands seigneurs; gouvernement féodal empoisonné de moyen-âge, au lieu d'un gouvernement honnête et paternel.

Tous les jeudis à huit heures du matin, l'empereur, à moins qu'il ne soit malade au lit, donne audience publique, où l'on arrive comme sur la place Saint-Étienne. Là il entend les réclamations du premier venu, en fait prendre note, et jamais un malheureux ne s'est adressé à lui vainement, quand la justice était de son côté.

Voici une histoire qui est arrivée à un de nos amis, qui prouvera combien il fait attention même aux choses de peu d'importance.

J'étais un jour chez M. de S...., attaché à l'ambassade d'Espagne, lorsque son domestique vint lui dire qu'un serrurier qui venait de poser une sonnette, sans avoir rien fourni, demandait pour son salaire cinq florins, bon argent [1]. La chose parut tellement exorbitante à M. de S...., qu'il alla lui-même parler à cet homme. Je le suivis. Nous le trouvâmes perché sur son échelle, et déclarant qu'il refusait le florin qu'on lui offrait, ce qui était généreusement payé; ajoutant de plus, que si l'on ne lui donnait pas ce qu'il demandait, il allait défaire ce qu'il avait fait. C'était une im-

[1] 12 francs 50 centimes.

pertinence. M. de S... lui dit de descendre et de s'en aller; que s'il s'obstinait à rester chez lui, il allait le jeter en bas de l'escalier; et en disant cela, il saisit l'échelle, et fit mine de la jeter à terre. Cet homme descendit alors, et dit froidement : « Donnez-moi votre florin. » Quand il l'eut reçu, il regarda la rampe, puis dit en se croisant les bras : *Der Kaiser wird es wissen*, « l'Empereur le saura. » Et il partit.

Le vendredi suivant, M. de S..... entrant chez son ambassadeur, celui-ci lui communiqua une note venue de la chancellerie d'État, qui disait qu'il avait été enjoint par l'empereur au serrurier N., d'être plus poli à l'avenir; mais qu'il conseillait à M. de S..., quelque chose qu'on pût lui dire, de ne pas menacer les gens de les jeter par-dessus la rampe d'un deuxième étage.

Cet exemple montre à quel point l'empereur, administrant une sorte de justice de paix, est attentif à ne rien laisser passer.

Rien n'égale la simplicité patriarchale des mœurs de la famille impériale. L'empereur dîne en famille à midi. Lorsqu'il est à Vienne, il aime à se promener dans deux petits jardins de fleurs, et surtout de roses, qui se trouvent comme deux corbeilles à l'entrée du Prater. En hiver, l'impératrice et les archiduchesses vont à la Redoute, sans train, comme de gaies bourgeoises, avec une robe blanche, des perles au cou, et quelques fleurs

blanches dans les cheveux; dans le carnaval, en domino, intriguant la première personne qu'elles trouvent, s'amusant, riant du bon rire heureux des gens qui s'amusent, fâchées de voir le jour venir, joyeuses le soir du bal.

A propos de la Redoute, c'est que, savez-vous bien qu'il n'y a rien de comparable à la Redoute de Vienne. Et d'abord, qui n'a pas vu valser des Allemands, des Viennois et surtout des Viennoises, n'a pas d'idée de ce que ce peut être que des gens qui aiment la danse. Les contredanses de notre beau pays de France m'ont toujours paru assez insipides; mais lorsque j'ai vu les gens de ce pays-ci, et leurs Redoutes, et tous leurs bals de fous, je ne puis plus penser à nos bals parisiens sans dormir debout. C'est une délicieuse chose, un spectacle à faire délirer, que de voir plus de cent femmes tourner avec une rapidité à faire perdre la cervelle, cent couples lancés avec une folie qui semble devoir tout renverser, et cela sans se heurter, sans dévier d'un pas; et puis, au milieu de ce tumulte, de cette folie si bien réglée, se trouver là, soi, emporté par le tourbillon, faisant tourner une femme qu'on aime, qu'on a aimée ou qu'on aimera, — car dans le monde tout en est là, lui appuyer la main contre le cœur, lui lire dans le regard, lui voler son souffle, lui inspirer sa pensée si l'on veut, tant on est près d'elle, et cela si vite, si vite, qu'entre un pas et un autre elle n'a

pas le temps de vous demander grâce. Oh! un pays où l'on ne danse qu'ainsi est un pays où l'on danse pour trouver de la joie, de la volupté, du bonheur.

Nos bals de Paris seraient déjà morts de consomption, si l'Allemagne ne les avait sauvés en leur inoculant le galop. Et bien, le galop de la Chaussée-d'Antin le plus immodéré, le plus fou, le plus haletant, passerait à la Redoute de Vienne pour une marche funèbre ou une pavane de la grave Espagne.

Et puis leurs orchestres sont si admirables, qu'il y a plaisir à danser au son de pareilles harmonies. Le cornet à piston, que le délicieux talent de Dufrêne a popularisé chez nous depuis un an ou deux seulement, est un enfant d'outre-Rhin, et je l'avais entendu dans tous les orchestres allemands, il y a cinq ans. C'est aussi à l'Allemagne que nous avons emprunté la charmante idée des concerts en plein air : il n'y a pas de ville qui n'ait dans un jardin public *une harmonie*, comme ils appellent ces concerts. A Vienne, tous les soirs un orchestre de choix exécute au Volks-Garten (jardin du peuple) des morceaux d'harmonie, des valses et des ouvertures, exactement comme aux concerts des Champs-Élysées; la seule différence qu'il y ait entre les nôtres et ceux des bords du Danube, c'est que ce bon peuple viennois a pensé que l'harmonie, c'était comme l'air, le soleil, la lumière, pour

tout le monde, et l'orchestre du Volks-Garten jette de l'harmonie à quiconque veut écouter.

Je ne ferai pas des théâtres de Vienne le même éloge que de ses concerts. Cette capitale ne compte que deux théâtres, le théâtre de la Cour (Burg-Theater), où l'on représente les tragédies, les drames et les comédies, et le théâtre de Carinthie (Kærthnerthor Theater), où l'on joue des opéras et des ballets.

Il y a de plus, dans les faubourgs, trois petits théâtres où l'on joue des mélodrames, des vaudevilles, des farces, des féeries, etc., etc. : l'un est le théâtre *de la Vienne* [1], le second celui du faubour de *Léopoldstadt,* et le dernier, de *Josephstadt.* Le seul qui soit un peu remarquable est celui de la Vienne, dont le directeur Karl, à la fois directeur, auteur et acteur, fait toute la bonne fortune ; de même que celui de Léopoldstadt ne doit ses spectateurs qu'au jeu spirituel de mademoiselle Krones, la Déjazet de ce pays-là.

Les théâtres de la Cour et de Carinthie ne sont pas tout à fait dignes de l'emploi qu'ils sont appelés à remplir : savoir, l'amusement d'une ville comme Vienne. La salle du premier est mal construite, de forme oblongue et étranglée, sans éclairage, de

[1] La ville de Vienne tire son nom d'une petite rivière sur les bords de laquelle elle est située, appelée la Vienne (*Das Wien*). L'un des faubourgs, celui où est ce théâtre, est désigné : *am Wien* (sur la Vienne).

sorte que d'une des extrémités l'on n'est pas capable de reconnaître son meilleur ami à l'autre bout. La troupe cependant est loin d'être sans mérite : c'est là que j'ai vu et admiré le fameux Devrient, père de madame Schrœder, que nous avons admirée à Paris; Handschütz, si remarquable dans tous les rôles de Schiller, et principalement dans le Leicester de Marie Stuart; mademoiselle Caroline Müller, si parfaite qu'on s'aperçoit à peine qu'elle est jeune et jolie comme une rose, si jolie que souvent on oublie d'applaudir son jeu pour ne songer qu'à dire : « Qu'elle est belle ! » Si la salle répondait au talent des artistes, le théâtre de la Cour occuperait un rang distingué parmi les théâtres d'Europe de ce genre; mais il y a tant d'imperfections, qu'il faudrait bien de la bonne volonté pour le louer.

Quand je suis arrivé à Vienne, Barbaja y était avec sa troupe-modèle, c'est-à-dire avec Tamburini, Lablache, Rubini, madame Méric-Lalande; madame Pasta était aussi à Vienne. De sorte que l'Opéra allait sur des roulettes; mais je vous jure que grand fut mon désappointement, lorsque, après le départ des chers virtuosi, attiré par une affiche qui me promettait le Kreuzritter, (le *Crociato*) de Meyerbeer, je fus obligé de subir mademoiselle Hähnel au lieu de madame Pasta, Fischer au lieu de Lablache, et ce malheureux Wild à la place de Rubini. Wild a été le premier ténor de l'Allema-

gne ; mais sa voix est perdue, et, comme chacun sait (soit dit sans offenser les Allemands, que je respecte fort, musique parlant), ce n'est pas par la méthode que brillent leurs chanteurs : je vous laisse à penser ce que c'est qu'un chanteur allemand qui n'a plus de voix. Si vous me dites que ce ne doit pas être quelque chose de bien miraculeux, je vous répondrai que vous êtes bien honnête.

Quant à l'orchestre, c'est tellement chose jugée, qu'il n'y a qu'un mot à en dire : admirable.

Je dirais presque la même chose des ballets, si je n'avais peur de me faire crier haro ! Les ballets que vient de nous donner Henry au théâtre Nautique sont assez dans le genre du théâtre de Vienne, où Henry est glorieusement connu. Et je ne sais pas trop ce qu'il y a à dire contre ces sortes de ballets, si ce n'est que ce sont des ballets. Je vous dirai même en confidence que nous n'avons pas le droit de dire du mal des ballets de Vienne, qui nous ont envoyé la gracieuse mademoiselle Taglioni, et qui maintenant nous envoient les deux charmantes Esler, Fanny et Hermine, ravissants oiseaux que M. Véron a si bien su dénicher à Londres. Vous verrez !

Voilà bien des bonnes choses qui font aimer Vienne ; mais combien je l'aimerais davantage si l'on y avait la bonne pensée de ne pas dîner à quatre heures du soir ; je sais bien qu'il faut aller au théâtre si c'est l'hiver, au Prater si c'est l'été ;

que l'on soupe, que l'on prend du thé, et c'est une bien belle chose que de souper et de prendre du thé; je sais bien tout cela, mais rien peut-il faire que cette phrase ne sonne pas péniblement à l'oreille : Nous dinerons à quatre heures !

Dans l'été, après diner, quand je n'allais ni au Prater, ni faire des visites, j'aimais, vers le soir, à aller admirer l'admirable chef-d'œuvre de Canova, le tombeau de la princesse Christine; ou un autre groupe de ce grand maître, qu'on a placé dans un petit temple antique au Volks-Garten, Thésée vainqueur du Minotaure. Les proportions de ce morceau sont peut-être un peu forcées; mais il y a une richesse, un feu d'exécution qui rachète de beaucoup les rares défauts qu'on y peut découvrir. Comme objets d'arts, ces deux morceaux sont ce que Vienne possède de plus précieux : le premier est surtout réputé le chef-d'œuvre du grand Canova.

Mais ce dont Vienne abonde, ce sont ses églises si coquettes, si caractérisées, avec leur couverture en faïence séculaire, leurs flèches aiguës comme des piques, leurs statues de pierre, leurs chaires de bois finement sculptées, et leurs admirables vitraux chatoyant au soleil comme autant de rubis, de saphirs, de topazes. Ce qui est beau, c'est celle de Saint-Étienne, plus haute de sept pieds que la cathédrale de Strasbourg; Saint-Étienne, la plus haute construction de l'Europe après Saint-Pierre de Rome. Oh! non, ce n'est pas le ré-

sultat d'un préjugé vide de sens, cette impression qui vous saisit quand vous entrez dans cette nef où se sont agenouillés Mathias Corvin, Scanderbeg, Sobieski; où la première croisade a été prêchée, sous les murs de laquelle on voit encore la chaire de pierre d'où Pierre l'Ermite criait aux peuples : « A l'Orient! à l'Orient! Dieu le veut! » Non, il n'y a pas de supersition à s'incliner avec respect devant ces vieilles pierres qui ont vu tant de grands hommes sous leurs voûtes, et sont restées debout, tandis que les grands hommes se sont faits poussière.

C'est le jour de la Fête-Dieu que la cathédrale se fait belle! Après les processions d'Espagne et de Portugal, celle de Vienne, en cette grande solennité chrétienne, a la réputation d'être la plus belle de l'Europe, et je crois facilement que c'est à juste titre. Tout ce que l'empire a de plus remarquable est là en grand costume avec cette grande étiquette autrichienne qui double l'échelle de tout ce qu'elle touche, ce qui ne gâte rien pour de pareilles choses. Mais ce qu'il y a de beau à cette cérémonie, ce qu'il faut avoir vu dans sa vie, c'est le détachement de la garde hongroise, commandé par le prince d'Esterhazy. Rien ne peut donner une idée de la pompe de ce corps; rien ne peut faire comprendre sur tout ce qu'est l'aspect de leur chef. Tous les diamans de la maison d'Esterhazy, qui sont substitués comme le serait une terre, sont ce jour-là sur le prince, comme tous ceux de

la maison de Cadaval sur le chapeau de Saint-Georges à Lisbonne, à pareil jour. Son costume, qui est le costume national hongrois, consiste en une pelisse et un dolman dont les tresses sont de perles fines, et chaque bouton un diamant; la martingale de son cheval est une rivière de diamans. La troupe qu'il commande est composée des jeunes gens des premières familles hongroises : c'est la plus belle chose qui se puisse voir au monde.

Certes, lorsqu'on est à Vienne lors de la Fête-Dieu, cette chose mérite bien qu'on sorte dans la ville tout le jour malgré la chaleur, qui est excessive; mais, comme ce n'est pas tous les jours fête, il faut bien se réfugier là où il y a un peu d'ombre et de frais, et pour cela rien n'est délicieux comme les environs de Vienne, Hitzin, Meidling; Weinhaus, où l'ambassadeur d'Angleterre avait une habitation charmante; Grünberg, où notre ambassadeur et celui de Russie passaient l'été; Schœnbrunn, avec sa ménagerie, son belvéder à jour, et son palais devant lequel aussi je m'inclinais en silence, en songeant à l'hôte qui l'habitait alors; ce palais d'où son père avait dicté des lois au monde. Oh! qu'est devenu le père? qu'est devenue la gloire de nos armes? qu'est devenu le fils?.... Le père! — La Sainte-Alliance l'a tué, sur un rocher à deux mille lieues de sa patrie! — C'est une dette que la France a contractée avec la Sainte-Alliance. Vienne le jour, elle la paiera!

Le fils! — Il est mort le 22 juillet 1832, à vingt et un ans! plein d'avenir, de jeunesse, de talens, de bonté! Déjà, en 1825, quand j'étais à Vienne, son visage maigre et pâle, sa démarche grave, et sa bouche sans sourire, semblaient présager 1832. Alors il n'allait pas dans le monde comme il y alla plus tard! — alors le soin de son régiment, quelques promenades à cheval, ses études, ses chères études l'occupaient uniquement, et ce n'est qu'au théâtre, à la dérobée, à travers quelques arbres de Schœnbrunn, que je pouvais le voir. Ce n'est que depuis la révolution de Juillet qu'il se montra chez les ministres et les ambassadeurs. Il y a même une remarque assez piquante à faire à ce sujet. Lorsqu'il aperçut un soir, chez l'ambassadeur d'Angleterre, le maréchal Marmont, il vint à lui et lui parla long-temps. On peut voir dans le beau livre de M. de Montbel, combien il lui marqua d'intérêt, s'instruisant de ses leçons, l'écoutant expliquer les campagnes de son père. Ce qu'il y a de curieux dans ce fait, c'est que, sous la Restauration, le duc de Raguse, en faveur à la cour de Charles X, n'aurait probablement pas été admis dans cette intimité du prince, et que le duc de Raguse disgracié, presque proscrit sous Louis-Philippe, est accueilli à Vienne à bras ouverts, et installé comme un des précepteurs du fils de Napoléon.

Ils sont heureux ceux que leur carrière à con-

duits près de lui, dans ses dernières années, les Français qui ont pu le saluer avec la cocarde tricolore au front! Je leur ai bien envié le lugubre avantage de pleurer à ce triste convoi. Qu'on me permette de transcrire ici une lettre écrite alors par une femme de Vienne à une femme de ma connaissance qui a bien voulu me la confier. On y verra combien le malheureux fils du malheureux empereur a été regretté dans le pays où il a vécu :

« Vienne, le 24 juillet 1832.

« Je t'écris, chère amie, au son lugubre des » cloches de tout Vienne. C'est le signal du convoi » de ce pauvre duc de Reichstadt. Il est mort avant- » hier, à 5 heures du matin, sans la moindre con- » vulsion, mais après avoir terriblement souffert. » Tous les médecins s'accordent à dire qu'il s'est » suicidé, non-seulement par son obstination à se » refuser à leurs remèdes, mais encore par son » adresse à leur dissimuler les symptômes de son » mal. Un d'eux lui disait un jour, dans l'espoir » de ranimer ses forces morales : *Monseigneur,* » *vous êtes né un soleil, vous n'êtes plus qu'une* » *planète ; mais vous pouvez devenir une comète ;* » *une grande crise politique s'approche ; voyez que* » *de chances elle vous offre.* — *Laissez-moi mourir* » *tranquillement*, a-t-il répondu, *c'est la seule* » *chose que je désire.* Sa mère ne l'a pas quitté de- » puis son arrivée ; elle était en prières auprès de

» son lit, quand il a expiré ; un frémissement con-
» vulsif s'est emparé d'elle, et depuis lors elle
» a la fièvre. On la dit fort malade de la poitrine,
» et n'ayant que peu de temps à vivre. L'archi-
» duchesse Sophie, la femme de l'archiduc Fran-
» çois, est inconsolable : elle avait pour ce mal-
» heureux jeune homme une affection qu'il payait
» du plus tendre retour. Tout le temps de sa
» maladie elle ne l'a pas quitté d'une minute,
» quoiqu'elle fût grosse et qu'elle eût besoin des
» plus grands ménagemens. C'est elle qui a vaincu
» la répugnance qu'il montrait à se faire adminis-
» trer : prenant le prétexte de ses couches, dont
» le moment approchait, elle a voulu recevoir
» tous les sacremens, même celui de l'extrême-
» onction ; entraîné par son exemple, et puis plus
» encore par ses douces instances, il s'est soumis
» à un devoir qu'il n'envisageait que comme une
» affaire d'étiquette. Je ne sais si le contraste de
» cette jeune femme prête à devenir mère et la
» figure de ce jeune homme mourant a frappé
» tous les spectateurs, mais de toutes parts ce
» n'étaient que sanglots et gémissemens. Depuis
» ce jour, le mal n'a fait qu'empirer, et la preuve
» que le pauvre patient ne se faisait pas illusion
» sur son état, c'est qu'il a fait faire son portrait
» pour cette même archiduchesse Sophie, et qu'il
» a fait graver au bas : *Souvenir éternel d'un mou-*
» *rant.* Celle-ci est accouchée tout récemment.

» Juge combien on doit redouter pour elle l'im-
» pression d'une perte aussi douloureuse. On pré-
» tend que, par un hasard singulier, il est mort
» dans la chambre que son père occupait à Schœn-
» brunn, et sur le lit où il couchait. Qui sait si
» ce n'est pas dans cette même chambre, et à
» cette même place, que Napoléon a conçu la
» première idée de son mariage avec Marie-
» Louise, etc., etc........ De tous les hommages
» qu'on lui rend aujourd'hui, le seul dont je lui
» pardonnerais d e se sentir fier et ému, ce sont les
» larmes du peuple : car elles partent du cœur,
» et sont encore un tribut à la mémoire de son père.
» Jamais nation ne fut plus Napoléoniste, et je
» suis persuadée que plus d'une espérance repo-
» sait sur cette jeune tête.

Mercredi.

» C'est fini. Tout est tranquille aujourd'hui. Il
» ne reste plus rien du fils de l'Homme, et sa dé-
» pouille mortelle repose maintenant parmi celles
» de toute la famille impériale.

» Ah! que son père eût joui de son ardeur mar-
» tiale et de cette puissance de volonté dont les
» plus atroces douleurs n'ont pu triompher. Mais
» comme il n'arrive que trop souvent chez les êtres
» supérieurs que les circonstances oppriment,
» toutes ses facultés se sont tournées contre lui-
» même, et n'ont été que les instrumens de sa

» perte. Il ne faut pas cependant se dissimuler que » dans aucune position il eût jamais pu vivre long- » temps : l'humeur cancéreuse de son père s'était » jetée tout à la fois sur les viscères du bas-ventre » et sur les poumons, dont tout un côté était déjà » détruit.

» Les médecins s'accordent à dire qu'on ne pou- » vait voir une tête plus merveilleusement orga- » nisée; et les regrets de tous ceux qui ont vécu » dans son intimité attestent assez les qualités de » son cœur.

» On s'arrachait hier tous les portraits qui ont » été faits de lui; on n'a pas d'idée de la foule » qui s'est portée à son convoi, et de la tristesse » peinte sur tous les visages. C'est que le peuple » comprend cette perte, et tout ce qu'elle a de » réel pour lui : son avenir repose sur si peu main- » tenant! »

Cette lettre simple, sans prétention, dictée, pour ainsi dire, par le son des cloches funèbres, est un bien bel éloge de l'infortuné dont elle raconte la mort. J'ai pensé qu'elle intéresserait, et je l'ai transcrite en entier. Tout cela est bien triste à penser!

Le temps à peine a vieilli de quelques années de plus les arbres séculaires de Schœnbrunn, et celui dont l'armée campait dans la cour du palais a vu s'anéantir cette armée qui semblait de fer, a

échangé le pouvoir contre l'esclavage, la vie puissante de l'empereur contre la mort, la mort du proscrit! Et son fils, né sur un trône, puis exilé là où son père fit trembler l'Europe, puis mort aussi! Et puis de l'un et de l'autre, rien; rien, qu'un souvenir! Schœnbrunn, Schœnbrunn, éloquente leçon d'histoire! tu es triste à étudier!

C'est ainsi qu'est Vienne; au moins c'est ainsi que je l'ai vue, et ainsi elle m'a plu. J'ai aimé ce qu'elle avait de triste et ce qu'elle avait de gai, et ses promenades, et ses spectacles, et ses processions, et son Schœnbrunn. C'est une bonne ville que Vienne, où il n'y a pas de coterie, parce que toute la bonne compagnie se voit: ce qui, en agrandissant le cercle de la société, le dégage de tout ce qui ressemblerait à de la coterie. C'est une bonne ville où l'on aime les arts et les Français, où l'on ne parle que français ou viennois, où les rues sont droites et bien pavées, avec des trottoirs en dalles, et le peuple bon et honnête, et les femmes jolies et rieuses, et les hommes francs et sincères. C'est une bonne ville, qui serait la meilleure des villes si l'on y dînait à sept heures, si les théâtres étaient mieux éclairés, les chanteurs meilleurs, et qu'il n'y eût pas de par le monde une autre ville qu'on nomme Paris.

NAPOLÉON D'ABRANTÈS.



LES PAVÉS DE PARIS.

Messieurs, mesdames, vous tous qui remplissez chaque soir nos loges de spectacle, je ne vous demande qu'un quart d'heure.... Un quart d'heure, je vous en prie, pour le nouveau théâtre que j'élève devant vous, le pavé de Paris.

Que voulez-vous que je vous représente? Tous les genres à la fois? — Mon théâtre suffit à tous. — Mon théâtre est universel.

Voyez-vous toute ma troupe, de 700,000 personnes environ, affluer sur ma scène? — Acteurs, actrices, jeunes premiers et pères nobles, seigneurs et valets, duègnes et amoureuses, héros de théâtre et rois de tréteaux; tout cela se presse, se foule, se rencontre, se coudoie sur mon théâtre. — Tout cela joue le vaudeville, la farce, la grande comé-

die, le drame avec toutes ses formes, mimodrame et mélodrame, le drame dans toute son étendue, — le drame aux scènes bouffonnes, aux catastrophes horribles.

Moi qui vous parle, j'ai vu jouer sur le pavé de Paris des scènes qui dépassaient en pompe et en grandeurs les féeries de l'Opéra; mais ce temps-là n'est plus. Depuis trois ans on ne joue guère sur le pavé de Paris que la parade ou l'émeute.

Regardez, je vous prie. — Voici de ce côté une scène burlesque. — Deux crocheteurs se prenant aux cheveux pour une Hélène de carrefour. — Plus loin, quelque chose de hideux. — Un homme, les joues enluminées, la poitrine découverte, battant la muraille, ou expiant dans le ruisseau le vin de la journée.

Puis des contrastes à chaque pas. — Ici un brillant phaéton qu'emporte un fougueux cheval, accroché au corbillard du pauvre. — Plus loin deux époux séparés, se heurtant sur le même pavé. — A droite un attelage à six chevaux, des piqueurs impudents, des valets comme à un grand seigneur. — A gauche un pauvre blessé, mendiant et mal vêtu, montrant à sa boutonnière le ruban de Juillet.

— Près de nous ce qu'il y a de plus laid sur la terre, une vieille femme sale et crottée... Et là-bas, là-bas, voyez-vous? — Je vous le demande, riches campagnes de l'Italie, montagnes de la Castille, sérails embaumés de l'Orient; — au milieu de vos

grandes herbes, sur vos collines de fleurs ou vos beaux tapis, vîtes-vous jamais pied plus leste et plus mignon que celui qui foule mon sale pavé de Paris? — Las! voyez-vous là-bas cette élégante jeune fille, grisette parisienne, timide ou agaçante, rieuse presque toujours, et moqueuse du dandy qui la regarde? — Comme elle est là sur son terrain bien mieux que sur des parquets ou des tapis de fleurs! — Comme au milieu de cette boue et de ces ruisseaux, elle sait choisir toujours le pavé qui salira moins sa chaussure! — Comme elle relève avec grâce et adresse les plis bouffans de sa fraîche robe blanche! — Point de méchanceté, messieurs!... Ceci est uniquement dans l'intérêt de sa robe, et nullement dans le vôtre. — Demandez-lui plutôt! Elle est si proprette et si soigneuse d'elle-même, la jeune fille de Paris! Il semble qu'en ce moment sa devise à elle soit comme celle de l'hermine : Plutôt mourir que de se salir.

Remarquez maintenant que, sur cet immense théâtre de sept lieues de circonférence, l'aspect de la scène est aussi divers, aussi changeant que les sortes de drames qui s'y représentent.

Ce serait une erreur bien grossière de croire que le pavé de Paris se ressemble partout. Et aux yeux d'un parfait connaisseur, — d'un facteur par exemple, — d'un portefaix, — d'un cocher de fiacre, le pavé de chaque quartier, je dirais presque de chaque rue, a sa physionomie qui lui est propre.

Le pavé du Marais, triste, solitaire, silencieux, poussiéreux plutôt que boueux, presque usé en quelques endroits, ressemble à ces meubles antiques qui ont beaucoup servi, mais qui ne servent plus.

Dans les quartiers fréquentés au contraire : — les quartiers de la rue Richelieu, de la rue Vivienne, de la rue Saint-Honoré, des Tuileries, le pavé devient sale et noir comme les passions qui s'agitent à sa surface, — mobile et peu solide, comme les fortunes et les prospérités de la terre.

Le pavé de la Chaussée-d'Antin a quelque chose de propre et de coquet. — Là, les dalles sont presque de marbre. Là, des trottoirs en grand nombre; des trottoirs!... ce romantisme du pavé. — Là, mille roues toujours en mouvement gravent leurs traces d'airain. — Là, mille chevaux rapides trébuchent à la fois, et font jaillir de continuels éclairs qui brillent et disparaissent comme eux.

Quittez ce bruyant quartier, et, reposant vos esprits, entrez avec moi dans le sanctuaire du faubourg St.-Germain. Ici, le pavé n'est plus le même. Il y a, ici, quelque chose de calme, de grandiose, et, si j'ose le dire, de bon ton : le pavé du noble faubourg n'est autre chose que la prolongation des cours de ses grands hôtels; c'est l'antichambre de ces brillans salons que nous voyons le soir si resplendissans de femmes et de bougies. Ici, peu ou point de gens à pied, peu ou point de

fiacres, peu ou point de voitures à trente centimes : trois choses essentiellement boueuses à Paris. Il y a quelques exceptions, je le sais : la rue du Bac, par exemple, a des boutiques, la rue du Bac a des tricycles; la rue du Bac ressemble à un seigneur qui se popularise : mais je ne prends ici que le point de vue général; et je dis que sur chacun de ses pavés le faubourg St.-Germain semble avoir gravé son aristocratie.

Pourtant, pourtant....

—Ici une prosopopée. Le sujet en vaut la peine, vous l'allez voir.

Toi aussi tu t'es levé en barricade contre tes ducs et duchesses, contre tes comtes et tes comtesses, noble pavé de la rue de Varennes, de la rue de Grenelle, de la rue St.-Dominique, de la rue de Bourbon. — Comment se fait-il qu'au lieu d'arrêter dans leur marche les soldats fidèles du vieux roi, tu ne te sois point levé contre le déplorable triomphe d'un peuple égaré ?

Terminons cette nomenclature par le pavé de la Cité, qui sent son vieux Paris comme toutes les maisons du quartier.

Et ici viendrait admirablement, ce me semble, tout ce que j'aurais à dire sur l'origine du pavé de Paris, et son histoire depuis les premiers temps de la monarchie jusqu'à nos jours, partie importante dans un article comme celui-ci ; mais partie toute de science et d'érudition, et qui par consé-

quent, je suis obligé d'en convenir, n'est pas précisément la mienne.

Mon article des pavés de Paris, je l'ai fait sur les lieux mêmes, et vraiment, à battre le pavé, on apprend décidément peu de chose, l'esprit court les rues, c'est vrai! Mais la science! — Pas encore.

Il existait pourtant à Paris un moyen unique, admirable pour moi, de paraître érudit et savant en fait de pavés, sans pour cela changer ma manière d'être.

N'auriez-vous point rencontré, comme moi, un petit prodige, un petit savant ambulant, qui, suivi de son père, de deux clarinettes et d'une grosse caisse, s'en allait de rue en rue, de place en place, colportant sa science, comme un marchand de vulnéraire son onguent, ou un sauteur public ses pirouettes.

Quand la grosse caisse et les clarinettes avaient amassé assez de curieux, le petit bonhomme montait sur un escabeau qui lui servait de théâtre, et son père lui adressait mille savantes questions.

Quand fut placé le premier pavé de Paris?

Le petit savant répondait.

Dans quelle rue fut-il placé?

Le petit savant répondait encore.

Par qui fut-il placé?

Le petit savant répondait toujours, et les sous volaient de toute part sur le plateau de fer-blanc.

Je le crois bien, pardieu! L'académie des Inscriptions et Belles-Lettres en personne n'eût pu m'en dire autant.

Puis pouvait-il débiter une science qui fût plus nationale, et plus intéressante pour tous ses auditeurs? Le parisien aime son pavé; il ne se tient ferme et droit que sur son pavé. Toute terre qui n'est pas pavée lui semble terre mouvante, sous laquelle fermentent des volcans. Il est donc tout simple qu'il aime l'histoire de son pavé : il l'aime comme le campagnard aime l'histoire de ses vieux chênes, comme la jeune fille celle de son rosier.

Qu'est devenu mon prodige de science, je ne le trouve plus? Peut-être n'a-t-il pas profité de ses heureuses dispositions; et puis, il faut le dire, depuis la révolution de Juillet, les sciences, comme les beaux arts, sont tombées en discrédit. Peut-être mon petit protégé a-t-il laissé là son métier de savant pour quelque autre plus lucratif.

Je me livrais à cette réflexion pénible, lorsqu'un jour, traversant la rue Richelieu : Qu'est-ce que l'érudition? me demandai-je. — Plus ou moins de temps passé à la Bibliothèque du Roi.

Ceci me frappa : je traversai la rue, éclaboussai deux passans, et d'un bond je me trouvai dans les longues galeries de la Bibliothèque royale.

Je demandai un livre, un livre sur Paris, un de ces ouvrages dont M. Ladvocat a pris soin d'inscrire le catalogue sur la vignette de son fron-

tispice. J'ouvris, et les premières lignes qui me tombèrent sous les yeux m'apprirent que Philippe-Auguste avait fait poser les premiers pavés de Paris. Mon article est fait, m'écriai-je. Je remerciai mille fois l'auteur du livre et Philippe-Auguste.

Ce prince me parut bien en ce moment l'un de nos plus grands monarques. Vrai, je lui sus plus de gré d'avoir fait poser le premier pavé de Paris, que d'avoir gagné la bataille de Bouvines. Je ne sais, Dieu me pardonne, si l'idée ne m'en vint pas de faire un poème épique, et de prendre Philippe-Auguste pour héros; mais je me rappelai ensuite que j'avais été précédé ..... précédé par un académicien : le barbare, m'écriai-je : il n'aura pas parlé des pavés!

Lorsque Philippe-Auguste eut conçu la grande et utile idée de paver Paris, il réunit les bourgeois de Paris et leur prévôt, leur fit envisager les grands avantages de son projet, et obtint d'eux des sommes considérables.

Cependant il s'en fallut bien que toutes les rues de Paris fussent pavées d'abord.

Les quatre premières entièrement pavées s'appelèrent la croisée de Paris. Elles étaient situées au centre de la ville, et s'étendaient, d'une part, de l'est à l'ouest; de l'autre, du nord au midi.

Peu à peu la civilisation augmentant, et avec elle le bruit, les embarras, le déplacement, le train des hommes et des chevaux, les rues de

Paris se défoncèrent tellement qu'il fallut de toute part avoir recours au pavé.

Nos rois, jaloux d'embellir leur capitale, profitèrent de leurs glorieux règnes pour continuer l'œuvre de Philippe-Auguste; mais le travail alla lentement. Sous Louis XIII, la moitié à peine des rues de Paris était pavée. Enfin Louis XIV régna, et ce grand roi eut encore la gloire de mettre la dernière main au pavage de la grande ville.

Cette circonstance est remarquable. L'histoire des pavés de Paris pourrait donc aussi être celle de la monarchie française, qui, réellement fondée et fixée par Philippe-Auguste, ne s'éleva que sous Louis XIV au plus haut point de sa gloire.

L'histoire la plus complète du pavé de Paris se trouverait, je crois, dans les admonitions, ordonnances et comptes d'administration d'une espèce de magistrat édile, qui, sous différens noms, fut préposé de tout tems aux pavés et à la propreté des rues; cet édile maintenant s'appelle préfet de police. Malheur au préfet de police qui ne prend pas soin des pavés de la grande ville! Moi j'ajouterai : Malheur à celui qui ne les scelle pas assez profondément dans la terre!...

Ils n'étaient pas solides, nos pavés : il suffit un jour du petit doigt du peuple pour les soulever, et faire des barricades, et renverser une monarchie de treize siècles.

Après les révolutions qui sur ce point méritent

la première place, ce qui met le plus nos pavés en mouvement, c'est le gaz.

Il est beau assurément de vivre dans un siècle de lumières. Il est beau que, le soir, nos rues et nos boutiques étincellent de mille feux ; mais craignons de ressembler à l'astrologue de la fable : en regardant les astres qui brillent au front de nos boutiques, ne nous laissons pas choir dans un puits.

Je ne terminerai point cet article sans faire au moins mention d'une classe d'individus attenant de trop près à mon sujet pour être passée sous silence. Je parle des malheureux qui sont, comme on dit, sur le pavé de Paris : domestiques sans place, gens sans asile, héritiers des ribauds et des truands, pauvres locataires qui n'ont point payé leur terme, chiens perdus et sans maîtres.

A ceux-là, puisse le pavé de Paris devenir une fraîche couche en été, et une retraite chaude en hiver ! — Voici malheureusement ce qui n'arrive jamais. Le pavé de Paris, en été, est brûlant comme le fer rouge ; en hiver, il est froid comme toutes les glaces de la Sibérie.

En hiver, pendant ces longues nuits que nous passons au milieu des plaisirs, dans des salons bien chauds, combien de malheureux grelottent et meurent au coin d'une borne !

On me citait, à ce propos, le sort tragique d'une pauvre famille.

Ceci remonte au rigoureux hiver de 1830.

La famille dont je vous parle était composée d'un jeune homme, d'une jeune femme, et d'un petit enfant qui pendait encore au sein de sa mère.

Le jeune homme, faute d'industrie peut-être ou de travail, était tombé dans la plus profonde misère. Il n'avait pu payer son terme, — loyer d'un taudis qu'il occupait au septième étage, et il se trouvait ainsi, avec sa petite famille, sur le pavé de Paris.

Il chercha long-temps d'abord une guérite abandonnée pour y poser sa tête; — mais une guérite à Paris, c'est déjà beaucoup; — une guérite, c'est du luxe; — une guérite, c'est presque un hôtel garni; — il faut presque louer une guérite. — Le jeune homme n'en trouva pas, et de froid, de fatigue, la pauvre famille tomba au coin d'une borne.

Le froid de cette nuit était plus piquant qu'il ne l'avait encore été.

La jeune femme dit à son mari : — Ce qu'il y a d'affreux, c'est que mon petit enfant est plus faible que moi; il mourra le premier; — mais je serai la seconde.—Le jeune homme poussa un gros soupir, comme s'il eût dit : — C'est vrai, je périrai le dernier.

Le froid augmentait toujours.

Le petit enfant cria pendant une heure. — Ce fut tout : on ne l'entendit plus. — Ses petits membres se raidirent, et la jeune femme dit à son mari : — A mon tour, maintenant.

Elle grelotta pendant une heure encore; — mais le froid devint plus vif, et ce fut alors que le jeune homme dit : — Maintenant, à moi.

Déjà il sentait la mort lui venir, l'enveloppant de toutes parts, pesant sur ses membres comme un manteau de glace, lorsqu'il aperçut une faible lueur dans le lointain.

« Du feu, du feu! s'écria-t-il. » Du feu, c'était sa vie; et, chez un jeune homme surtout, l'instinct de la vie est bien fort.

Il se décida vite à ramper jusque là : mais, pensa-t-il, ma pauvre femme n'est peut-être qu'engourdie, — ainsi que mon petit enfant. — Maintenant que voici du feu, ils vont peut-être revivre. Et il se prit à traîner sa femme après lui. Les mains du petit enfant s'étaient raidies autour du cou de sa mère, et le tenaient enlacé.

Plus il approchait de la flamme lointaine, plus ses forces augmentaient : — car l'espoir aussi est du feu. La flamme n'était autre chose qu'un de ces foyers publics que le gouvernement d'alors avait fait allumer dans les carrefours, pour le pauvre qui gelait de froid; et la flamme de celui-ci s'élevait à une prodigieuse hauteur.

Le jeune homme eut peine à se glisser au milieu de la foule de pauvres qui l'environnait. Quand il fut arrivé, il déposa sa jeune femme et son enfant le plus près qu'il put du foyer.

— « Ta femme brûle! » s'écria presque aussitôt une voix sortie de la foule.

— « Bah, bah ! » — reprit un autre, — « c'est du bois mort, — un fagot de plus : — chauffons-nous, — chauffons-nous. »

La première voix avait raison. Sans que le jeune homme s'en fût aperçu, la flamme s'était glissée parmi les haillons de la jeune femme. Sitôt qu'elle sentit les atteintes du feu, elle se ranima, car elle n'était point morte. Puis elle voulut sortir de la flamme qui l'enveloppait, — mais la flamme l'avait aveuglée.

Au lieu de sortir du brasier, elle s'y enfonce plus avant, jette des cris affreux, se tord et tombe.

A cette vue, le jeune homme s'élance : le feu lui avait rendu toute la vie, toutes ses forces. — Il vole au secours de sa pauvre femme ; mais il faut, pour son malheur, qu'une fumée épaisse et noire sorte en ce moment du brasier et le suffoque : il tombe lui-même dans les flammes.

D'autres fagots furent apportés. Les pauvres se chauffèrent toute la nuit.

Mais le petit enfant, qu'était-il devenu ?

Depuis le départ de la fille de Louis XVI, l'enfant est devenu une seconde fois orpheline.

F. DE LA BOUILLERIE.

PARIS SOUS LE CONSULAT,

OU

UN BAL DE FOURNISSEUR.

(Anecdote historique.)

Paris offre un tableau mouvant de mœurs si variées, d'intérêts si compliqués, si changeans, que, malgré les nombreux volumes écrits sur cette ville, il reste encore à glaner pour l'observateur, lorsque surtout ses souvenirs le reportent à une époque assez éloignée pour que la vérité n'ait plus le danger des indiscrétions du jour. Ce qui donne peut-être plus d'attraits à la peinture des mœurs parisiennes qu'à la peinture des mœurs des autres capitales de l'Europe, c'est que nulle part les femmes n'exercent une influence aussi directe qu'à Paris sur les usages, les costumes, la mode, les

opinions, les préjugés et même les lois. Oui, messieurs, sur les lois, puisque les femmes agissent immédiatement sur les hommes chargés de la conduite des affaires : malheureux ces esprits forts qui dédaignent leurs conseils ! Quand Louis XIV a-t-il fait de grandes et belles choses? lorsqu'il avait des maîtresses. Quand a-t-il compromis la gloire de son règne? lorsque la fatale influence des confesseurs eut usurpé l'empire aimable de madame de La Vallière.

L'armée française était revenue triomphante des champs de Marengo ; on venait de célébrer dans le temple de Mars cette grande victoire, et en même temps l'inauguration du monument de Turenne confié à la garde des Invalides. L'Autriche cédait à la France, comme garantie du désir de traiter avec elle, les trois places d'Ulm, de Philisbourg et d'Ingolstadt ; on avait accueilli avec enthousiasme la cantate du citoyen Fontanes, commençant par ce vers que nous croyons entendre encore chanter à Laïs avec une voix retentissante :

Un grand siècle finit, un grand siècle commence.

Ce n'était plus la révolution, ce n'était pas encore l'empire; les plaisirs, long-temps exilés, reparaissaient en foule; on respirait pour ainsi dire un air nouveau; l'espérance était dans toutes les ames, la joie brillait sur toutes les figures; cha-



cun apportait sa part d'une bienveillance générale; on osait redevenir poli sans qu'une sotte étiquette marquât à chacun son rang dans la hiérarchie sociale; tout le monde avait tant souffert, que l'on cherchait à se rapprocher, car le malheur n'avait connu que des égaux. Quelques émigrés commençaient à se montrer, mais avec cette circonspection timide que La Fontaine prête aux grenouilles qui les premières osèrent affronter la vue du soliveau.

A cette époque, les bals publics et de souscription étaient fréquentés par la bonne compagnie. Ce fut dans une de ces réunions, où se glissaient aussi quelques femmes qui n'auraient pas dû y être admises, que le chevalier de Raymont, nouvellement revenu d'émigration et muni d'un permis de séjour provisoire, rencontra madame Durand. Remarquez en passant que l'on disait encore citoyen, mais non plus citoyenne, depuis que le citoyen ministre des Relations-Extérieures avait dit aux Tuileries : « Citoyen premier Consul, comment se porte madame Bonaparte? »

Madame Durand était une beauté déjà âgée d'une trentaine d'années au moins, mais qui paraissait beaucoup plus jeune, tant elle était bien conservée, et tant l'élégante simplicité de son costume à la grecque et le goût de sa coiffure rehaussaient l'éclat de ses charmes. Plusieurs personnes avaient l'habitude de la désigner seulement sous le nom d'Adeline; la vérité est que le nom de madame Durand

était un titre dont elle jouissait par anticipation, quoiqu'elle remplit toutes les fonctions qui y étaient attachées. Un nombreux essaim de jeunes gens bourdonnait autour d'elle; mais ils étaient trop empressés pour qu'elle fît attention à aucun d'eux. Le chevalier entrait dans sa quarante-cinquième année; il avait conservé ces manières polies et aisées qui dans le monde suppléent si souvent à l'amabilité et suffisent même pour voiler le défaut d'instruction auprès de la plupart des femmes. Croyez-le si vous voulez; mais il y en avait dans ce temps-là qui trouvaient toujours un homme assez savant quand il savait leur dire avec grâce qu'elles étaient belles. Le chevalier de Raymont était sous ce rapport très savant. Le hasard le plaça près de la belle Adeline; sa qualité d'émigré était alors une excellente recommandation. Madame Durand prit facilement quelques complimens pour une déclaration; sa vanité fut flattée d'être l'objet d'hommages mieux tournés que les complimens auxquels elle était habituée, et la vanité....... Je ne conseillerais pas à l'amour même de se mettre en rivalité avec elle. A vrai dire, l'amour n'était jamais entré dans le cœur d'Adeline, et l'on n'en serait pas surpris s'il était possible de raconter ici par quelle suite d'aventures elle était devenue une grande dame de la basse finance.

Raymont ne dansait plus, mais il arrivait d'Allemagne, pays des bons valseurs, et la valse dans

laquelle il excellait, commençait à être à la mode en France [1]. Comme je ne valse plus, je serais bien tenté d'imiter ces philosophes qui crient contre la bonne chère quand ils ont l'estomac délabré, et de faire un beau sermon contre l'immoralité de cette danse; mais comme nous sommes dans un temps où on écoute les sermons sans en profiter, passons condamnation. Quoi qu'il en soit de la valse en général, elle eut cela de particulier pour le chevalier, qu'un léger serrement de main, accompagné d'un coup-d'œil expressif, lui apprit qu'il pouvait être heureux avant même qu'il eût songé à le devenir. Quelque indifférent que soit un homme, il ne saurait être insensible à l'espérance de plaire; mais des avances trop marquées le refroidissent. L'incertitude est le plus puissant véhicule en amour, et il est si doux d'espérer, que les hommes aiment assez qu'on leur en laisse au moins le temps.

La première entrevue du chevalier et de sa conquête avait lieu au bal de la rue de la Michodière, dont la directrice, madame Moulins, faisait parfaitement les honneurs. Comme l'attention de quelques habitués s'était fixée sur eux, Adeline dit à Raymont : « Ne parlons plus ensemble, mais venez samedi prochain au bal de Marbœuf; j'ai à vous demander quelques renseignemens sur une per-

[1] Il nous reste de nos conquêtes en Italie un opéra italien, et la valse, de nos conquêtes d'outre Rhin. C'est toujours cela!

sonne que vous avez dû connaître à Hambourg. Je suis liée ici avec les personnages les plus influens; dans le peu de mots que vous m'avez dit, j'ai deviné sans peine que vous étiez à Paris pour solliciter votre radiation et tâcher de rentrer dans vos biens : il n'y a pas de temps à perdre. Je voudrais pouvoir vous engager à venir me voir ; mais je suis obligée à tant de ménagemens, que je craindrais de compromettre vos intérêts. A Marbœuf nous pourrons causer plus à l'aise : le citoyen Durand n'y sera pas. » Cela dit, Adeline avait précipitamment quitté le chevalier, qui ne revenait point de sa surprise : « Qui, diable! disait-il en lui-même, cela peut-il être que ce citoyen Durand ! » Il ne tarda pas à voir l'original en personne : le citoyen Durand était un homme poudré à frimas, d'une tournure carrée, petit, gros, rouge de figure, point de cou, large d'épaules, et portant un habit gris à la dernière mode, c'est-à-dire dont le collet de velours était entièrement plissé. Il s'était sans aucune cérémonie emparé du bras d'Adeline, et l'avait comme entraînée en disant brusquement ce seul mot : « Allons ! » Le citoyen Durand était de très mauvaise humeur, parce qu'il venait de perdre à la bouillotte une grande partie de ce qu'il avait gagné le matin à la bourse.

Le chevalier resta encore une heure au bal de la Michodière, à écouter l'excellent orchestre conduit par le nègre Julien, et un peu préoccupé

aussi de la dame dont il ignorait le nom et l'état. Sa dernière confidence ne lui avait pas donné d'elle une très haute opinion ; cependant connaissant encore peu de monde à Paris, et ayant appris que monsieur Durand était un riche fournisseur, faisant toutes sortes d'affaires, il lui vint à l'idée que la dame emmenée si brusquement pouvait bien être sa femme : il résolut de poursuivre l'aventure et de ne point manquer au rendez-vous qui lui avait été donné.

Une blessure que le chevalier avait reçue à l'armée de Condé le faisait souffrir par intervalles ; il boitait même encore légèrement. Malgré cela, comme le lendemain était un dimanche [1], il voulut jouir d'un coup d'œil des Tuileries, où les élégans ne manquaient jamais de venir montrer dans l'allée *du Printemps* leurs grosses cravates, leurs courts gilets, leurs boutons en forme de grelots, et leur impertinence ; de toutes ces modes, la dernière est la seule qui n'ait pas changé. Le chevalier se promenait donc, *pede claudo*, observant le bizarre spectacle qui s'agitait autour de lui, quand il s'aperçut qu'un homme marchait devant lui, à quel-

[1] On n'avait pas encore rendu officiellement aux jours et aux mois leurs anciennes dénominations, mais l'usage les rétablissait dans la société. Quant le décadi et le quintidi furent *destitués*, on rit beaucoup dans Paris d'une variante donnée par Brunet à un proverbe célèbre. Il avait dit le soir même aux habitués du théâtre Montansier : « Tel qui rit vendredi pleurera le jour de la décade. »

ques pas de distance, affectant d'imiter sa démarche et se retournant de temps à autre comme pour fixer son attention. Il crut d'abord que cet homme voulait se moquer de lui, et, malgré la prudence que lui dictait sa position d'émigré, il s'en approcha avec un mouvement d'humeur; mais l'individu, ôtant fort poliment son chapeau, lui fit signe de le suivre et de garder le silence.

Arrivé auprès de la grille du Pont-Tournant, l'inconnu s'arrête et dit au chevalier: « Actuellement, citoyen, qu'il n'y a personne ici, je puis vous parler. La dame que vous avez vue hier au bal de la Michodière est venue aux Tuileries, pensant que vous y seriez aussi; elle vous a vu passer, mais ne peut vous parler dans le jardin; mes instructions étaient de me faire remarquer de vous, et voilà pourquoi j'ai eu recours au moyen que j'ai employé. Ne me faites pas de questions, car il m'est absolument défendu d'y répondre. Je suis chargé de vous dire que samedi serait trop tard; on a un projet : on désire vous voir ce soir même au *Théâtre de la République et des Arts* [1]. Voilà un billet pour la loge *que vous avez louée*, aux secondes, n° 5, côté droit. »

Là-dessus l'inconnu quitta précipitamment le chevalier, surpris, comme on peut le croire, d'une démarche aussi inattendue, et bien loin de prévoir les suites de cette aventure romanesque.

[1] Nom que l'on donnait alors à l'Opéra.

Curieux de voir comment la loge *qu'il avait louée* sans le savoir serait habitée, il prit, avant d'y monter, un billet de parterre, afin d'examiner à son aise la personne qu'il présumait destinée à en faire les honneurs, et en quelle compagnie il allait se trouver. Il était arrivé dès l'ouverture des bureaux, mû par un autre sentiment que celui de la curiosité; car, sans éprouver précisément de l'amour pour Adeline, il ne pouvait être tout-à-fait indifférent aux avances d'une jolie femme. Le rideau était déjà levé, que la loge vers laquelle il tournait incessamment ses regards était encore vide; ce ne fut que vers le milieu du premier acte qu'elle se remplit : il put lire alors dans les yeux d'Adeline un mouvement de surprise quand elle vit qu'elle était la première au rendez-vous. Le citoyen Durand était avec elle; de plus, elle était accompagnée d'une autre femme très grasse et de l'air le plus commun.

L'acte fini, Raymont se présente dans la loge. Il n'avait pas eu le temps de faire les premiers complimens d'usage, que déjà Durand l'avait apostrophé de la sorte : « Citoyen émigré, soyez le bienvenu; car, voyez-vous, citoyen émigré, je fais des affaires le matin, mais le soir je suis un bon enfant. Votre cousine m'a dit qu'elle vous avait retrouvé hier au bal, et je suis charmé de faire connaissance avec vous. Il faut venir nous voir, citoyen émigré, il faut venir nous voir. » A ce pro-

pos, le chevalier resta plus interdit encore qu'il ne l'avait été le matin avec le messager de sa dame : « Quelle diable de parenté, pensait-il, me suis-je attirée là ? » Toutefois il ne voulut point démentir le gros traitant, et, le vin versé, il pensa en homme sage qu'il fallait le boire, quelque amer qu'il pût lui paraître. Adeline, parfaitement à son aise, ne tarissait point sur l'étonnant bonheur qui lui avait fait retrouver un proche parent de sa mère qu'elle croyait sorti de France pour n'y jamais rentrer. « Ah ! dit Durand, écoutons, écoutons un peu : je n'aime pas beaucoup la musique, mais c'est égal ; Laïs ! Chéron, voilà mes hommes, à moi, mes chanteurs ; et puis madame Branchu ; mais la danse ! c'est là mon élément, la danse ! vous verrez tout-à-l'heure, citoyen émigré, vous verrez Vestris et la Chameroy ; ah ! la Chameroy ! et la grande Clotilde ! » Il fallut bien que le chevalier prît, comme l'on dit, son plaisir en patience : il n'était pas à la fin de ses tribulations.

Le spectacle fini, on proposa d'aller prendre des glaces à Frascati, dont le jardin était alors à la mode : là ne manquaient jamais de se rendre toutes les petites maîtresses qui avaient été lorgner Elleviou dans le *Trente et Quarante* et le *Prisonnier*. Arrivés dans ce jardin, dont les allées s'étendaient jusque sur le terrain où s'élève aujourd'hui le passage des Panoramas, le chevalier, quoique connu de très peu de monde, ne tarda pas à s'a-

percevoir qu'il était l'objet d'une sorte d'attention railleuse qui le mettait sur les épines. A la manière dont plusieurs jeunes gens, le lorgnon à la main, passaient en ricanant devant Adeline, il vit bien que sa compagnie lui valait ces désagrémens ; et Adeline, de son côté, baissait les yeux comme si elle avait eu peur de les lever sur quelqu'un de sa connaissance intime. Bientôt elle trouva un prétexte pour abréger la promenade, se plaignit du serein, comme la comtesse Almaviva, et regagna sa voiture entre le gros Durand et sa grosse compagne, après avoir fait promettre à Raymont qu'il viendrait le lendemain pour causer ensemble de leurs affaires de famille.

Le chevalier retourna tout pensif à son hôtel de la rue de la Loi, où il était descendu en arrivant à Paris, La scène de Frascati lui donnait bien quelques scrupules, mais Adeline était extrêmement jolie ; n'était-il pas d'ailleurs trop avancé pour ne pas donner suite à une aventure qui, après tout, n'a rien de bien extraordinaire pour quiconque est initié dans le secret des mœurs de Paris? Le sort en fut donc jeté, et le lendemain, à une heure, il s'achemina vers l'hôtel de la rue Lepelletier, où demeurait madame Durand.

Une jeune fille de quatorze ans au plus,

> Plus fraîche qu'on ne peint l'aurore,
> Belle et brillante sans atours,

Qui lui parut novice encore,
Ne voulant pas l'être toujours,

vint lui ouvrir la porte, et, après avoir jeté sur lui un regard malin, le pria d'attendre un moment pendant qu'elle irait l'annoncer. Il traverse une salle à manger ornée de tableaux de Robert, et entre dans un salon dont le luxe peu républicain le disputait à l'élégance. Il n'attendit pas longtemps; la jolie petite Louise l'introduisit dans la chambre à coucher de sa maîtresse, qui lui fit signe de se retirer : ce qu'elle fit sans retourner la tête, mais en regardant dans une glace qui lui reflétait Adeline et le chevalier, déjà assis comme de bons parens sur la même ottomane.

Qui le croirait, et qui aurait pu s'y attendre? Cette femme si empressée, cette femme qui s'était, pour ainsi dire, jetée à la tête du chevalier, changea totalement de langage dans cette troisième entrevue, affecta une tenue décente et composée et s'efforça enfin d'éloigner jusqu'au prétexte de la moindre galanterie. Elle commença par s'excuser de l'empressement qu'elle avait montré au bal et au spectacle; le chevalier a même dit depuis à quelqu'un qu'Adeline avait rougi. Pour quiconque connaît un peu les femmes, sa conduite n'eut rien que de très naturel : quand un oiseau est pris à la glu, l'oiseleur ne se dépêche pas toujours de le détacher du gluau. « Je ne sais, dit Adeline en baissant les yeux, quelle opinion vous

devez avoir de moi ; notre parenté improvisée a dû surtout vous paraître inexplicable ; vous comprendrez que je n'ai pu faire autrement. M. Durand est très jaloux, quoique, ajouta-t-elle en minaudant, je ne lui en donne aucun sujet ; il m'avait vu causer avec vous au bal, et comme j'appartiens en effet à une bonne famille, j'ai cru pouvoir, afin d'éviter une scène, lui dire que vous étiez proche parent de ma mère. Quant au nom de ma famille, permettez-moi de vous le laisser ignorer ; une série inconcevable de malheurs et de fautes m'a mise dans l'état où vous me voyez, et, il faut vous l'avouer, je ne suis point la femme de M. Durand ; je compte sur vous pour la devenir. M. Durand est un homme bien ridicule, vous avez pu vous en apercevoir ; mais au fond c'est un excellent homme.— Madame, répondit le chevalier, je ne vois pas de quelle utilité je puis être à la réussite de vos projets ; si même vous me permettez de vous le dire, je ne conçois pas votre désir de vous marier : aujourd'hui un contrat de mariage n'est pas en France un meilleur billet que celui que Ninon donna à La Châtre ; le divorce est si facile, que l'absence d'un lien légitime peut être regardée comme une chance à un scandale de moins. — Ah ! dit Adeline, je n'apprécie que trop bien vos raisons ; cependant nous en reparlerons. C'est une cruelle position que la mienne ! M. Durand, intéressé dans la plupart des fournitures, est en même

temps un des plus hardis spéculateurs du jour : il a quelquefois plusieurs millions en portefeuille, et huit jours après, il est obligé de se cacher faute de pouvoir remplir ses engagemens. Deux fois il a été arrêté pour dettes, et deux fois je suis parvenue à le rendre à la liberté en mettant à sa disposition les sommes qu'il avait placées sous mon nom. Mais c'est assez parler de mes affaires, causons un peu des vôtres. Vous pouvez être sûr de votre radiation définitive; quant à votre rentrée dans vos propriétés, si elles n'ont pas été vendues, vous pouvez compter sur moi, et je puis dire sur nous, pourvu que vous ne démentiez pas ce que j'ai dit à M. Durand de notre alliance. »

Adeline avait réellement un grand fonds de bonté; rendre service était pour elle un plaisir véritable; elle évitait avec soin de médire des autres femmes, et sa conversation avait plus de solidité que celle de la plupart des femmes de son espèce. On avait peine à concilier en elle un mélange de bons principes et de mauvaise conduite, de galanterie et de retenue. Elle causait depuis près de deux heures avec Raymont quand le citoyen Durand entra rayonnant de satisfaction. « Bonjour, ma bonne! bonjour citoyen émigré! dit-il en entrant, soyez le bienvenu; tout va bien, très bien; j'ai joué à la hausse, les fonds sont montés; c'est vraiment un grand homme que le premier consul. » Ensuite il annonça à Adeline

un certain nombre de convives pour le jour même et fit promettre à Raymont qu'il serait des leurs.

Raymont revint donc à cinq heures et demie à la rue Lepelletier et trouva une vingtaine d'hommes de tout âge, de tournures différentes, réunis dans le salon de M. Durand. La plupart étaient des courtiers, des agens d'affaires; parmi eux se trouvaient deux artistes, un auteur de vaudevilles, un chef de division, quelques autres employés du ministère de la guerre, un commis de Durand et un autre jeune homme qu'à son impertinence, à sa sottise et à sa cravate, on reconnut pour un homme à la mode: c'était en effet le plus beau danseur de Paris, car à cette époque, la société aurait pu disputer à l'Opéra le prix de la danse. Le babil du beau danseur avait pendant un moment quelque chose de divertissant: l'importance qu'il donnait à chacune de ses paroles, ses poses étudiées, l'affectation de son langage, le ridicule de ses prétentions, tout cela réuni en faisait un sot achevé; c'était en un mot un de ces êtres transitoires qui semblent destinés à tenir le milieu entre l'homme et le singe.

Adeline n'avait pour l'aider à faire les honneurs du salon et du dîner que la grosse femme qui l'avait accompagnée à l'Opéra: c'était la sœur de M. Durand, ancienne femme-de-chamdre dans la maison d'un fermier-général, où son frère était en même temps porteur d'argent. Celui-ci lui faisait res-

sentir en partie sa bonne fortune et la chargeait d'accompagner sa maîtresse au spectacle et à la promenade. Durand, tout commun qu'il était dans ses manières et dans ses propos, ne cherchait point à s'en faire accroire sur son origine : ce qui lui sauvait au moins un ridicule. Républicain ardent, la vue d'un homme d'un rang plus élevé le mettait malgré lui dans un état de déférence; or c'était pour concilier ce qu'il devait à la république avec l'espèce de respect que lui inspirait le chevalier de Raymont, qu'il l'appelait toujours, comme on l'a vu, « citoyen émigré! »

Un chef de division au ministère de la guerre peut être un sot, mais c'est toujours un homme de la plus haute importance chez un fournisseur; il en est de cela comme d'un préfet chez un maire qui veut devenir sous-préfet. Aussi dès que l'on eut annoncé que le dîner était servi, le chef de division s'empressa-t-il, dans sa morgue ridicule, d'offrir la main à la maîtresse de la maison, et de se placer à sa droite comme à la place qui lui était due. Raymont fut gracieusement invité à s'asseoir de l'autre côté d'Adeline; et le hasard amena auprès de lui l'homme-singe dont nous avons parlé. Comme dans tous les grands dîners, le commencement fut silencieux et le dessert assez bruyant. Adeline servait avec une grâce infinie, et chacun pouvait croire qu'elle était exclusivement occupée de lui. La conversation sortit plus d'une

fois des bornes de la convenance : il y avait surtout là un courtier marron d'une rare épaisseur de corps et d'esprit, dont les propos auraient fait rougir les duchesses de la régence. Il était facile de lire sur le visage d'Adeline une certaine contrainte toutes les fois que de semblables propos frappaient ses oreilles. Cette contrainte était-elle vraie, était elle affectée? Pouvait-il rester autant de modestes scrupules dans le cœur d'une femme vivant publiquement avec un homme que tout le monde savait ne pas être son mari? Ces réflexions occupaient Raymont, quand son voisin lui donna lieu de penser qu'il pouvait se faire tout l'honneur de sa modestie. Effectivement son voisin lui dit à l'oreille : « Parbleu! voilà qui est bien singulier! Adeline est aujourd'hui d'une pruderie adorable; ma parole d'honneur, c'est charmant! oh! non; je vous en donne ma parole *panachée* [1], il est facile de voir qu'elle n'est pas dans un tête-à-tête, car elle y connaît la valeur des instans..... Nous en savons quelque chose, ajouta notre fat en rehaussant sa cravate; mais il n'est pas possible d'y suffire : c'est une vie terrible que de donner le ton dans une ville comme Paris! Il faudrait être de fer; moi, par exemple, je suis exténué, les bals me tuent; j'ai promis de danser ce soir une gavotte à minuit rue du Mont-Blanc; j'ai promis ma pre-

[1] Jargon du temps.

mière contredanse pour une heure du matin à madame Tallien ; à deux heures on m'attend rue de Provence pour danser encore une gavotte avec mademoiselle Lescot, à moins que madame Hammelin n'y soit ; il faut que je trouve le moyen de souper à quatre heures du matin à la Ferme des Mathurins ; j'en suis bien fâché pour ce soir, mais le faubourg Saint-Germain ne me verra pas : on ne saurait suffire à tout! »

Raymont, voyant que son voisin ne demandait pas mieux que de parler, espéra d'en tirer parti pour se faire instruire de quelques particularités qu'il lui était bien permis d'ignorer dans un monde tout nouveau pour lui. Adeline s'aperçut de cette liaison de conversation ; elle en était vivement contrariée, et dans son impatience, dit au chevalier : « Vous êtes auprès de l'homme le plus impertinent et le plus menteur de Paris ; à l'entendre, il a été bien avec toutes les femmes ; nulle part on ne l'invite, mais il se présente toujours, en se faisant effrontément valoir de prétendues invitations qu'il sacrifie, à ce qu'il dit, pour venir surprendre ses amis ; pour tout mérite, il sait danser et se croit un des plus grands génies du siècle. — Il est, j'en conviens, passablement ridicule. — Au surplus si je ne craignais qu'il vous ennuyât, je ne serais pas fâchée qu'il fût ici aujourd'hui, car ce jeune homme que vous voyez auprès de la sœur de M. Durand est un auteur qui cherche depuis

long-temps l'occasion de l'étudier de près, pour le faire figurer au Vaudeville dans une revue d'originaux. — Je puis vous assurer qu'il y tiendra bien sa place. »

Il est inutile de nommer mon beau danseur, que tout le monde a sûrement reconnu ; supposons-lui le nom de Mercourt. S'étant aperçu du colloque de son voisin avec Adeline : « Eh bien ! mon cher, dit-il au chevalier, sur ma parole d'honneur, cette femme vous en veut ; je vous conseille de brusquer l'aventure.

» Mais, à propos, on m'a dit que vous arriviez d'Allemagne ; y a-t-il quelque chose de nouveau dans ce pays-là ? Si, comme je n'en doute pas, vous avez voyagé avec fruit, vous devez nous avoir rapporté quelques valses nouvelles ; au reste, je vous dirai que je n'aime pas la valse : non, parole d'honneur ! — La valse, dit Raymont assez haut pour être entendu d'Adeline, a quelquefois plus de charme qu'on ne peut le croire.—C'est possible, mon cher, c'est possible ; et puis, tenez, il y a peut-être un peu de rancune de ma part. L'hiver dernier je commis l'imprudence de consentir à une valse avec madame Hinguerlot, et mon pied gauche en fut affecté pendant quelques jours. — Mais comment cela ? — Non, parole d'honneur, il me fallut trois ou quatre jours de travail à la salle de danse de M. de la Haie [1], pour remettre mon pied

[1] Alors le maître de danse le plus en vogue de Paris.



gauche aussi en dehors qu'il l'était auparavant; grâce à Dieu! on en a été quitte pour la peur. Si d'ailleurs je ne valse pas, je m'occupe en ce moment d'un poème sur la valse.—Serait-ce être trop indiscret que de...? — Comment donc, mon cher! point du tout; mais je dois vous dire que je n'ai encore fait que le premier vers, et que même il n'est pas achevé; le voici :

Valser en tournoyant d'une course rapide.

— Mais il me semble que rien n'y manque. — Si, si, pardon, mon cher; je ne suis pas content du mot *rapide;* j'aimerais mieux *fluide*, ou bien *limpide;* cela serait plus élégant, plus coulant : il faudra que je consulte Despaze. Mais, dites-moi, mon cher, y a-t-il long-temps que vous êtes à Paris? — Non, monsieur, huit ou dix jours. — Et vous n'avez pas été à Marbœuf? — Non, monsieur. — Parbleu, mon cher, alors je ne m'étonne pas que vous ne me connaissiez point encore, et il faut que vous n'ayez vu personne, car on vous aurait parlé de moi : je suis Mercourt. — Je vous demande pardon, monsieur, mais jamais votre nom..... — Je croyais que l'on était plus avancé que cela en Allemagne. Voyez-vous, mon cher, nous sommes à Paris quelques jeunes gens qui avons poussé la danse à un point de perfection qui conduira Vestris au tombeau. Lafitte et Du-

paty sont très-forts ; mais *je les écrase de moelle* [1]. Sans me flatter je puis dire que pour l'intelligence des genoux, l'expression des mollets et l'éloquence du cou-de-pied, personne ne l'emporte sur moi. Si vous allez dans le monde, vous me verrez, ou plutôt, je vous ferai inviter à un bal où je danserai la gavotte ; mais il faudra venir de bonne heure afin d'être bien placé. »

Il était temps pour Raymont que le dîner finît, car chaque fois qu'il avait adressé une question à son voisin, afin de connaître un peu les autres convives, celui-ci, sans avoir eu même l'air de l'entendre, s'était remis à parler de lui avec une imperturbable assurance. On rentra dans le salon pour prendre en toute hâte le café et se mettre immédiatement autour des tables de bouillotte, car on ne connaissait guère alors d'autres passe-temps chez le banquier et chez ce reste de gens du Perron, sensibles au seul maniement de l'argent. On raconte même qu'à cette époque notre célèbre chanteur Garat, invité chez un riche banquier à faire de la musique, s'étant aperçu que son hôte dormait pendant qu'il chantait, quitta doucement le piano, tira un écu de sa poche et le laissa tomber près du dormeur, que ce son métallique réveilla aussitôt : « Je savais bien, dit Garat, quelle harmonie lui convenait ! »

[1] Expression exacte. Au surplus, toute cette conversation est rapportée avec la plus scrupuleuse fidélité.

Il ne vint point de femme chez Adeline. Le chevalier, après avoir payé son dîner trois ou quatre fois sa valeur en perdant quelques *caves*, aurait été assez embarrassé de l'emploi de son temps, si l'acharnement de tous les hommes autour des tables de jeu n'avait fait du salon une espèce de solitude où il put causer avec Adeline. Quant au beau danseur, il s'était esquivé en sortant de table. Raymont remarqua dans Adeline plus d'esprit qu'il ne l'avait supposé, et apprit d'elle à quelle famille distinguée elle avait réellement appartenu. Long-temps elle avait lutté entre le déshonneur et la misère; mais enfin l'honneur n'avait pas été le plus fort. Raymont la revit le lendemain, le surlendemain, enfin tous les jours; et Durand, très flatté d'avoir pour maîtresse la cousine d'un émigré, voulut bientôt qu'il regardât sa maison comme la sienne propre.

Au bout de quinze jours, Raymont avait obtenu sa radiation définitive, et deux mois s'étaient à peine écoulés, qu'on lui avait rendu dans le Poitou des bois d'une valeur de trois cent mille francs. Mais pendant ce temps Raymont et Adeline avaient contracté une liaison que, dit-on, la qualité de cousin et de cousine n'exclut pas toujours dans la bonne ville de Paris. Après tout, c'était bien M. Durand qui l'avait voulu.

Si j'étais un romancier, il ne tiendrait qu'à moi de donner de longs développemens aux aventures



des personnages qui viennent de figurer dans une esquisse de mœurs du commencement du Consulat. Pourtant, dans le cas où le lecteur serait curieux de savoir ce qu'ils sont devenus, je regarde comme un devoir de le lui apprendre le plus succinctement possible ; il n'y a point ici de jeux d'imagination : tout est vrai.

Pendant que le chevalier de Raymont était rentré dans une partie de sa fortune patrimoniale, de fausses spéculations avaient porté de rudes atteintes au portefeuille de Durand, qui, se trouvant bientôt après compris au nombre des fournisseurs dont le premier Consul voulut faire examiner les anciens comptes, fut complètement ruiné, et ne trouva plus que le premier Consul était un grand homme. Il fit ses adieux à Adeline, sans trop de chagrin, lui témoignant seulement le regret de ne lui avoir pas assuré un sort lorsque la fortune lui était favorable, et la recommandant à son cousin le citoyen émigré.

La recommandation, comme on sait, était superflue : Raymont, habitué à beaucoup de privations pendant l'émigration, et ne voyant personne à Paris, trouva très doux de continuer tout seul ce qu'il avait fait en communauté; Adeline l'aimait autant qu'elle était capable d'aimer, et lui consacrait tous ses soins. Il n'y eut plus, bien entendu, de voiture dans la maison, et l'on prit un appartement commode mais modeste. Cela

dura de la sorte pendant deux ans, et aurait duré plus long-temps si Adeline n'eût pas fait une grande faute, si elle n'eût pas manqué de prudence.

Vous rappelez-vous cette jolie petite Louise qui était venue ouvrir la porte au chevalier le jour de sa première visite à la rue Lepelletier? Adeline l'avait gardée à son service. Louise avait grandi, sa taille était devenue d'une souplesse et d'une élégance ravissantes, et de plus, elle était douée de la plus incroyable disposition à la philosophie. Son miroir lui disait qu'elle était beaucoup plus jeune et bien plus jolie que sa maîtresse, d'où elle concluait qu'elle devait être maîtresse à son tour, et son raisonnement n'était pas sans justesse. Elle ne manquait pas une occasion de faire au chevalier mille petites agaceries; et celui-ci, de son côté, ne négligeait point de lui dire des choses aimables, tant et si bien que le chevalier ne tarda pas à avoir seul le double de ce dont précédemment il n'avait eu que la moitié. Adeline réfléchit, et ferma les yeux; Louise réfléchit aussi, et voyant l'empire qu'elle avait pris sur Raymont, lui déclara tout net qu'il n'avait qu'à choisir. D'abord on s'était caché d'Adeline; on en vint aux outrages avec elle, la place ne fut plus tenable : un beau jour elle quitta la maison après avoir réalisé, pour une valeur de quelques mille francs, les bijoux qui lui restaient de M. Durand. Dès-lors

l'intérieur du chevalier devint un véritable enfer; il fallut à Louise une maison complète, des chevaux, un équipage, une loge à l'Opéra, et celle-là, il la louait bien lui-même, sans être sûr d'avoir toujours un coupon. Moins d'un an suffit à Louise pour ruiner complètement le chevalier, et comme on était arrivé à l'époque de la paix d'Amiens, elle le quitta alors pour un jeune prince Russe récemment arrivé à Paris.

Adeline retrouva dans la misère les sentimens d'honneur qu'elle avait si long-temps méconnus; elle travailla pour vivre; on s'intéressa à elle, et depuis, par son industrie, sa probité et ses économies, elle est parvenue à se placer dans une ville de province à la tête d'une excellente auberge, et elle s'est mariée à un galant homme du pays qu'elle rend très heureux. Louise a fini misérablement ses jours à l'âge de vingt-quatre ans dans un hospice, et le beau danseur est devenu fou.

Et le chevalier?... Ah!... celui-là je l'ai gardé pour le dernier. Le chevalier commença par perdre en une nuit, au jeu, le peu de ressources que lui avaient laissées les dissipations de Louise. Forcé de se cacher pour se soustraire à des créanciers exigeans, il trouva un asile chez une parente âgée, revenue comme lui d'émigration. Lors de l'établissement des droits-réunis, on obtint pour lui une place de commis à pied, et quoiqu'il n'eût pas une très grande aptitude au travail, il était sur

le point d'être promu au garde de commis à cheval quand vint la restauration.

Nous le vîmes pour la dernière fois en 1814, au mois d'août, se promenant avec un autre chevalier de Saint-Louis comme lui, dans cette même allée où, treize ans auparavant, il avait vu un homme boiter mystérieusement devant lui. La conversation était très animée; le chevalier, surtout, parlait avec une grande vivacité de ce qu'il appelait l'ingratitude des Bourbons. « Quoi! disait-il, après tout ce que j'ai fait pour eux! après avoir été ruiné par la révolution! après tant de sacrifices pour conserver au roi un serviteur fidèle comme moi! Eh bien! un simple brevet de maréchal-de-camp et une pension de six mille livres, voilà tout! Au surplus, ajouta-t-il, je ne me repens pas de ce que j'ai fait pour eux; ils y sont, j'en suis bien aise; mais qu'ils s'y tiennent, car ce n'est pas moi qui les y remettrai! »

MAX. DE VILLEMAREST.

LE CONDUCTEUR DE COUCOU.

J'imagine que vous savez tous ce que c'est qu'un conducteur de coucou, n'est-ce pas? N'équivoquons point. Je parle de ces meneurs de carioles bâtardes qui stationnent aux quatre coins de Paris, et vous cahotent dans toutes les directions possibles, jusqu'à concurrence d'un rayon de quelques lieues, moyennant la somme de douze sous. Eh bien ! quelque étude que vous ayez faite là-dessus, je parie que vous n'êtes pas entré aussi avant que moi dans les entrailles du sujet!

Grâce à une promenade dominicale aux environs de Paris, que depuis la fin de mai, c'est-à-dire depuis le commencement de la verdure, je me suis mis à exécuter, le coucou est devenu mon bien, ma spécialité, mon thême. Je pourrais vous le tra-

duire sous toutes ses faces, l'analyser à votre barre dans ses plus intimes détails, et vous faire toucher au doigt les notables différences qu'a introduites dans ses diverses familles la civilisation parisienne.

Pour cela, comme pour la phrénologie, dont le système varie selon qu'elle anatomise le cerveau d'un Charruas ou celui d'un Hollandais, il faut se préoccuper des accidens de latitude et de méridien. Car il en est de l'homme comme du légume : le haricot de Soissons n'est pas celui de Montreuil, et le pruneau de Tours vaut mieux que ceux du Lyonnais. Laissant donc de côté la carapace du coucou, que je peindrai plus tard en deux mots, je dirai que les vertus et les vices du conducteur sont en rapport direct avec le point cardinal auquel correspond son équipage, et le stationnement qu'il occupe. Ainsi, pour en arriver à quelques exemples de spécification palpables et faciles à vérifier, le cocher de la rue d'Enfer n'est-il pas joyeux comme un étudiant, et malin comme une grisette du douzième arrondissement? — Du plus loin qu'il vous aperçoit il ne manque jamais de vous corner aux oreilles, avec une voix dont le retentissement peut s'assimiler parfaitement à celui d'une trompette à clef : *Encore un pour Sceaux, monsieur, encore un pour Sceaux!*

Puis il se met à rire dans sa barbe (il en a une longue habituellement, vu qu'il ne se rase que tous

les huit jours, par motif d'économie domestique), espérant bien que vous vous ferez à vous-même l'application du calembour traditionnel! — Merci!

Le conducteur de la porte Saint-Denis au contraire, est grave et sombre comme un employé des pompes funèbres ou un administrateur des tombes royales. M. Lenoir ne parle pas avec plus de respect que lui des cénotaphes confiés à sa garde. Il a mesuré combien peu de place tiennent des cendres de souverains, et ses discours respirent la plus touchante philosophie! C'est pourquoi il ne prononce jamais le nom de *Louis XII, père du peuple,* sans porter la main à son chapeau de toile cirée; il s'attendrit sur *François Ier, qui mourut par un excès de chasteté;* il pleure quasi lorsque la conversation vient à tomber sur *Henri IV, qui battit druement les ligueurs à Ivry, un peu plus loin que la Râpée*, et il s'enthousiasme quand on admire les flèches de sa cathédrale, *à l'ombre desquelles il habite depuis vingt ans,* comme dirait un académicien poète ou un poète d'académie. A ces momens-là il est sublime, tant il déraisonne! Vous le prendriez pour un de nos *jeunes hommes d'art et de poésie....* N'était que son couvre-chef n'a pas la forme d'un pain de sucre, et que son menton est privé de l'ornement caractéristique qui orne celui d'une chèvre.

Au rebours, son collègue de la place Louis XV me semble complètement gouvernemental. C'est

un être androgyne et amphibie qui dérive quelque peu du caméléon et du renard. J'ai rarement rencontré de créature plus multiple et plus indéfinissable. — En polilique, sans tenir précisément à ce qui existe, il paraît très attaché à ce qui n'est plus et redoute fort ce qui viendra. Cela s'explique : il dessert également Paris, Versailles et Neuilly, et se trouve posté entre le passé, le présent et l'avenir, ainsi qu'un roi constitutionnel entre la révolution et l'absolutisme. Du reste, il est d'une politesse obséquieuse. Jadis il vous déchirait et quelquefois vous assommait pour vous faire entrer dans sa voiture; aujourd'hui il se contente de vous étourdir avec cette phrase qu'il vocifère en vous suivant depuis l'église de la Madeleine (point où il se tient en vedette et à partir duquel il vous accapare) jusqu'au pont des grands hommes.... en marbre : « Je n'ai plus qu'une place pour Saint-Cloud, monsieur ; faites-moi l'honneur de l'accepter, nous partons de suite ! »

Que si, alléché par ce programme, vous avez le malheur de poser, ne fût-ce que la pointe de votre botte sur le marchepied de la voiture, afin de vous assurer au préalable que le chargement est aussi avancé qu'il l'affirme, alors notre doctrinaire en diminutif, avec la dextérité de l'exécuteur des hautes-œuvres, lorsqu'il fourre la tête du condamné sous la lunette, vous pousse habilement dans l'intérieur, referme sur vous la portière, et,

malgré vos protestations contre cet attentat à la liberté individuelle, vous barricade, emprisonne, cadenasse, et court jusqu'au pont Royal chercher une autre pratique, ou une autre dupe comme vous voudrez.

Ce que vous avez de mieux à faire durant ce temps, c'est de ne point perdre patience si vous en avez, et si vous n'en avez pas, d'en acquérir. En tout cas, convenez que notre héros entend assez joliment l'escamotage, et qu'avec un peu de bonne volonté, on ferait de lui quelque chose : son voisinage l'a formé.

Mais ceci n'est qu'une variation de l'espèce; une classe étiolée par l'exemple, atrophiée par le contact, et sur laquelle notre société qui râle et sue la corruption par tous les pores, a jeté son greffe fatal! Le véritable cocher de coucou, le cocher type, le cocher primitif, normal, est celui du faubourg Saint-Antoine.

Le faubourg Saint-Antoine, en effet, depuis le jour où ce grand débauché que son propre père avait traîné dans quatorze geôles, répondit à la barrière du Trône au qui vive des sentinelles : — « Mirabeau, marchand de draps, député de Provence aux états-généraux! — depuis ce jour, le faubourg Saint-Antoine n'a pas changé. En vain la France s'est-elle faite garde national, électeur, juré! le faubourg Saint-Antoine, lui, est toujours resté le même, c'est-à-dire le peuple! Le peuple

de Paris, colère, railleur, bon enfant, jetant sa gourme à pleines mains; peuple de prolétaires qui donnait son sang à qui voulait le prendre, il y a quarante ans, mais qui à cette heure ne le verse plus que pour la France; peuple de pauvres qui aimait les feux d'artifice, les feux de joie, les distributions, et les spectacles gratuits, et dont la vie s'écoulait de l'atelier au combat et du combat à l'hôpital; peuple aujourd'hui qui a rejeté tout cela; qui sait que tout cela est indigne et avilissant; qui ne se bat plus que pour lui, depuis la révolution de Juillet surtout qu'il a si bien faite pour d'autres; au demeurant, joyeux drille, aimant les bouchons sans soûleries, le bal et les Funambules par-dessus tout; ce même peuple enfin qui, après avoir démoli la Bastille d'un coup de pied, avait élevé ces mots à la place, sur un écriteau cloué au bout d'une perche : « Ici l'on danse ! »

Ne vous étonnez donc pas si mon cocher qui vit dans cette atmosphère, qui fait partie de ce peuple, est quelque peu rude et batailleur, et s'il n'y va pas par quatre chemins non plus ! bon homme, ou plutôt bon peuple, va!

Je reviens.

De quelque côté que vous débouchiez sur le faubourg Saint-Antoine, soit par l'emplacement des anciens jardins Beaumarchais, — (Beaumarchais et le peuple ensemble ! Celui qui nous a révélé le peuple et le peuple se donnant la main! Quel rapproche-

ment!) — soit par le boulevard théâtral ou l'ancien terrain des Tournelles, tenez-vous pour assurés d'aviser au pied du futur monument des trois jours, et de l'éléphant, juste à l'angle d'intersection que forment en se coudoyant les deux longues rues de Charenton et Saint-Antoine, un noyau d'hommes en vieux carricks jaunes et râpés, en bonnet de loutre pour la plupart, et ayant un fouet à la main; sorte de rassemblement criard qui va, vient, crépite, se dissout et se regroupe en une minute; émeute permanente et journalière qui ne donne pas d'ombrage à la police, mais des coups de poing à tout venant, et qu'un Anglais prendrait de loin pour un *meeting*, ou un camp de boxeurs émérites!...

— C'est tout simplement la station des conducteurs de coucou.

Dès que vous faites apparition à la frontière la plus reculée de la place, ces honorables physionomistes devinent à votre marcher, à vos souliers qui reluisent, à la façon dont est brossé votre chapeau; que vous dirai-je? à ce je ne sais quoi insaisissable qui vous aide vous-même à distinguer au premier coup d'œil, d'un bout du pont Neuf à l'autre, une femme honnête qui se va purifier aux bains Vigier, d'une prostituée qui se rend au dispensaire; — que vous allez, comme disent emphatiquement les Parisiens, *à la campagne*. Vous comprenez qu'on n'a pas exercé vingt ans de stage

véhiculaire, pour n'être pas aussi habile qu'une marchande d'herbes athénienne.

A ces causes, vous voyez sur-le-champ, et comme au flaire seul, toute la bande se ruer à votre rencontre, ainsi qu'une meute de bassets après un lièvre. Qui, vous empoigne par le bras gauche, au risque de vous le disloquer, en criant : A Charenton, monsieur ! » qui, par le droit : « A Alfort, monsieur ! » qui, par le pan de votre habit : « A Conflans ! » Bref, vous devez vous estimer fort heureux d'en être quitte pour commander le lendemain une redingote neuve à votre tailleur ; car, je vous le dis en vérité : — le cocher des Champs-Élysées est civil comme un vendeur de contre-marques et patient comme un pêcheur à la ligne : il se contente de vous guetter après avoir jeté son hameçon, et il jouerait volontiers de la flûte pour attirer les brochets ; mais au faubourg Saint-Antoine on vit encore dans l'état de nature. Ce n'est point un jeu au plus fin, mais au plus fort, chose qui, au bout du compte, est bien encore un tantinet aux bords de la Seine l'*ultima ratio rerum*, la meilleure raison de toutes.

Il y a eu dimanche huit jours, par une de ces belles matinées où le soleil bée sur la ville qui s'éveille, comme un gouffre de feu ; où les rues tranquilles encore, et presque silencieuses, poudroient sous la venue des maraîchers ; où l'ardoise qui rit au sommet des édifices encore humides de la rosée

de la nuit, luciole ainsi qu'un diamant à mille facettes ; je résolus d'aller m'assurer à quel point nos modernes Vandales en étaient de la démolition sacrilége de la chapelle de Vincennes, cette admirable nef percée à jour comme une broderie ; — fondée par le roi *Loys* VIIe du nom ; — environnée de murailles de bois par Philippe-Auguste ; — continuée par Charles V, après avoir passé par saint Louis, et qu'éclairent des vitraux dont les dessins sont empruntés à Raphaël. En conséquence, je m'acheminai vers le faubourg Saint-Antoine.

A peine se faisait-il quelques minutes, que j'avais longé l'Arsenal, où demeure le plus antiquaire de nos hommes d'esprit, le plus spirituel en même temps de nos antiquaires, bien qu'il fasse depuis peu partie intégrante de l'Institut, que je me trouvai en face d'un pont-volant jeté sur le canal, derrière la fontaine colossale projetée par ce colosse *qui avait la tête taillée en bombe, et qu'on appelait Bonaparte*. Averti d'avance des inconvéniens majeurs que je pourrais rencontrer à aborder l'ennemi de front, j'imaginai de le tourner suivant les règles stratégiques, et exécutant une conversion à droite je me présentai, en franchissant l'écluse, par le boulevard d'Austerlitz, chaussée déserte et infréquentée.

Cette manœuvre, qui en tout autre temps m'aurait infailliblement débarrassé d'une bonne partie des assaillans, n'eut pour résultat immédiat que de



me jeter au centre même de leur quartier-général : comme il était encore de bonne heure, ces messieurs n'occupaient point pour le moment leurs postes habituels au confluent des rues et de la place ; mais assis en bloc auprès de leurs voitures, ils s'occupaient à déjeûner.

A ma vue, tous se levèrent spontanément, comme s'ils eussent été mus par un ressort. Moi, je tournai la tête machinalement, pour *scander,* en quelque sorte, la seule chance de salut qui me restât, c'est-à-dire pour mesurer géométriquement l'angle différentiel qui existait entre mon point de départ et le leur, mon point d'arrivée et celui où ils tendaient.

La conclusion de cet arpentage mental fut qu'il m'était impossible de leur échapper, attendu que j'avais cent pas à faire pour retourner d'où je venais, et qu'ils n'en avaient pas vingt à opérer pour m'atteindre. Dès-lors je pris mon parti en brave ; j'enfonçai mon chapeau sur ma tête jusqu'aux deux yeux, en ayant soin pourtant de le pencher sur l'oreille, en coup de vent, et je m'avançai vers eux d'un air de Curtius,

Je n'en étais point à ma troisième enjambée, que je me voyais déjà enserré dans les replis de ce flot d'hommes qui bruissaient comme un régiment de crécelles, et que de bien lourds poignets s'abattaient sur mon omoplate, en nombre à peu près égal à celui des questions propositives et des

propositions questionneuses qui s'agglomeraient dans mon oreille : — « Où allez-vous, monsieur? — A Saint-Mandé? — Voulez-vous que je vous mène à La Villette? » etc., etc...

J'étais ahuri, schlagué, meurtri; et pour comble de malheur, je tremblais que les choses ne fussent poussées si loin, qu'on ne me laissât pas une seule pièce de mon vêtement. Heureusement il n'en fut rien. Au bout d'une lutte d'un quart d'heure, je parvins à me délibérer des grappins qui me harponnaient, et m'acculant tout en nage contre la roue de la voiture qui commençait la file des coucous, et jusqu'à laquelle ils avaient réussi à me traîner, je leur criai : « Allez-vous-en tous au diable, et puisse-t-il ne vous point lâcher de l'éternité! »

Ces messieurs partirent d'un éclat de rire, produit immanquable d'une colère qu'on excite sans la partager : « Mais où est-ce que vous souhaitez qu'on vous conduise, l'bourgeois? dit l'un d'eux.

— A Vincennes.

— Ça me r'garde alors, reprit une voix qui sortait du milieu du groupe..... monsieur m'appartient. — Et vous, les autres, à bas les pattes, ou j'cogne. »

Celui qui parlait ainsi était un vigoureux garçon qui, écartant la foule avec ses deux bras, m'apposa une main sur le collet, en signe de souveraineté; puis, faisant voltiger autour de ma tête un

énorme manche de fouet dont le moulinet, qui m'éblouissait, m'envoyait du vent dans les cheveux, il produisit avec une de ses jambes un mouvement de rotation que je n'avais jamais vu pratiquer, mais plein d'une telle éloquence naturelle, que le cercle s'élargit considérablement autour de nous. Ce que voyant, mon homme se prit à sourire, et m'enlevant (au milieu des murmures), plutôt qu'il ne me conduisit à son coucou : « Dam'! monsieur, me dit-il en me déposant sur le brancard, entre un artilleur et une nourrice; il faudra que vous restiez *en lapin*, attendu qu'il n'y a plus de place dans l'intérieur.

— Je le crois bien, reprit une voix pareille à celle d'un individu qu'on étoufferait; nous sommes serrés comme des harengs. Neuf, sur trois banquettes où l'on ne devrait tenir que six!

— Le grand mal, dit le cocher!... pourvu que vous arriviez!...

— Allons, conducteur, fit le soldat! partons-nous? vous avez votre *fourniment à l'effectif*, et il faut que je sois au quartier à l'appel de onze heures.

— Vous y serez, mon brave, répliqua le cocher en bourrant sa pipe; je ne voudrais pas pour tout l'or du monde... — Vincennes! Vincennes! encore un lapin pour Vincennes! — je ne voudrais pas vous faire mettre à la salle de police.

— C'est possible; mais je voudrais bien savoir,

dis-je, en prenant la parole, où vous mettrez votre lapin?

— Tiens, cette question!... et l'impériale?

— Mais nous sommes déjà treize!

— Eh bien? quand il y en aurait quinze?

— Morbleu, cocher, dit l'artilleur! je vais descendre!...

— Un instant, mon canonnier! rien qu'un instant!...... » Et se levant debout sur le timon : « Vincennes! Vincennes! encore un lapin pour Vincennes! » puis n'apercevant aucun voyageur : « Allons, *la Grise*, ajouta-t-il, hu! ho! »... Et il fit claquer son fouet avec autant de fracas que s'il eût conduit une diligence attelée de six chevaux.

Dix minutes après, nous nous retrouvions au même endroit. Le rusé compère nous avait fait décrire un ovale parfait sur la place, en répétant : « Vincennes! Vincennes! encore un lapin! »

Durant ce temps, au lieu de pester et de jurer ainsi que mes compagnons, ce qui ne nous avançait pas d'une ligne, j'avais porté mon attention sur notre équipage et son conducteur : c'était réellement un tableau grotesque et qui aurait singulièrement convenu à Callot. — Figurez-vous une mauvaise patache semblable à celles dans lesquelles nos avoués de province voiturent leurs femmes le dimanche, — haute sur essieu, garnie d'un drap maculé, et tirée par les deux rosses les plus maigres et les plus étiques qu'ait jamais produites ce pauvre



monde depuis l'ânesse de Balaam. *La Grise,* ainsi que l'avait nommée le conducteur, était d'une taille démesurée; mais sa compagne, qu'une simple corde retenait en dehors du timon, dans le genre d'un cheval de trait, aurait pu rivaliser de ténuité avec un coursier lapon. C'était un de ces *sujets* sans poil, bas sur jambes et à longue queue, race de steppes ou de montagne, venue à la suite des armées étrangères, et demeurée en échange du milliard. Si, du moins, il ne nous était resté que cela!

A chaque pas, ces deux nobles animaux menaçaient de ne pas aller plus avant, et au moindre cahot se voyaient menacés, par l'effet seul de la surcharge qui se trouvait au fond du coucou, d'être hissés à quinze pieds en l'air, au bout du brancard, comme à un gibet.

Quant au cocher, c'était chose différente! — Comparée à celle de nos Byrons de la fashion qui se promènent, sur la vesprée, au boulevard de Gand, sa mise aurait certainement prêté à la plaisanterie; mais on sentait que, sous cette écorce grossière, il y avait une animation qui méritait le respect!

Représentez-vous en effet un homme d'une quarantaine d'années, au regard fier, à la taille élevée, aux joues ourlées d'épais favoris qui font légèrement le crochet vers la bouche; ayant un feutre blanchâtre où brillait la cocarde nationale, et une

veste, non pas élégante, mais propre, à la plus haute boutonnière de laquelle était attaché un petit ruban bleu moiré de noir, souvenir de victoire et de deuil, qu'il paraissait contempler de temps à autre avec amour. Je me souvins du mouvement de rotation crural qui avait accéléré mon dégagement, et je me baissai pour regarder sa jambe, car il était assis sur le timon : comme les dames, lorsqu'elles montent à cheval, ses pieds pendaient à l'extérieur de la voiture. Il s'aperçut de ce mouvement de curiosité : — « Ah! monsieur, me dit-il, c'est *Cosaque* que vous voulez voir!... à votre aise!... »

Et prenant *Cosaque* de la main droite, il la mit au port d'armes sur son bras gauche à la façon de Mazurier, cet illustre saltimbanque qui est mort phthisique pour avoir singé le singe au grand plaisir des Parisiens, durant un an.

A cet aspect j'exécutai le salut militaire; car il y a trois choses devant lesquelles je ne passe jamais sans m'incliner ou me découvrir : un christ, — un vieux soldat, — et des cheveux blancs!

Or Cosaque, c'était sa jambe; une jambe de bois! — Je saluai Cosaque.

Au bout d'un moment, je repris : « — Où avez-vous gagné cela?

— Pas dans mon lit, je vous jure!... Mais c'est une histoire, et qui serait un peu longue à vous raconter! il est vrai que la route n'est pas courte



d'ici à Vincennes et qu'il faut bien tuer le temps en attendant qu'il nous le rende...... donc, nous verrons! Laissez-moi seulement allumer ma pipe. »

Il sauta alors lestement à terre au milieu d'un concert de grognemens qui s'en allaient *crescendo*, dans la proportion de la calomnie de don Basile, ou d'une gamme ascendante, et se dirigea vers un cabaret à la porte duquel était accroché un énorme cigarre en bois. Ce que je vis de plus clair à tout ceci, c'est qu'il avait soif, attendu qu'il commença par se diriger en droite ligne vers le comptoir; puis, lorsqu'il eut suffisamment humé de quoi se rendre les idées plus nettes et la mémoire plus fraîche, il obliqua lentement vers le cigarre, alluma sa pipe à une méchante lanterne qui se faisait deviner dans l'intérieur, et qui n'aurait certainement pas aidé Diogène à trouver son homme, car sa lumière était si vive, que même en plein jour elle ne vous aurait pas fait rencontrer un bœuf! Ces prolégomènes terminés, il revint à nous au milieu d'un nuage de fumée noirâtre.

Je me retournai du côté de mon voisin l'artilleur: il avait disparu. Je l'avisai assez loin de nous déjà, dévorant pour ainsi dire le terrain sous ses larges enjambées, et, au train dont il y allait, bien certain d'arriver à Vincennes avant que nous ne fussions à la barrière du Trône.

« Ma foi tant mieux, dit le cocher en s'asseyant à côté de moi; je ne serai pas tant gêné. »

Et après avoir crié encore à une douzaine de reprises : « Vincennes ! Vincennes ! » toussé, craché, et administré une grêle de coups de fouet à ses chevaux, sans qu'ils eussent l'air de rien sentir, il commença en ces termes, au premier ébranlement de la voiture :

» Il y aura bientôt vingt ans de cela, quoiqu'il me semble qu'il n'y ait pas vingt minutes; le 30 mars 1814, à quatre heures du matin, une proclamation signée : Joseph, frère de Napoléon, annonça que les colonnes ennemies se dirigeaient sur Paris, et qu'il restait au milieu de nous pour nous sauver, comme s'il n'avait pas eu assez à faire de se sauver lui-même! — Je ne peux pas vous rendre l'effet que ça produisit dans le faubourg, parce qu'il faut l'avoir vu pour le comprendre. Quarante mille ouvriers en larmes, et jurant de mourir pour empêcher la ruine de la France, se répandirent dans les rues en demandant des armes et de la poudre.— On ne manquait pas de fusils ni de munitions, mais on refusa de leur en donner, sous prétexte probablement qu'on n'avait pas besoin d'eux, et que la vue du clocher de Sainte-Geneviève ferait peur aux étrangers!

» J'étais à l'Hôtel-de-Ville avec mes camarades, les compagnons ébénistes, quand on vint nous apprendre ça. « Ainsi soit-il, que je dis ; mais j'en doute! il y a des projets suspects à la retourne, car des phrases n'ont jamais effrayé un chat, et le



meilleur moyen de renvoyer chez eux les Cosaques, c'est de leur flanquer des coups de fusil! »

» Là-dessus je rentre à la maison, je décroche d'à côté de la cheminée la carabine dont s'était servi mon père à la prise de la Bastille, et qui lui était venue du sien, qui la tenait de je ne sais où; je la démonte, je la dérouille, je la graisse, et je lui dis : « Allons, ma fille, fais ton devoir! frotte-moi bien ces gueux de Prussiens, de Bavarois, de Saxons, etc., etc., et s'il y a des traîtres parmi nous, ne t'avise pas de porter trop haut ou trop bas quand je les viserai au cœur. Tu m'entends! c'est dit. »

» Puis je la jette sur mon épaule, je prends la petite provision de poudre que nous avions toujours à la maison de père en fils, parce que—prévoyance est mère de sûreté, — et en route! me v'là parti chez Louisa.

» Louisa, c'était ma fiancée; une jolie fille, ma foi, brunisseuse d'or, la plus honnête de tout le quartier Popincourt, — que je connaissais depuis son enfance, — qui m'avait dit souvent : Je t'aime, et que je devais épouser dans quinze jours, s'il n'y avait pas d'empêchement! Mais il est surveuu, mille tonnerres, des empêchemens, ainsi que vous le verrez; ce qui vous explique pourquoi Jacques Maillet est toujours resté garçon.

» Du plus loin que Louisa m'aperçut avec ma vieille guimbarde dont je faisais jouer le bassinet

afin de lui redonner un peu de souplesse, elle me cria en se lamentant: «—Tu vas te battre, Jacques?

» — Oui, Louisa.

» — Et si tu es tué?

» — Alors je serai bien heureux, enfant; car je ne verrai pas les étrangers dans Paris.

» — Mais moi, qu'est-ce que je deviendrai?

» — Je veillerai sur toi de là haut, Louisa! Et je lui montrai le ciel. — Mais, bah! que je fis, tout le monde ne meurt pas dans une bataille! et que je ne sois pas tué aujourd'hui, c'est tout ce qu'il faut; l'empereur arrive demain, et pour le coup, ce sera aux ennemis à prier leurs patrons d'avoir pitié de leurs ames, s'ils ont des patrons et des ames: car nous n'aurons pas pitié de leurs corps, nous! Après tout, ma Louisa, à la volonté de Dieu! J'entends déja le brutal qui tousse en crachant de la mitraille: allons, embrasse-moi, et ne pleure pas!

» En disant cela, j'essuyais moi-même deux grosses larmes qui me roulaient au long des joues; mais Louisa ne les voyait pas. Elle avait les yeux fermés, et l'on aurait dit qu'elle était morte, tant sa figure était pâle! Enfin, elle se réveilla, fixa sur moi ses deux grandes prunelles, et reprit:

» — Jacques, laisse-moi te suivre!

» — Impossible! où je vais, ce n'est pas la place d'une femme, et il y a bien des hommes qui en aimeraient autant une autre que celle-là.

» — Mais vous aurez besoin de vivandières! Je

panserai les blessés, je donnerai de l'eau-de-vie aux soldats!... Mon Dieu! je ferai ce que vous voudrez, moi!.... Une pauvre fille qui demande à aller soigner des blessés, est-ce qu'on peut la refuser?

» — Oui, si ça doit lui être nuisible et si aux autres ça ne peut servir de rien. Mais écoute! réfléchissons. Dans quelques heures je serai à me battre, et je ne me dissimule pas que je peux recevoir des éclaboussures tout comme un autre. Eh bien! ce soir, trouve-toi au Père-Lachaise, sur la tombe de ta mère. Si je suis vivant, j'irai te rejoindre; mais une fois la nuit venue, si tu ne me vois pas arriver...... alors, ma Louisa, prie Dieu pour moi...... et pour la France : car c'est que je serai mort et plus d'un grognard aussi!...

» En ce moment le rappel battait dans toutes les rues; les carreaux vibraient sous les plaintes du tocsin. Un régiment défila devant la fenêtre, au pas de charge, accompagné de plusieurs centaines d'ouvriers : je profitai de l'occasion. J'embrassai Louisa, qui se pendait à mon col et ne voulait pas me laisser partir. J'ouvris la porte, et en deux sauts je fus dans la rue.

» Aussi long-temps que je pus apercevoir la maison, je me retournai pour la regarder, incertain si je ne devais pas y rentrer; mais dès que je l'eus perdue de vue, je me mis à crier : *Vive l'empereur!* et je ne pensai plus désormais qu'à galoper en avant. »

Jacques interrompit à cet endroit son récit pour apostropher quelques passans, avec cet éternel refrain : « Vincennes! Vincennes! » Puis, sur un signe négatif qui leur servit de réponse, il secoua la cendre de sa pipe, en frappant le tuyau renversé contre son pouce, serra cet instrument de jouissances économiques dans un étui de bois garni de cuivre à l'un des bouts, et continua à peu près ainsi. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'à mesure qu'il s'échauffait, sa voix devenait grave, pénétrante, facile, et que son parler se dégageait des locutions triviales :

« Quand nous arrivâmes à la grille de Ménilmontant, on nous apprit que la banlieue était déjà occupée par les Cosaques et que le bois de Romainville en était plein. Le maréchal Mortier, qui avec treize mille hommes, dont trois mille de cavalerie, était obligé de se déployer de Montreuil aux Prés-Saint-Gervais, n'avait pu s'opposer à ce qu'ils s'en emparassent; nous fûmes chargés de les en chasser.

» Jamais, je crois, depuis l'invention des armées, soldats n'allèrent au combat d'aussi bon cœur. Chaque poitrine vomissait la Marseillaise; chaque main se crispait sur son fusil!.... En vingt minutes le bois fut emporté à la baïonnette!..... C'était beau, sur ma parole!...

» Mais quand nous fûmes maîtres de la hauteur, et que nos regards, dominant la ville d'un côté,

purent s'étendre de l'autre sur toute la longue plaine de Saint-Denis, dans laquelle s'avançaient lentement, comme une nuée d'orage, quatre-vingt mille étrangers, sans qu'une seule redoute, un seul fossé, fussent là pour les arrêter; alors nous comprîmes que le vrai rempart de la France, c'étaient nos corps, et que Romainville devait être notre champ d'honneur ou notre tombeau !

» Pour moi, je pensai à Louisa. Je serrai la gâchette de mon fusil, et je me préparai à mourir.— Cependant l'ennemi poussant devant lui, par l'effet seul de ses masses compactes qu'on ne pouvait entamer, les six mille hommes de Ricard qui couvraient La Chapelle, rangea ses innombrables bataillons au pied même de la montagne, et commença à nous attaquer. Ce fut d'abord une boucherie : ces pauvres *alliés,* ainsi que disaient leurs proclamations, dégringolaient à faire plaisir, et leurs régimens tombaient comme des capucins de carte. Ça dura depuis sept heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi. — En ce temps-là, ne recevant aucun renfort, tandis que les Russes, qui s'étaient battus jusqu'alors, venaient de se relayer en nous envoyant les Prussiens qui n'avaient pas fait encore le coup de feu;—harassés par onze attaques consécutives, — presque sans pain, sans munitions, et la mort dans le cœur, nous fûmes forcés, malgré les efforts et la bravoure personnelle du duc de Raguse, que les véritables

traîtres ont depuis accusé de trahison, — nous fûmes forcés de battre en retraite du côté de la barrière Saint-Denis, où le corps commandé par Bordesoult entretenait la canonnade, laissant ainsi aux mains de Blucher les positions d'où l'on pouvait foudroyer la capitale!...

» Si l'empereur n'est pas ici avant ce soir, m'écriai-je, c'en est fait de son empire!....

» Tout à coup je songeai à la parole que j'avais donnée à Louisa : je me dirigeai vers le cimetière du Père-Lachaise.

» Quand j'y arrivai, il pouvait être cinq heures. Quelques obus commençaient à pleuvoir sur le faubourg. J'entrai dans ce jardin funèbre par des sentiers que je connaissais, car j'étais venu pleurer là plus d'une fois avec ma future.

» C'était quelque chose de lugubre, monsieur, je vous jure, que le silence de ces lieux interrompu par les hurlemens du canon qui se succédaient à pleines volées, et que ces tombes qui s'agitaient au tremblement du terrain, comme si les morts eussent remué dessous!...

» Par intervalle, il me semblait ouïr des cris étouffés, pareils à ceux d'une personne à laquelle on aurait mis un baillon; à d'autres instans, je crus voir briller des baïonnettes ou des fers de lance, à travers les branches des pins et des saules pleureurs; mais je pensai que je me trompais, et je continuai mon chemin.

» Soudain, au détour d'une allée, sur la tombe même que j'avais fixée pour rendez-vous à Louisa, voilà que j'aperçois une femme demi-nue qui se débattait avec l'énergie du désespoir, sous un colosse à longue barbe, espèce de sauvage sale et hideux; lequel, pour la violer plus commodément, lui avait attaché les mains avec le ceinturon de son sabre et enfoncé un paquet d'herbes dans la bouche!

» Je restai d'abord anéanti; j'avais des éblouissemens plein les yeux, et il me parut que mes genoux fléchissaient. Puis, je me sentis pris de plus d'amertune au cœur que si la poche au fiel eût crevé, et une telle colère m'envahit en même temps, que je ne sentis plus ma force. J'élevai en l'air ma carabine, en la tenant par le canon, et la rabattant sur la tête du Cosaque, avec plus de force que je n'aurais fait d'un marteau de forgeron sur une enclume, je lui fis voler la cervelle en éclats sous ma crosse.

» Le géant n'eut pas le loisir de pousser un cri: il expira sur-le-champ. Foulant alors sa charogne du pied, je dégageai Louisa de ses étreintes infernales, et je m'assis sur la tombe de sa mère, autour de laquelle l'herbe broyée et tordue témoignait assez de la résistance qu'avait opposée la faible enfant.

» Nous nous regardâmes tous deux, elle et moi, sans parler. Il en fut ainsi durant plusieurs minu-

tes. Enfin Louisa : s'écria : « — Jacques, tu as été témoin de mon déshonneur ; sois-le aussi de ma mort ! »

» Et s'élançant sur un des pistolets du Cosaque qui gisait à terre à ses pieds, elle se le plaça sur la tempe.

» Moi, je la contemplais sans comprendre, sans songer à empêcher son action, sans la voir, pour ainsi dire : la douleur me faisait stupide et aveugle.

» L'arme rata. Louisa, jetant alors ce jouet à vingt pas, se précipita à mes genoux ; puis, achevant de déchirer le peu de vêtemens dont son sein était encore couvert, elle me présenta sa poitrine qu'elle labourait de profondes égratignures. « — Jacques, reprit-elle, je ne puis plus être votre femme ! par pitié, tuez-moi. »

» J'eus l'idée de l'exaucer. Je ramassai ma carabine, dont je fis craquer le chien en me levant !... mais ce ne fut qu'un éclair !... je laissai rouler ma vieille compagne sur le terrain, et je me rassis en pleurant.

» Louisa n'avait pas sourcillé : « — Jacques ! Jacques ! répéta-t-elle, avec un accent déchirant, je ne suis plus digne de vous, tuez-moi !

» — Te tuer, enfant, dis-je à la pauvre fille qui se traînait sur le sable devant moi ! te tuer ! et de quoi donc es-tu coupable ? Ne vois-je pas que tu es cent fois plus malheureuse que moi !...

» Là il y eut un nouveau silence. Je passai ma

main sur mon front brûlant : elle était glacée. Ce peu de fraîcheur me rendit toute ma raison. Je me levai avec calme, comme un homme qui se possède.

» — Non, repliquai-je, je ne te tuerai pas. C'est le destin seul qui a fait notre malheur : au destin seul anathême !... Et moi, aussi longtemps que je vivrai, haine à mort à tous ces infâmes gredins qui ont amené chez nous l'étranger !... A nous deux le sang, pour le boire, de tous ces violeurs de femmes et de tombeaux, qui croient n'avoir plus qu'à ouvrir la bouche afin d'avaler la France !... Louisa ! je te vengerai !... Maintenant, enfant, du courage ! Voici notre autel nuptial.

» Et m'agenouillant à côté d'elle sur la tombe de sa mère : — Les paroles jurées sur les ossemens des morts sont sacrées, lui dis-je. En présence de Dieu qui nous voit, et de celle qui repose là-dessous, à dater de ce moment, tu es ma femme légitime : si je meurs, je t'autorise à porter mon nom.

» Elle sécha ses pleurs tout à coup : — Merci, Jacques ! reprit-elle, merci ! tu ne peux plus à présent m'empêcher de t'accompagner : le devoir d'une femme est de suivre son mari...

» — Soit, ma Louisa ; mais vois ces bombes qui sillonnent l'air ! elles vont incendier nos maisons ! courons nous venger.

» — J'allais te le dire, Jacques. Il me faut du sang de Cosaques, à moi... beaucoup de sang !...

» — Eh bien ! tu vas en avoir... attends !

» Je prêtai l'oreille. J'avais cru entendre remuer le feuillage derrière une tombe.

» D'abord je ne distinguai rien. Bientôt j'aperçus comme une espèce de bête fauve qui marchait à quatre pattes et s'approchait de nous en rampant ; un instant après, cela se dressa, et, au milieu d'un cyprès, je vis distinctement une figure barbue sous les épais sourcils de laquelle brillaient, en nous regardant, deux yeux semblables à ceux d'un chat.

» Je montrai du doigt le cadavre de son camarade à ce Baskir, et sautant sur ma carabine, je lui envoyai une balle au travers du corps.

» Le sauvage fit un bond comme s'il eût voulu s'envoler, tourna deux fois sur lui-même en se tordant, puis tomba en jetant un glapissement qui aurait épouvanté un homme pendant la nuit.

» — Bien, mon Jacques, dit Louisa ; partons. On verra si les femmes ne savent pas faire le coup de fusil !...

» Mais la retraite n'était pas facile. Un millier de hurlemens qui allèrent se perdre aux dernières limites du cimetière, et se répétèrent dans les profondeurs des caveaux, répondirent à l'explosion, et au cri de mort du Tartare.

» Aussitôt une multitude de têtes laides et horribles se montrèrent en grimaçant par-dessus chaque tombe, sortirent du milieu de chaque

buisson, apparurent entre les urnes funéraires, et nous environnèrent ainsi d'une ceinture de spectres vivans.

» Nous avions été surpris par un parti de Cosaques envoyés en éclaireurs. Heureusement ils ne nous avaient point encore dépassés, et le chemin de la ville restait libre. Je plaçai Louisa à demi-évanouie sur mon épaule, je montrai le poing à toutes ces faces de chiens et de damnés que j'aurais voulu pouvoir aplatir sous mon poignet ; et m'approchant d'un endroit où le terrain forme une descente à pic, j'enfonçai profondément mes deux talons dans le sable friable du cimetière ; après quoi, communiquant à mon corps un mouvement d'oscillation durant lequel les Cosaques nous envoyèrent plus de quarante coups de fusil, je me laissai aller à la dérive, en soulevant un nuage de poussière.

» Quand je fus arrivé au bas de la montagne, je fis halte pour recharger ma carabine ; mais en déposant Louisa sur le gazon, je la vis chanceler et pâlir : Jacques, me dit-elle, adieu ; je meurs!...

» La dernière balle lancée par les Cosaques lui était entrée dans les reins !...

» Vous croyez peut-être que je me mis à pleurer ou à la panser ? non, désormais rien ne pouvait m'émouvoir. Je tirai froidement une balle de ma poche, puis une seconde, et je les mâchai ; cela fait, et ma carabine bourrée, j'attendis !

» Je n'attendis pas long-temps. Toute la horde d'ennemis me voyant échapper à sa vengeance, et rendue furieuse par la mort de ses camarades, s'élança hors de ses cachettes en poussant des hourrahs affreux, et vint se ranger sur le bord de l'esplanade d'où j'avais pris mon élan : c'était ce que je voulais. Du regard j'en choisis un tout jeune, qui à ses épaulettes dorées me parut être le chef, bel adolescent à la taille élancée, nourri dans l'amour des chandelles et de l'eau-de-vie pimentée, dans la haine des serviettes et le mépris des chemises ; je l'ajustai longuement, afin que sa mère ou sa maîtresse, s'il en avait une dans son pays d'ours blancs, pleurassent en ne le voyant pas revenir ; j'appuyai sur la gâchette, et je lui envoyai mon soufflet de plomb droit au milieu du visage.

» A cette vue, les autres n'y tinrent plus ; ils lâchèrent à la fois plus de quatre-vingts coups de leurs grands pistolets d'arçon, dont les balles n'arrivèrent pas jusqu'à moi : quelques-uns même se laissèrent dégringoler pour se mettre à ma poursuite ; mais prenant le corps de Louisa dans mes bras, je sortis à la hâte de cette terre de douleurs où venait de mourir la seule femme que j'aie aimée dans ma vie. » —

« — Prenez garde, m'écriai-je, Jacques ; prenez garde ! nous allons verser ! »

Une violente secousse interrompit mon admo-

nition, et jeta notre Phaéton à bas de son siége. Nous avions accroché la grille de la barrière du Trône, et j'ai peine à concevoir comment la roue ne se brisa point.

« — Bah ! reprit Jacques en remontant pacifiquement à sa place, si je n'avais jamais éprouvé d'autres cahots, je marcherais maintenant sur mes deux jambes, au lieu d'être obligé de me servir de celles de mes chevaux ! Allons, la grise ! hu !... — Dès que je fus hors du cimetière, je me mis à courir çà et là sur les boulevards extérieurs, comme un fou, dans la direction d'où venait le bruit du canon. Je ne puis pas vous dire combien de temps ça aurait duré, ni où cela m'aurait mené, car je sentais des aiguilles qui me *picotaient* le cerveau, et l'on m'a dit que ma raison commençait à se détraquer. Tout-à-coup j'entendis comme des tonnerres qui se trémoussaient derrière moi; c'était une trentaine de caissons qu'envoyait de Vincennes la *Jambe-de-bois*, et qu'escortaient des faubouriens. Parmi ces derniers, il y eut des amis qui me reconnurent ; ils m'arrachèrent le cadavre de Louisa, que je portais comme une femme son enfant, — le déposèrent dans une maison et m'emmenèrent avec eux. Je me laissai faire sans rien dire : la tête n'y était plus.

» — Tu ne sais pas, Jacques, me dit l'un d'eux qui était armurier; croirais-tu que ce scélérat de Clarke (ministre de la Guerre alors), auquel nous



avons livré, il y a quinze jours, vingt mille fusils neufs qui sont dans ses arsenaux, n'a jamais voulu nous donner que des briquets et des hallebardes! — Pourquoi faire, lui répondis-je?

» Les amis se regardèrent.

» — Mais, dit un autre, tu n'es donc pas au courant? l'Impératrice, cette lâche guenon autrichienne, est partie avec le roi de Rome et deux mille cinq cents troupiers à vieille moustache. — On refuse de couper les ponts de la Marne et de Saint-Cloud. — On ne veut pas dépaver les rues ni créneler les maisons. — *Lui*, qui devrait être ici, n'est pas encore à Fontainebleau seulement, et les trahisseurs parlent déjà dans Paris de capituler!...

» — Capituler! et avec qui? — Les amis se regardèrent de nouveau : — Avec ceux qui t'ont tué Louisa!... avec les Cosaques!

» A ce mot je recouvrai toute ma raison. — Louisa! Louisa! où est-elle? rendez-la-moi!... non! gardez-la; elle me gênerait: il faut que je massacre ses meurtriers. — En ce cas, viens à Clichy, on s'y bat. — En avant donc, m'écriai-je; en avant: pendant que nous sommes ici, les autres se tuent sans nous!...

» Quand nous arrivâmes au *Père-Lathuille*, le feu venait de cesser. Les vieux canonniers des invalides pleuraient; les élèves de l'école de Droit, de l'école de Médecine, et les Polytechniciens s'ar-

rachaient les cheveux : les munitions manquaient.

» Sitôt que le pauvre Moncey nous vit arriver avec nos caissons en criant : vive l'Empereur ! il se frotta les mains comme un homme sûr de son affaire, regarda les Autrichiens qui débouchaient par vingt-quatre de front dans la grande rue du village, et cria d'une voix cassée, mais qui dominait tout le fracas de la bataille : Canonniers, à vos pièces!

» Je ramassai un écouvillon que venait de laisser tomber un invalide qu'on emportait blessé, et l'on se mit à charger. — As-tu vu ? me dit pendant ce temps-là un autre vieux grognard qui se tenait là, mêche allumée; la petite queue blanche du maréchal a frétillé autour de son collet comme à Bilbao! les ennemis sont f....s.

» Cependant les habits verts s'avançaient ; ils n'étaient plus qu'à cent toises de la barrière, et l'on n'entendait que le bruit de leur colonne qui marquait le pas de charge sur le pavé. Tout-à-coup le maréchal se dressa sur ses étriers : — Canonniers, feu!...

» Ce fut une détonation épouvantable : pour réparer le temps perdu, au risque de les briser, nous avions bourré les canons jusqu'à la gueule.

» ... Deux heures après, les munitions étaient épuisées de nouveau. On nous amena des caissons de l'Hôtel-de-ville; ils étaient remplis de vieux linges, et les cartouches que l'on distribua ne contenaient que de la cendre!...

» — Nous sommes vendus, dit le maréchal, mais nous ne sommes pas encore morts. Soldats! balayez-moi ces canailles-là à la baïonnette!

» Nous nous élançâmes sur cette jolie garde russe toute frisée, pimpante, et semblable à ces grands chasseurs qui montent derrière les voitures; elle fut culbutée en un instant. Restait seulement un escadron de Kalmoucks, sales fuyards au nez épaté, aux lèvres pendantes, qui venaient à nous au galop sur des chevaux semblables à ceux de l'Apocalypse. Nous regardions cela comme l'affaire d'un coup de main, quand, au moment de l'abordage, ces messieurs ouvrirent leurs rangs et nous crachèrent à vingt pas, au moyen d'une petite pièce de campagne, une grêle de fer et de plomb. Ils étaient commandés par un Français!... par un noble! un émigré!...

» — .... Six semaines après, lorsque je sortis de l'hôpital avec la légère modification que vous voyez à mon individu, je trouvai bien d'autres changemens au-dehors. — Les royalistes dansaient dans les parterres des Tuileries, sous les fenêtres de *sa majesté Louis XVIII;* les grandes dames embrassaient les Tartares en pleine rue; — les Anglais campaient au bois de Boulogne; — les Prussiens voulaient faire sauter les ponts d'Austerlitz et d'Iéna; — et à la place de l'Empereur s'élevait sur la colonne un drapeau blanc!

» Je me rendis à la maison où mes amis

avaient déposé Louisa : elle avait été incendiée par les Cosaques, avant qu'on eût pu ensevelir *ma femme !*...

» Sacrebleu! m'écriai-je en contemplant les décombres noircies et les pans calcinés des murs, ils l'ont poursuivie jusqu'au-delà de la tombe!... Eh bien! ma vie tout entière sera employée à me venger d'eux.

» Or, j'ai tenu parole, monsieur, continua Jacques en touchant du doigt sa décoration de Juillet. En 1830, au pied du Louvre, c'était encore les étrangers que je croyais fusiller. »

« — Et vous ne vous trompiez pas, repris-je, vous chassiez leurs représentans; — mais depuis, est-ce que votre carabine ne s'est pas dérouillée une seule fois? »

« — Voilà une question délicate, et à laquelle je ne me hasarderais pas de répondre trop haut, parce qu'à présent *les murs ont des oreilles*, comme on dit, et que Vidocq habite dans nos environs; pourtant, je vous avouerai en confidence qu'elle a bien sonné quelques fanfares *en juin*, mais, en vérité, ça me faisait mal : car, on a beau dire, des gardes nationaux ne sont pas des Russes.

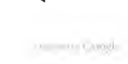
» — Très bien, Jacques. Quant à ces derniers, j'espère que vous ne les rencontrerez jamais ici. En tout cas, continuai-je en lui indiquant les tours de Vincennes réparées à neuf, leurs murailles percées de meurtrières toutes fraîches, et leur

triple rangée de batteries qui s'alignent en vous montrant les dents sur les remparts, du côté de l'avenue de Paris, vous voyez qu'on prend des précautions pour les recevoir!

» — Oh! à c't égard-là, mon bourgeois, reprit notre homme en hochant la tête et en clignant la paupière d'un air malin, faites excuse! aussi vrai que je me nomme Jacques Maillet, je m'avise que les Cosaques contre lesquels on a édifié ceci, ne sont pas aussi loin que vous faites semblant de le penser, et qu'on voudrait bien se débarrasser d'eux par une bataille nouvelle; mais heureusement, ils ne sont pas encore tout-à-fait aussi bêtes que des Kalmoucks, et si l'on se donnait les airs de vouloir les narguer, ils se souviendraient qu'en 1830 ils ont emporté le Louvre! — Voilà tout c'que j'avais à vous dire pour l'instant, bourgeois. »

Je remerciai Jacques de son histoire, et je m'en allai déjeûner à la *Taverne du bon Lapin*, chez un garde qui détruisait pendant la nuit, les animaux qu'il était appelé à protéger pendant le jour.

ACHILLE JUBINAL.



CHAILLOT.

Entre les Champs-Elysées et le bois de Boulogne, sur le coteau qui domine la rive droite de la Seine, s'élève, au milieu des arbres et des fleurs, un village, tapi dans ses jardins comme dans un nid de verdure. Cité pour la première fois dans un acte de la fin du XIe siècle, il porta successivement les noms de *Caleio, Callevio, Challoel,* et ce ne fut qu'au XIVe siècle que l'on commença à écrire *Chailleau, Chailliau*, puis enfin Chaillot. Réuni à Paris par un édit de juillet 1659, Chaillot est devenu un des faubourg de la capitale, sous le nom de faubourg de la Conférence. Mais cet excès d'honneur ne l'a point enivré. Le hameau est resté campagnard à la ville : il a gardé son

nom rustique, son aspect villageois ; et bien que le commerce et l'industrie l'envahissent de toutes parts et menacent d'en chasser bientôt tout silence et toute poésie, c'est encore un asile où les ames fatiguées peuvent se faire, aux portes de Paris, une vie calme et pleine de loisirs.

Chaillot fut de bonne heure érigé en paroisse : en 1097, cette cure appartenait au prieuré de Saint-Martin-des-Champs. En 1450, à l'extinction des seigneurs particuliers de cette terre, elle passa sous la domination des seigneurs de Marly-le-Château ; mais le roi en conserva la haute-justice, dont il se démit en faveur de son chambellan, Philippe de Comines. La haute-justice de Chaillot revint à la couronne ; mais en 1633 elle appartenait encore au maréchal de Bassompierre, et plus tard nous la voyons passer aux religieuses de la Visitation.

C'est à l'extrémité du village, sur le rampant de la colline, à cette même place où Napoléon jeta plus tard, vis-à-vis du pont d'Iéna, les fondemens du palais destiné au roi de Rome, que s'élevait le couvent de la visitation de Sainte-Marie, fondé par Henriette de France, fille de Henri IV et veuve de Charles Ier. Ce fut là que cette reine, malheureuse entre les reines, vint ensevelir sa douleur, heureuse encore d'avoir un coin de terre qu'elle pût mouiller de ses larmes !

Vous savez son départ, lorsqu'elle quitta la



France pour aller recevoir la couronne d'épines que lui tressait l'Angleterre. Deux reines, Marie de Médicis et Anne d'Autriche, l'accompagnèrent jusqu'à Amiens; toutes les villes s'inclinaient sur son passage, les prisons s'ouvraient à son arrivée, et *elle voyait devant elle une infinité de malheureux qui la remerciaient de leur liberté et la comblaient de bénédictions*. Vingt vaisseaux, qui l'attendaient à Boulogne escortèrent celui qui transporta à Douvres la fille de Henri IV. Vous savez son retour dix-neuf ans plus tard. Elle revint proscrite, fugitive; la mer la jeta avec quelques matelots sur les côtes de la Basse-Bretagne : Londres promettait 6,000 livres sterling à qui apporterait sa tête. Arrivée au Louvre, les bouchers et les boulangers de Paris lui refusèrent des alimens, à elle, Henriette-Marie de France, fille de Henri IV! Henri avait fait passer du pain à Paris affamé!

« Cinq ou six jours avant que le roi sortît de » Paris, dit le cardinal de Retz, j'allai chez la » reine d'Angleterre, que je trouvai dans la cham- » bre de Mademoiselle sa fille, qui a été depuis » Madame d'Orléans. Elle me dit d'abord : Vous » voyez, je viens tenir compagnie à Henriette : la » pauvre enfant n'a pu se lever aujourd'hui, faute » de feu........ La postérité aura peine à croire » qu'une petite-fille d'Henri-le-Grand ait manqué » d'un fagot pour se lever au mois de Janvier, » dans le Louvre et sous les yeux d'une Cour de » France. »

Nous lisons dans la vie de Henriette-Marie, qu'elle était souvent obligée de se promener des après-dînées entières dans les galeries du Louvre, pour s'échauffer; qu'elle appréhendait non-seulement les insultes du peuple de Paris, mais la dureté de ses créanciers, et qu'un jour, le roi Charles II, son fils, se promenant sur une terrasse qui donnait du côté de la rivière, quelques mariniers lui firent des menaces qui l'obligèrent de se retirer, de peur de les aigrir davantage par sa présence.

Retirée à Chaillot, elle maria Henriette au duc d'Orléans, et reçut le bref de la béatification de Saint-François de Sales. Morte à Sainte-Colombe, petite maison de campagne située près des rives de la Seine, son corps fut porté à Saint-Denis et son cœur fut déposé dans le sanctuaire de l'église de la Visitation.

Plus tard, dans le même couvent, Mademoiselle de La Vallière répandit aussi des larmes royalement amères, lorsque, reine déchue, elle vint y pleurer sa couronne : sa royauté à elle, c'était le cœur de Louis, et en le perdant, elle crut perdre plus qu'un trône. Nous passons indifférens sur la cendre des Stuarts : ces hautes infortunes touchent peu le reste des hommes, sans pitié pour les maux qui ne sauraient les atteindre; mais nous nous arrêtons pieusement au souvenir de Mademoiselle de La Vallière : le lieu où un être a beaucoup aimé

et beaucoup souffert est presque une patrie pour nous.

Supprimé en 1790 et devenu propriété particulière, ce couvent fut démoli. Si vous passez jamais sur son emplacement, dites-vous qu'une reine y pleura un trône, une duchesse son royal amant. Napoléon y jeta les fondemens d'un palais; le duc d'Angoulême y posa la première pierre d'une caserne dont le nom devait perpétuer le souvenir d'un pacifique fait d'armes en Espagne. Larmes de reine, larmes d'amour, projets de gloire! écoutez le grillon qui chante dans les sillons d'avoine et de froment sous lesquels dorment ensevelies tant de douleurs et de vanités!

Au bas de Chaillot, non loin du couvent de la Visitation, était le couvent des Minimes, appelés communément les *Bons-Hommes*, parce qu'à la cour de Louis XI on avait coutume de donner le nom de *bon homme* à François de Paule, fondateur de cet ordre : ce fut le premier couvent que les Minimes possédèrent dans les environs de Paris. Anne de Bretagne y fit élever une église appelée *Notre-Dame-de-toute-Grâce*, qui ne fut entièrement achevée que sous François Ier. On y voyait les tombeaux de Françoise de *Veyni d'Arbouse*, femme d'Antoine Duprat, et celui du comte de Rantzau, maréchal de France, sur lequel étaient inscrits ces vers, qu'on croirait échappés à la plume d'un Cyrano :

Du corps du grand Rantzau, tu n'as qu'une des parts :
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars.
Il dispersa partout ses membres et sa gloire.
Tout abattu qu'il fut, il demeura vainqueur ;
Son sang fut en cent lieux le prix de sa victoire,
Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

Supprimé en 1790, ce couvent a été en partie remplacé par un chemin qui adoucit la pente de la montagne des Bons-Hommes, et par de vastes bâtimens consacrés à une filature.

Un autre couvent s'élevait autrefois à Chaillot, à l'entrée de la grande rue, du côté de l'avenue de Neuilly. Des religieuses chanoinesses de Ste.-Geneviève, de l'ordre de St.-Augustin, établies en 1638 à Nanterre, avaient été transférées à Chaillot en 1659; en 1746, les dames de l'abbaye de Ste-Périne de la Villette furent réunies à ce couvent, et lui laissèrent le nom de leur abbaye. Supprimé, comme les autres, en 1790, M. Duchayla y fonda, en 1801, un établissement destiné à recevoir des vieillards des deux sexes, moyennant un capital pour l'admission perpétuelle, ou une somme annuelle à titre de pension. En 1807, par un décret signé Napoléon et daté de l'une des capitales de l'Europe conquise, la direction de cet établissement fut enlevée à M. Duchayla, et confiée à l'administration générale des hôpitaux de Paris, sous laquelle elle est restée jusqu'à ce jour.

C'est une espèce d'association mutuelle contre la misère, la solitude et les ennuis de la vieillesse; un asile honorable où ceux qui ne pourraient subsister à Paris avec les débris de leur fortune, peuvent venir s'éteindre doucement dans le bien-être et dans l'aisance. Placé sous l'administration des hôpitaux, le nom d'*hospice* a pu et pourrait encore effaroucher des susceptibilités délicates; que ces susceptibilités se rassurent. Ste-Périne n'a jamais été qu'un pensionnat, une colonie de vieillards, un immense hôtel, si vous l'aimez mieux, où tout locataire doit compter, en entrant, soixante ans pour son âge, et 600 francs de pension pour chaque année qui lui reste à vivre.

Institution touchante qui prend le vieillard par la main, et qui d'un monde ou la vie pâlit et décline, à soixante ans, le conduit dans un autre où la vie commence à cet âge! Là tous les types de la jeunesse se reproduisent en cheveux blancs: amour, jalousie, rivalité, douleur, tout s'y retrouve: seulement Werther compte douze lustres, et Charlotte a un tour frisé sur le front. Eh! laissez-les s'aimer, laissez ces vieux cœurs se chercher et s'aider à ranimer leurs cendres! Dieu qui a soufflé jusque dans la neige et la glace une étincelle de la flamme invisible qui réchauffe le monde, n'a pas voulu éteindre l'amour dans le cœur des vieillards.

Il conviendrait ici que je vous contasse une pe-

tite histoire dont Ste-Périne serait le théâtre, et que le héros m'aurait confiée sous les arbres du beau jardin qui fait partie de l'établissement. Je sais que la chose se pratique ainsi, et que tout homme, fabricant la nouvelle, le drame ou le roman, ne saurait mettre le nez à l'air sans recueillir quelque touchant épisode qu'il s'empresse de livrer aussitôt au public. J'ai vu Ste-Périne; je me suis promené long-temps dans son vaste jardin, je me suis arrêté dans les allées ombreuses, à contempler de blonds enfans qui, venus de la ville pour visiter leurs vieux parens, se roulaient à leurs pieds sur le gazon, ou se pendaient à leur cou, et jouaient avec leurs cheveux blancs. J'ai vu de vieux couples se perdre lentement sous les tilleuls; un cercle de sages, assis sous les maronniers, comme les disciples de Zénon sous les ombrages du Portique. J'ai visité les bosquets et les plates-bandes que les pensionnaires cultivent eux-mêmes (les vieillards aiment les fleurs, parez-les donc de fleurs: Dieu a fait croître le violier sur les ruines). J'ai visité aussi les chambres, toutes propres et presque élégantes, la salle de réception où la société se réunit le soir, l'église que protégent les reliques de Ste-Geneviève et de Ste-Périne, et où l'aumônier, homme de cœur et d'esprit, élève vers le Ciel les ames qui n'ont plus rien à espérer ici-bas: j'ai tout vu, tout visité; mais je n'ai point recueilli d'anecdote; je hais les anecdotes, les

biographies et les notices : l'inconnu seul est poétique. D'ailleurs il est des impressions qui valent tout un poème : avez-vous jamais songé à vous informer de l'histoire de ces grandes figures du Titien dont le regard s'attache à vous et vous suit dans les longues galeries du Louvre?

Au reste, si vous tenez absolument à un récit qui vous touche, à quelque petit drame qui vous remue, votre imagination suppléera aisément à l'indigence de la mienne : la mine est riche, la carrière est vaste ; les champs de l'invention vous sont ouverts. Allez, cherchez quelque combinaison nouvelle. Quelle touchante histoire à faire que celle de deux êtres dont les amours, traversés par le monde, et séparés dans la vie, se retrouvent à Ste-Périne, toujours jeunes et toujours brûlans! si vous voulez que cette histoire vous émeuve, ne la faites pas : rêvez-la.

Ste-Périne, l'une des plus belles institutions dont s'honore la France, en sera la plus belle lorsque le gouvernement lui aura donné un caractère plus grand et plus noble. Mieux que nous, les Anglais ont compris que de pareils établissemens devaient réunir toutes les élégances et toutes les facilités de la vie. Comment se fait-il, par exemple, qu'un médecin interne ne soit pas attaché à Ste-Périne, et qu'on n'y ait point encore établi une salle de bains? Il ne s'agit ici ni d'élégance ni de superflu : c'est une double nécessité à laquelle

toute maison de santé ne saurait se dérober, sans faillir à ses devoirs et à ses obligations.

Vous avez vu que l'histoire du vieux Chaillot, comme celle de la vieille France, était purement monastique. Aujourd'hui nous n'avons plus de couvens, à Chaillot ni ailleurs. Est-ce un bien, est-ce un mal? Sur la colline de Chaillot l'air est pur, et des maisons de santé se sont élevées au milieu de ses jardins verts. Le hameau est devenu l'hôpital des riches, la *Villa* des malades. Puis l'industrie aux cent bras est venue, et la vie a circulé dans les rues, autrefois silencieuses, du village; son enceinte s'est agrandie; sa population, qui en 1709 n'était portée qu'à deux cent vingt feux, s'est considérablement accrue. Les pauvres ont trouvé du travail, et l'aisance a pénétré sous le toit de l'artisan. Les maisons de santé et l'industrie sont de bonnes choses, à coup sûr; mais en renversant les couvens, vous avez détruit les maisons de santé de l'ame, vous avez fermé tout refuge aux cœurs froissés et souffrans. Que deviendraient, je vous prie, à cette heure, Henriette de France et mademoiselle de La Vallière? La reine d'Angleterre serait réduite à fonder une filature de coton, et l'amante délaissée de Louis se retirerait dans la maison de santé de M. Perdreau. C'est ainsi que vous n'avez pas laissé de place entre le désespoir et le suicide.

L'histoire moderne de Chaillot est tout indus-

trielle : les machines l'ont tout envahi, depuis les pieds jusqu'à la tête : machines orthopédiques, machines à vapeur, filatures, chaudronnerie, fabriques de cylindres, on ne voit que tuyaux de brique à travers le feuillage, on n'entend que le bruit des marteaux retentissant sur le cuivre; on n'y respirera bientôt plus que l'âcre fumée du charbon de terre. C'est à faire pâmer d'aise tous les amis de la civilisation, et à faire fuir du village tous les oiseaux et tous les malades.

Ne cherchez donc point à Chaillot les traces du génie; je vous l'ai dit, Chaillot est commercial, et rien de plus. Passy a M. Béranger, Aunay M. Delatouche; il n'est guère de village à qui Paris n'ait envié quelque poète blessé qui chantait dans les bois. A Montmorency, on vous conduit à l'hermitage de Jean-Jacques; la Vallée-aux-Loups vous montre avec orgueil la tour de Velleda : allez à Chaillot, on vous mènera à la pompe à feu.

La pompe à feu, c'est la curiosité du village, la gloire du hameau, le monument de la colline. C'est l'abbaye romane de Chaillot, sa cathédrale gothique, son temple grec, son obélisque de Thèbes. Les enfans de Chaillot vous conduisent à la pompe à feu, comme les *bambini* d'Italie vous guident à l'église rustique peinte à fresque par le Pérugin. Voici l'histoire de la pompe à feu :

Les machines hydrauliques tombaient de vétusté, les fontaines étaient stériles, Paris manquait d'eau.

Cette pénurie réveilla l'attention des magistrats, qui cherchèrent un remède au mal. Quel sera le Moïse qui frappera le rocher de sa baguette?

En 1762, le sieur Desparcieux proposa de conduire à Paris l'eau de la petite rivière de l'Yvette; on abandonna ce projet, qui se reproduisit plus tard et n'obtint pas plus de succès. En 1769 le chevalier d'Auxiron proposa l'établissement des pompes à feu, à l'imitation de l'Angleterre. En 1771, les sieurs Vachette et Langlois mirent en avant un projet de pompes à manége, établies sur des bateaux. Entre tous ces projets la ville restait indécise, et le besoin d'eau était impérieux.

En 1776 le sieur Capron s'offre, par l'effet d'une nouvelle machine hydraulique, à élever une masse considérable d'eau de Seine; en même temps les sieurs Perrier frères renouvellent la proposition d'établir des pompes à feu. Voyant que les bureaux de la ville ne décidaient rien, ces derniers, ardens au bien et pleins de confiance dans leur génie, demandèrent l'autorisation de publier un prospectus dans lequel ils se soumettraient à fournir de l'eau dans chaque maison de Paris, moyennant une somme désignée, que les propriétaires ne paieraient que lorsque les machines en activité leur amèneraient de l'eau. L'autorisation fut accordée, les conditions du prospectus accueillies, et en 1778, les frères Perrier commencèrent les travaux de leur établissement.

Un bâtiment solide fut construit au bas de Chaillot, sur le quai de Billy. Pratiqué sous le chemin de Versailles, un canal d'un mètre de largeur va chercher l'eau au milieu du cours de la Seine, et l'amène dans un puisard : cette eau s'élève du puisard, au moyen de deux pompes aspirantes et foulantes destinées à se suppléer au besoin ; ces pompes sont mises en mouvement par la vapeur qui s'échappe des chaudières, construites sur de vastes fourneaux. Une de ces pompes élève l'eau au-dessus du niveau moyen de la Seine, à la hauteur de cent dix pieds, et la verse dans quatre réservoirs placés sur la partie élevée du village. Dans ces réservoirs l'eau s'épure et se clarifie : chacun en contient neuf mille muids.

Un tuyau de fonte de fer d'un pied de diamètre, s'élance de ces réservoirs, se glisse, comme un immense serpent, sous la rue du Faubourg-Saint-Honoré et se prolonge le long des boulevards jusqu'à la porte Saint-Antoine. Dans sa route il s'épanouit en plusieurs branches qui s'étendent dans la direction des rues principales, puis finissent par se subdiviser en moindres ramifications qui aboutissent aux maisons abonnées.

Une de ces pompes élève, dans l'espace de vingt-quatre heures, deux cent dix-neuf pouces d'eau, équivalant à quinze mille sept cent soixante-huit muids, ou quatre mille trois cent quarante-deux hectolitres.

Le premier essai fut fait le 8 août 1781, devant le lieutenant de police : le succès fut complet. En 1782, au mois de juillet, les eaux de cette pompe furent pour la première fois conduites à la fontaine publique de la porte Saint-Honoré; puis de semblables fontaines s'établirent à la Chaussée-d'Antin, à la porte Saint-Denis, et jusqu'à l'entrée de la rue du Temple; et la pompe à feu de Chaillot, la première qui ait paru en France, fournit d'eau à cette heure toute la rive gauche de la Seine.

Chose inconcevable, c'est que Chaillot, qui abreuve une partie de la capitale, n'a pas dans son enceinte une seule fontaine où ses habitans puissent aller puiser de l'eau! et les deux tiers du village se composent d'hommes de peine et de travail à qui le robinet de la pompe à feu ne verse que l'eau qu'ils lui paient; et les malheureux qui n'ont que le prix du pain de la journée, sont obligés de se désaltérer avec les flots de la Seine, qu'empoisonne l'égout de ceinture! ainsi toujours cette vieille histoire, toujours le peuple qui verse partout la richesse et la fécondité, et qui vit et meurt dans la misère! de vives réclamations se sont élevées : M. Dangest s'est fait auprès de M. de Chabrol, alors qu'il était préfet de Paris, le chaleureux interprète des besoins de son village : toutes sollicitations ont été vaines.

Eh quoi! Ne sauriez-vous laisser tomber quelques gouttes de ces réservoirs dans les gosiers

altérés de ceux qui les remplissent? Ne sauriez-vous leur tendre un verre d'eau, à ceux qui la font jaillir, limpide et pure, de vos fontaines? On ne vous dit pas : — Partagez votre vin avec ceux qui cultivent vos vignes; — Partagez votre pain avec ceux qui ensemencent vos terres; — Abritez le malheureux qui a taillé les pierres de vos palais; — on vous demande de l'eau claire.

Chaillot possède une manufacture de tapis qui a pris, de la première destination de l'emplacement où elle s'élève, le nom de *Savonnerie;* sur la porte d'entrée, on lit :

Manufacture royale des tapis et meubles de la couronne, dite la Savonnerie, *fondée par Henri IV en* 1604.

A cette heure, on bâtit sur son emplacement une boulangerie pour les hôpitaux et les casernes de Paris.

Presqu'en face de Sainte-Périne, est une maison entourée de jardins; en 1815, un homme y vint vivre et s'éteindre dans l'obscurité et dans l'oubli : cet homme s'appelait Barras. Les malheureux seuls s'aperçurent de sa vie et de sa mort : deux cents pauvres suivirent en pleurant son cercueil.

Arrêtez-vous un instant sur l'emplacement du jardin Marbœuf. Cette maison est celle du docteur Pinel; là, bien de jeunes écrivains politiques

sont venus reposer leur corps fatigué, et expier leur ame infatigable : MM. Marrast, Philippon, Bascans et tant d'autres.

Voici, dans la grande rue, la maison d'accouchement du docteur Canuet : saluez! C'est là que madame de Genlis est accouchée de ses curieux et spirituels Mémoires.

Plus loin, la maison de M. Perdreau, qu'habita une folle. Mais quelle folle! La raison s'humilie devant elle : madame de Lavalette!

Comme aspect général, Chaillot rappelle les petites villes du Jura qui sont bâties sur la montagne; c'est la province à deux pas de Paris. Restez huit jours à Chaillot, vous vous croirez au fond du Berry ou du Bas-Poitou; vous vous promènerez en pantoufles dans les rues, et vous irez, le soir, causer avec les voisins sur le pas de leurs portes. A dix heures tout est rentré, tout dort, et vous n'entendez plus que le roulement de l'Omnibus qui passe dans la grande rue. L'Omnibus est le lien le plus réel qui existe entre Chaillot et Paris; c'est l'Omnibus, mieux que tous les décrets et toutes les ordonnances, qui a réuni le village à la ville. Avant l'Omnibus, chaque quartier de Paris était une ville; l'Omnibus n'a fait qu'une ville de tout Paris.

Et cependant, malgré l'Omnibus, la course de Chaillot à Paris est encore un voyage pour le paisible habitant du hameau; il y rêve huit jours

à l'avance, il fait ses paquets et ses malles, et lorsque l'heure du départ a sonné, ce n'est que les larmes aux yeux qu'il presse sa femme sur son cœur. Tant qu'il aperçoit, par le store de la voiture, la fumée de la pompe à feu, le bourgeois de Chaillot est léger et jovial; mais lorsqu'il a perdu de vue ce monument de son pays, il se trouble, il s'inquiète, il s'agite, et il ne retrouve la sérénité de son ame qu'en le revoyant au retour : de loin, la fumée du charbon de terre lui apporte les parfums de la patrie; le bruit des pistons lui joue le *ranz* des vaches, et il arrive tout attendri et tout essouflé dans sa famille.

Si l'air de Paris vous semblait trop lourd, son ciel trop chaud, ses pavés trop brûlans; si vous ne respiriez pas à l'aise sous les arbres poudreux des boulevards; s'il vous prenait quelque vive fantaisie de vous faire l'homme des champs, et d'aller à Chaillot passer le reste des beaux jours, écoutez :

Depuis un mois Chaillot est en proie au plus horrible de tous les fléaux, Chaillot est un enfer, Chaillot est inhabitable pour toute créature qui n'a pas les nerfs en fil de fer, ou qui durant six mois n'a pas entendu, deux fois par semaine, des concerts d'amateurs en province; et si l'autorité ne cherche pas à conjurer le terrible fléau qui pèse sur le village, les habitans n'auront bientôt plus qu'à emporter leurs dieux pénates, et à chercher, loin de ces lieux maudits, des rives plus

hospitalières et des cieux plus indulgens. Écoutez encore :

Chaque matin, au lever du jour, pendant que vous dormez mollement, que votre croisée entr'ouverte laisse glisser à travers votre double rideau la brise matinale, et que les songes, sortis par le cornet d'ivoire, vous caressent du bout de leurs ailes, en face de Chaillot, sur la rive gauche de la Seine, dans l'allée d'arbres qui s'étend des Invalides au Champ-de-Mars, douze hommes veillent; chacun de leurs bras se termine par une baguette de chêne, et ils portent au flanc un instrument de cuivre en forme de cylindre, que recouvre une peau d'âne.

Et ils sont là douze, rangés sur la même file, le jarret tendu, la baguette au poing.

Et en face de la file un homme se tient, armé d'une grande canne dont le pommeau reluit au soleil.

Et au moment où la canne perfide s'agite dans l'air, ces douze êtres pervers font rouler leurs baguettes sur la fatale peau d'âne.

Et c'est un vacarme à faire crouler le dôme des Invalides.

Oui, monsieur, ce sont douze tambours qui chantent à Chaillot le lever du soleil. C'est en face de Chaillot, lieu où le repos est une condition d'existence, c'est en face des maisons de santé, où les malades viennent chercher le calme et le bien-

être, des maisons d'éducation où de jeunes enfans viennent étudier dans le silence, c'est au pied de Chaillot que l'autorité militaire, pleine d'attentions et de prévenances, a bien voulu établir une école de tambours: c'est là que douze bruyans artistes viennent, dès le matin, cultiver leur art. Durant la journée tout entière, les lieux environnans retentissent du bruit de leurs études, les vitres tremblent, les plafonds résonnent; ni la pluie ni la chaleur ne découragent ces infatigables athlètes, et le soleil, qui en se levant les a trouvés battant la diane, les trouve encore battant à son couchant, groupés avec grâce autour du tambour-maître, se provoquant au combat, comme les joueurs de flûte de Virgile, et se livrant à une foule d'aimables jeux, qui font vivement désirer aux habitans d'alentour de voir à l'eau toutes ces peaux d'ânes.

Ceci est vraiment une chose grave, et l'autorité civile est coupable en ne s'opposant point à de semblables abus. Autant vaudrait tolérer une école d'artillerie à la porte de l'Hôtel-Dieu, et un exercice de trompettes en face du collége Henri IV. La plaine de Grenelle est pourtant assez vaste, et là du moins tous les tambours de la garnison pourraient s'ébattre et ne troubler personne. N'est-ce pas assez pour Chaillot des coups de canon qui se tirent au Champ-de-Mars, et des établissemens tapageurs qui s'élèvent chaque jour dans son enceinte?

Hélas! vous le voyez, le bruit est partout: encore quelques années, et la France n'aura pas deux arpens de terre où quelque ame agitée pourra se recueillir. On colonise les bois, et on aplanit les montagnes.

Chaillot, qui n'ouvrais autrefois tes paisibles retraites qu'aux discrètes amours et aux studieux loisirs, qu'as-tu fait aujourd'hui, pauvre village tourmenté, de tes jours de paix, de silence et de solitude? Tu n'as rien conservé de gracieux que tes jeunes et belles Anglaises, pâles fleurs que l'île Britannique t'envoie pour rendre à tes jardins la poésie que ses importations industrielles ont enlevée à ta colline.

JULES SANDEAU.

NÉCROLOGIE

DES CENT-ET-UN.

Parlons de nos collaborateurs qui sont morts! C'est une grande et amère dérision, la vie de l'homme, puisqu'elle ne peut pas suffire à terminer un livre comme le livre des *Cent-et-Un?* On parle des larmes que répandit Xercès en venant à penser que, de toute cette immense armée qu'il traînait à sa suite, pas un homme ne vivrait dans cinquante ans! Que sont, je vous prie, les larmes du roi de Perse, qui s'amuse à s'attendrir sur cette armée de soldats sans nom, faits pour la mort et que les Grecs attendent déjà dans les plaines de Marathon, comparées aux larmes d'un libraire, qui a réuni sur sa liste les plus grands noms de la littérature fran-

çaise, poètes, historiens, orateurs, hommes d'état, et qui se dit, voyant sa liste ainsi chargée : Avant que mon dernier volume ait vu le jour, combien seront morts de ces hommes chers à la France, qui m'ont prêté un si généreux appui !

Et en effet, à chaque nouveau volume du livre des *Cent-et-un*, ce livre avait à déplorer une mort nouvelle. Et c'étaient les plus grands hommes qui tombaient. Le livre des *Cent-et-un* ne peut mieux faire que de leur consacrer quelques-unes de ses pages, à ces hommes qui lui ont donné leur nom.

Le premier qui est mort, c'est M. de Martignac ; homme d'esprit, homme de cœur, éloquent, toute la France peut le dire ! M. de Martignac a été pleuré de toute la France : à son nom se rattachent nos dernières années de prospérité, de bonheur, de paix et de calme. Ministre du roi de France et ministre de l'opposition libérale, M. de Martignac avait été un point d'arrêt pour la révolution qui marchait à grands pas. Son ministère est une histoire à part ; ministère si heureux, qu'il a endormi la maison de Bourbon sur l'abîme. C'était le ministère d'un honnête homme éclairé, bienveillant, calme, intelligent de toutes choses ; il était la dernière barrière derrière laquelle s'était retranché Charles X. Il eût protégé Charles X long-temps encore, si Charles X eût consenti à être protégé ; mais il voulut régner avec ses propres forces, il succomba. Que devint M. de Marti-

gnac dans cette lutte de la royauté et du peuple? M. de Martignac redevint simple avocat comme il était à Bordeaux! Mais aussi quel avocat? Vous l'avez vu après les trois jours, quand le peuple élevait sa grande voix autour de la Chambre des Pairs et s'écriait : *Vengeance!* vous l'avez vu traverser la foule en fureur, aborder la chambre des Pairs, et défendre de sa voix et de sa probité le même ministre qui l'avait fait tomber. Honorable courage! admirable éloquence! derniers efforts d'une belle ame! C'est M. de Martignac aidé de M. de Montalivet, le jeune ministre, qui a sauvé à la révolution de juillet le sang qu'elle voulait répandre; c'est lui qui a arraché à la mort les prisonniers du fort de Ham. Cette même révolution devant laquelle M. de Martignac s'est présenté sans peur, n'ayant pour arme que sa parole, cette même révolution qui l'avait vaincu, il l'a vaincue à son tour. Mais hélas! le même arrêt qui sauvait son client de la mort, condamnait M. de Martignac, et ce plaidoyer était le dernier effort de cet homme si honnête et si pur que la révolution de juillet n'avait pas écrasé; il avait jeté toute son ame dans ses dernières paroles, il devait mourir enseveli dans son triomphe. Depuis cette journée de gloire pour lui, M. de Martignac ne fit plus que languir. Il était pauvre, il se fit écrivain. Il préparait une histoire de longue haleine; il promettait au livre des *Cent-et-un* un article : il est mort.

Après avair été le ministre du plus beau royaume du monde, M. de Martignac est mort homme de lettres, tout simplement homme de lettres comme nous[1].

Vous vous rappelez encore les tristes jours du choléra, quand toute la ville était tremblante! Le fléau nous vint dans une folle nuit de carnaval; on mourait dans les rues, on mourait dans les hôtels; le char de la mort allait au galop sur les boulevards; c'était une horrible confusion. Les premiers jours ce fut le peuple qui prit le premier la route du cimetière, bientôt arriva le tour des puissans et des riches. Le plus puissant de tous, Casimir

[1] Voici la lettre que M. de Martignac écrivit à l'éditeur un mois avant sa mort.

« Monsieur,

» La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser m'est parvenue dans mon lit où je suis retenu depuis quatre mois. J'ai un vif désir de contribuer, avec tant d'hommes honorables et célèbres, au succès d'une opération qui doit améliorer votre situation; mais, d'une part, le fâcheux état de ma santé qui m'interdit les longs travaux, et, de l'autre, l'achèvement du grand ouvrage dont je m'occupe, ne me permettent guère de prendre un engagement fixe pour l'époque de la contribution que vous me demandez et à laquelle vous voulez bien attacher quelque prix. Je ne puis que vous promettre une bonne volonté bien sincère et un désir réel de faire le plus tôt possible ce que vous attendez de moi.

» Recevez, etc.

» Vicomte DE MARTIGNAC. »

Paris, ce 29 février 1832.

(*Note de l'éditeur.*)

Périer, cette ferme volonté, fut porté en grande pompe au Père-Lachaise; bien des hommes illustres le suivirent. Les savans surtout succombèrent, et Paris resta plus épouvanté que jamais en voyant qu'une vie calme, studieuse, modérée, honorable, honorée, ne préservait pas du fléau. M. de Saint-Martin, Champollion, cet aimable et charmant Chézy, traducteur de la *Sacuntala*, succombèrent les uns après les autres. C'était la science de l'Orient qui nous disait adieu! Spectacle touchant! On vit le vieux maître de ces jeunes gens de tant de science, M. Sylvestre de Sacy, cet homme plein de foi, ce chrétien à la face du monde, venir trois et quatre fois sur ces tombes fraîchement ouvertes, et jeter sur la cendre de ses élèves chéris ses derniers et paternels adieux! Ce fut, je le dis, une grande confusion. Mais un jour que devint la science? quand on lui apprit que le plus savant de tous, l'homme qui avait fait l'histoire du monde avant le déluge, celui qui donnait à coup sûr un nom à tous les êtres épars, et qui retrouvait ces races perdues d'animaux inconnus au monde, Georges Cuvier, venait de mourir? Il était mort frappé du fléau. Toute la ville suivit son convoi, toute l'Europe le pleura; il était le maître de toute science : il était le grand philosophe de toute philosophie; il était le père le toute science naturelle; il était Georges Cuvier; il avait écrit son nom sur la liste des *Cent-et-Un*, qui le pleurent non pas comme un con-

frère : ils n'ont pas tant d'orgueil ! mais comme leur seigneur et maître, qui n'avait pas dédaigné de s'associer avec eux. Quel nom de moins, nous ne disons pas pour le livre des *Cent-et-Un*, qui en aurait été écrasé, mais pour l'Europe !

Nous avions aussi ce nom-là, ce nom qui a ébranlé et pacifié les deux mondes tour à tour, Lafayette [1] ! Il s'était inscrit d'une main ferme sur notre liste, non loin de Cuvier. Il avait à nous raconter tant de belles et nobles aventures de sa vie. Il avait à sa disposition l'Amérique et l'Europe, ces deux mondes dont il était le héros. Les souvenirs de ce grand homme embrassaient également les deux histoires. Il en avait été le dieu et le héros. Il était l'homme que la Providence tenait en réserve pour le mettre à la tête de toutes les révolutions populaires. Il était le roi né et obligé du peuple de chaque nouvelle délivrance ; il était le prophète de chaque nouvelle liberté ; il était la grande loi de toutes les insurrections contre les lois : il était Lafayette ! Il est mort sans vouloir mourir, car c'était un homme qui tenait à l'avenir comme à son bien, comme à sa gloire. Il marchait devant l'avenir. L'avenir est assis sur son tombeau !

[1] « Quoique je n'aie pas l'honneur de pouvoir réclamer un titre » littéraire, je m'empresse de joindre mon nom à ceux des amis » de M. Ladvocat qui se sont réunis pour l'entreprise des Cent-et-» Un. — LAFAYETTE. »

(*Note de l'éditeur.*)



Nous autres, nous avons eu le nom de M. de Lafayette; il n'a pas été des nôtres, mais nous avons été à lui.

Il y avait encore un aimable vieillard écouté par la jeunesse, tout classique qu'il était. Affable et bon, indulgent, éclairé, homme très littéraire, fort passionné pour le dix-septième siècle dont il avait gardé toute l'élégance : j'ai nommé M. Andrieux. Long-temps nous l'avons vu dans sa chaire, entouré de jeunes gens et de femmes accourus de toutes parts pour l'entendre, passer en revue les chefs-d'œuvre de la littérature et de la poésie de tous les temps; il était le seul à qui la jeunesse eût pardonné sa résistance à la poésie nouvelle; il était le seul dont l'opposition littéraire ne fût pas dénigrante, parce qu'elle n'était pas l'opposition d'un homme médiocre; élégant écrivain en prose, élégant écrivain en vers, il a fait de jolies comédies à la taille de mademoiselle Mars, il a fait des contes charmans pleins d'harmonie et de facilité, il a été heureux toute sa vie : heureux dans sa famille, heureux dans ses amis, heureux dans les belles-lettres, heureux toujours; il n'est pas mort, il s'est éteint doucement sans douleur, fidèle jusqu'à la fin à son ami La Fontaine :

Rien ne trouble sa mort, c'est la fin d'un beau jour.

M. Laya, lui aussi, écrivain de la même école

poétique, qui eut le bonheur d'être plus qu'un grand poète sous la terreur, c'est-à-dire d'être un homme de courage, il était un de *Cent-et-Un*, non pas le moins affable, non pas le moins bienveillant, non pas le moins cher aux jeunes gens, qui l'aimaient. C'est une chose digne de remarque, que la mort ait enlevé à si peu de distance les deux hommes les plus modérés, les plus intelligens et les plus indulgens de la littérature de l'Empire; les deux hommes qui nous l'auraient fait aimer si nous avions pu l'aimer. Avec M. Andrieux, avec M. Laya, la littérature de l'Empire a perdu ses deux appuis les plus honorés, et les plus éloquens et les plus modestes; elle a tout perdu en les perdant.

Mais hélas! ce ne sont pas seulement les illustres et les vieillards qui sont morts. Les jeunes aussi et ceux qui commençaient à peine, et ceux qui venaient de mettre le pied, un pied timide et ferme cependant, sur le seuil littéraire, ceux-là aussi ont été atteints par la mort. Ils étaient hier pleins de vie, pleins d'espérance et d'avenir; ils voyaient toutes choses sous les riantes couleurs printanières; la jeunesse était leur folle compagne de joie et d'amour; ils allaient çà et là, humant l'air, foulant l'épais gazon, recherchant les obscurs ombrages, gravant mille noms charmans sur l'écorce du hêtre; oh! la belle vie! la vie du romancier qui est jeune! du poète qui est jeune! la vie rêveuse! la vie céleste! On fait un vers, on écrit une lettre d'amour,

on se fait triste pour produire son roman plein d'horreur ; on passe la nuit au bal à voir danser les jolies filles ; on s'enivre de ce parfum de la vingtième année qui vous porte à la tête et au cœur ; on tend la main aux mains qui pressent la vôtre, on ouvre son cœur au cœur qui bat contre le vôtre, on s'abrite sous le regard inspirateur de quelque bel œil noir ou blond qui jette sur vous je ne sais quelle auréole d'enivrement et de volupté ; on se dit à soi-même : je suis jeune, je suis fou, je suis poète, je suis amoureux ; j'ai des larmes plein les yeux, j'ai de la peine plein le cœur ; j'ai de l'amour et du sommeil pour toutes mes nuits ; j'ai de l'amour et du travail pour tous mes jours ! et cela dit, on marche en avant, on attache à son chapeau les ceintures de toutes ses maîtresses, on cache leurs lettres dans son sein, on ne se sent pas brûler. C'est bien, jeune homme ! Mais tout à coup le jeune homme chancèle, mais tout à coup sa tête vacille, mais tout à coup cette joyeuse couronne de ceintures aux mille couleurs qui parait sa tête, serre sa tête à faire sortir sa cervelle de son crâne trop comprimé ! Le jeune homme enivré languit, et puis il meurt ! Est-il à plaindre ? Demandez-le aux convives que cet Empereur romain étouffa sous des fleurs.

Ainsi est mort tout jeune, tout heureux, tout épanoui par la jeunesse, tout vivace, et après avoir fait quelques jolis livres, notre collaborateur, notre

ami, notre convive, Regnier-Destourbet, pleuré par les femmes, pleuré par ses amis. Dites pour lui un long *de profundis* accompagné de longs soupirs, vous, les belles Madeleines pénitentes de notre temps!

Vous n'avez pas sans doute oublié deux chapitres pleins d'intérêt et d'observation, intitulés *Un Duel* et *les Demoiselles de Paris*. Le livre des Cent-et-Un les devait à *Victor Ducange*. Celui-là aussi il est mort! Victor Ducange était un poète dramatique par excellence, pour tous les théâtres en-deçà et au-delà du drame. C'était un homme fécond en inventions terribles, qui méditait longtemps et avec le plus grand sang-froid une situation bizarre, une scène étrange, un dénouement solennel.

Cet homme, qui est mort jeune encore, comprenait à merveille le parterre des boulevards. Il avait pénétré très avant dans le secret de ses instincts, de ses haines, de ses amours, de ses superstitions, de ses terreurs. Victor Ducange, tant qu'il vécut, s'appliqua à mettre dans ses drames les seules choses qui épouvantent le peuple, non pas les conspirations politiques, non pas les rois et les reines du moyen âge, non pas les amours malheureuses, non pas l'histoire des riches et des heureux; mais bien le jeu, l'incendie, la pauvreté, les haillons, l'échafaud et le bourreau, le grenier et la chaumière; tous les châtimens, tous les malheurs,

toutes les passions que redoute le peuple. Avec une érudition peu commune, et qui l'aurait cru? une profonde connaissance et une très grande étude des modèles, Victor Ducange était parvenu, à force de travail, à pervertir si complètement sa pensée, à gâter si bien son style, à oublier si complètement ses études, que, vu de loin ou vu de près, vous l'auriez pris pour une imagination déréglée, pour un écrivain de hasard, pour une espèce d'improvisateur plébeïen à l'usage des premières loges en bonnets ronds et des parterres en haillons.

Il avait fallu à cet homme plus de soins et plus de peines pour arriver à ce drame bizarre, saccadé, sans transition, pour se donner ce style heurté et déclamatoire, qu'il n'en faudrait à un autre pour arriver a un drame et à un style corrects. Par ce moyen Victor Ducange, tout en restant un homme à part dans cette partie de la littérature quotidienne qui n'est pas de la littérature, échappa à toute critique en règle, à tout jugement littéraire. Il vécut seul au milieu du parterre et des lecteurs de son choix, s'inquiétant fort peu de ce qu'on disait de ses drames ou de ses livres dans le monde qui n'était pas son monde. Victor Ducange ne reconnaissait pour son juge que son parterre de tous les jours; pour lui, la critique était au paradis du théâtre, à côté d'un verre de bierre à demi vide et d'une pipe mal éteinte : aussi arrivait-il souvent

à Victor Ducange d'être sifflé par le beau monde des premières représentations; j'entends par ce mot, *le beau monde*, des gens en habit et des femmes en chapeau, et d'être applaudi le lendemain à outrance par son public en veste et en casquette; tout au rebours de nos grands écrivains du boulevard, applaudis le premier jour par la belle compagnie, et sifflés le second jour par les habitués: arrêt suprême, celui-là. Ce serait donc une très intéressante biographie à écrire que celle de Victor Ducange; il représente très bien un genre de littérature qui n'a été encore ni défini ni expliqué, et qui cependant à elle seule compte autant de partisans et de fanatiques que toutes les autres littératures réunies.

Ce n'est pas que, même dans la sphère qu'il dédaignait, Victor Ducange n'ait laissé de profonds souvenirs. Parmi ses romans, qui sont nombreux, il y en a qui ont eu les honneurs de la persécution et du procès politique; parmi ses pièces de théâtre, *Calas*, comme un souvenir terrible de la lecture de Voltaire, qui était le dieu de Victor Ducange, pour tout ce qui ne tenait pas au théâtre, et, comme observation profonde, *Trente ans ou la vie d'un Joueur*, ont causé d'assez profondes terreurs dans la ville pour que la ville s'en souvienne encore.

La mort de Victor Ducange est donc une perte irréparable pour les théâtres auxquels il avait consacré sa vie. Avec Victor Ducange expire le mélo-

drame proprement dit, cette chose bâtarde qui était souvent si amusante pour tout le monde; tragédie à l'usage du peuple, et qui se faisait écouter souvent par les plus difficiles, à force de mouvement, de péripéties, d'exagération, de larmes, de folies de tout genre et de changemens à vue. La mort de Victor Ducange laisse les boulevards en proie à cette foule de jeunes gens de génie qui rougiraient de faire un amusant mélodrame en trois actes, et qui passent leur temps à composer gravement de grands drames en cinq actes, sans tyrans, sans niais, sans changemens à vue; véritables tragédies d'autrefois, moins le style, les beaux vers, les nobles passions, le jeu savant et passionné : sous ce rapport, Victor Ducange n'a pas besoin d'oraison funèbre : ses remplaçans le feront assez regretter.

L'autre jour encore, par un beau soleil, au milieu des bois de Meudon, sous les frais ombrages, un jeune homme tombait frappé au front d'une balle. Le duel venait de prendre encore cette nouvelle victime, et l'ajouter aux nombreuses victimes qu'il emporte on ne sait où. Ce jeune homme s'appelle Jean May, et c'était un des *Cent-et-Un*. Sa mère, sa sœur et son fils l'attendaient pour célébrer sa fête. Hélas! ces fleurs cueillies le matin pour un fils, pour un père, on les jeta le soir sur un cercueil! Le cercueil est enfoui au pied d'un grand arbre au milieu de la forêt de Meudon.

Que dis-je? au moment où j'écris ces lignes, n'entends-je pas retentir un autre coup de pistolet à mes oreilles? Encore un duel qui retentit là-bas à Charenton, sous les orangers en fleurs! C'est un des nôtres, c'est un *Cent-et-Un* qui tombe, David, aimable et fougueux jeune homme, tué en duel. Vous avez lu de jolies pages de David dans un des premiers volumes, l'*Ouvreuse de Loges*. Quelle mort!

Mais aussi c'est là tout à fait la vie littéraire : de courtes joies chèrement payées! Mille clameurs inconnues qui tout-à-coup s'élèvent autour de vous, sans que vous puissiez dire d'où elles viennent; la mort qui vous saisit, tantôt lente, tantôt terrible et spontanée, puis l'oubli; et d'autres viennent qui prennent votre place, votre gloire (ce qu'on appelle votre gloire!), vos malheurs, votre mort.

Arrêtons-nous, de peur qu'une mort nouvelle ne me force à ajouter encore une page à ces pages. Le livre des *Cent-et-Un* est complet, moins un volume. Mon Dieu! Faites que cette nécrologie soit complète : le livre des *Cent-et-Un* a payé assez cher son tribut à la mort!

J. JANIN.

FIN DU TOME QUATORZIÈME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATORZIÈME.

